

T. Trilby

La
Roue
du
Moulin



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MOD

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine.
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*.
Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume...* — 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grattenne*.
Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Cha-
peron*. (Adaptés de l'anglais.)
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Julie BORIUS : 70. *Mon Mariage*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
Marie Anne de BOVET : 24. *Veuvage blanc*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Révolté*.
Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer*.
Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Lien* — 48. *Le Chevalier
clatroyant*. — 60. *L'Algue d'or*. — 79. *La Belle Histoire de
Maguelonne*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Almée ?* — 32. *Lequel l'almé ?* —
63. *Curmencilla*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier
Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur méconnu*.
Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.
Clair GÉNIAUX : 12. *Un mariage "in extremis"*.
Pierre GOURDON : 89. *Almez Nicole !* 140. — *Accusé !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*
— 78. *De l'amour et de la pillé*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KÉRANY : 10. *La Dame aux genêts.* — 16. *Le Sentier du bonheur.* — 43. *La Roche-aux-Algues.* — 131. *Pignon sur rue.*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
Renée LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour la plus fort.*
Evalina LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère.* — 135. *Chimère et Vérité.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret.*
B. NEULLIÈS : 7. *Tante Gertrude.* — 128. *La Vote de l'amour.*
Claude NISSON : 13. *Intruse.* — 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Baronne ORCZY : 84. *Un Serment.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'étranger)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violans.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIERY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou vivant.*
Jean THIERY : 46. *Victimes.* — 59. *Le Roman d'un vieux garçon.* — 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.*
Marie THIERY : 23. *Bonsoir, madame la Lune.* — 38. *Au delà des monts.* — 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.*
André VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours.* — 39. *L'Idole.* — 44. *La Tartane amarrée.* — 72. *L'Etoile du lac.* — 94. *La Fleur d'amour.* — 118. *Le Hibou des ruines.*
Commandant de WAILLY : 101. *La Double Jeu.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contre-façons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

c92630

T. TRILBY



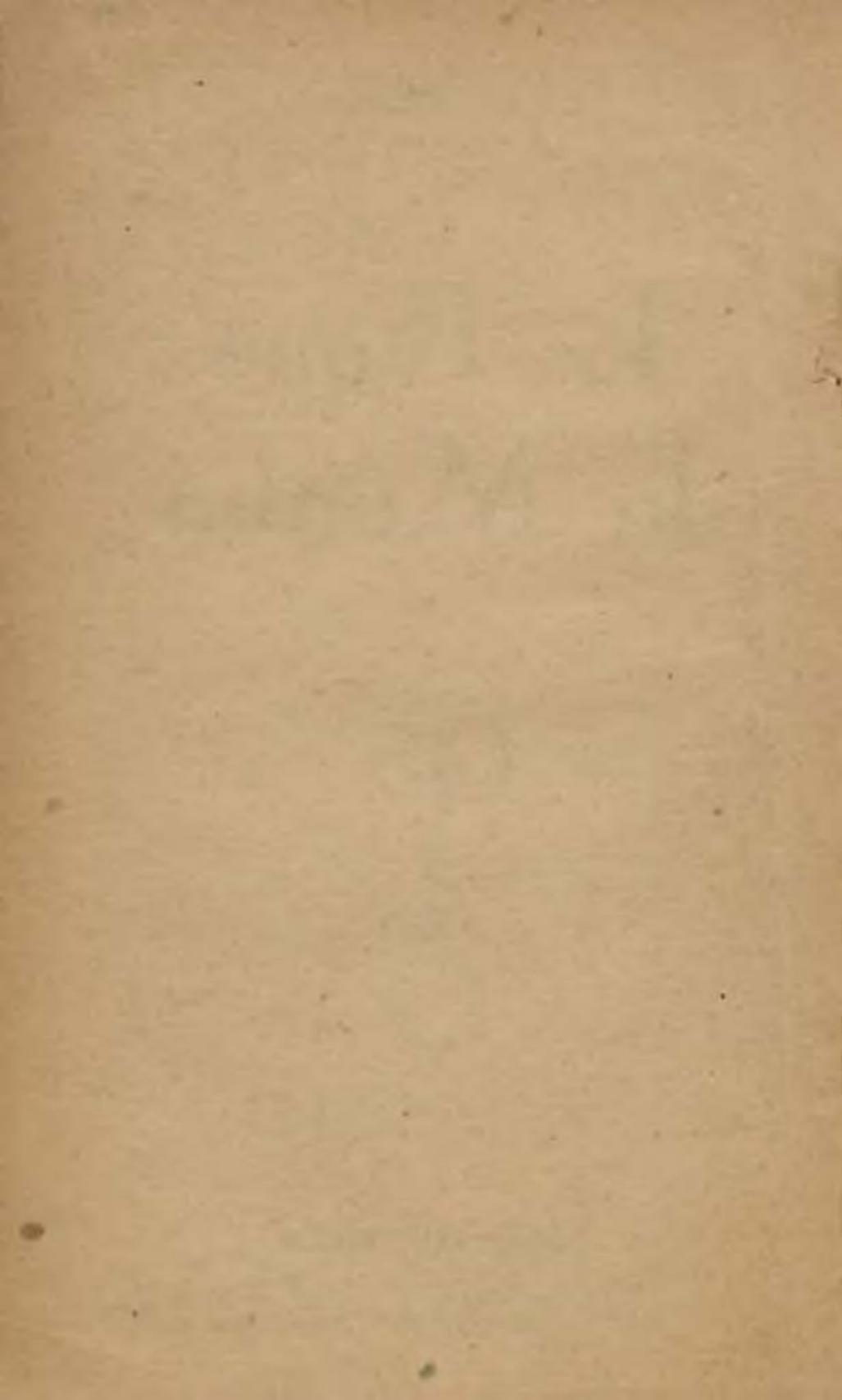
La Roue du Moulin



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



La Roue du Moulin

I

Adossé au domaine royal de Chambord, le château de la Sorcellerie se dresse sur un plateau entouré de trois cents hectares de bois. Le mot château est bien pompeux pour cette grande maison carrée, d'aucun style, qui ne devait être au siècle dernier qu'un beau rendez-vous de chasse. Bâti face à une colline, au pied de laquelle se trouve un large étang, le château, dans le pays on ne lui donne pas d'autre nom, avec ses nombreuses fenêtres encadrées de vigne-vierge et de lierre et ses grandes girouettes, a un visage riant.

Le soleil lui prodigue ses rayons : le matin, il pénètre dans toutes les pièces de la principale façade, et le soir, il incendie les chambres qui donnent sur les bois.

Depuis plusieurs années, ce château n'est qu'en partie habité ; la propriétaire, M^{me} Larnois, y vit seule. Veuve à vingt-cinq ans, elle a consacré sa jeunesse et les restes d'une fortune à mettre en valeur ce domaine que des parents négligents avaient abandonné.

Elle est née un jour d'été au château de la Sorcellerie, et bien que sa mère ne consentît à y vivre qu'un mois par an, toute petite fille elle a aimé ce coin de terre de France, qui appartenait

à sa famille depuis de longues années, plus que tous les autres.

Mariée à un banquier qui considérait la Bourse comme une maison de jeu, elle a conservé de ces quelques années de mariage la crainte de toute spéculation. Veuve, à un âge où bien des jeunes filles ne sont pas encore mariées, après avoir liquidé la situation de son mari, joueur et prodigue, elle s'est enfuie de Paris, avec son fils, un bébé de deux ans, à la Sorcellerie que ses parents lui avaient donnée en dot au moment de son mariage.

Immédiatement la Parisienne élégante s'est transformée, elle est devenue une maman-fermière, travaillant, donnant à tous l'exemple, voulant faire produire à ce sol, laissé depuis longtemps en friche, tout ce qu'il pouvait.

Les premières années ont été dures, M^{me} Larnois a fait école : des essais, des erreurs, la pluie, la sécheresse, que de choses sont survenues qui auraient dû la décourager ! Mais il lui suffisait de regarder son enfant, qui, élevé au grand air, jouissait d'une santé superbe, de se souvenir de la vie de débauche de son mari, pour se sentir la force de persévérer, persévérance qui lui permettrait de transmettre à son fils des terres en plein rapport.

L'enfant cessa d'être un bébé, l'âge de la séparation vint ; d'accord avec son tuteur, M^{me} Larnois mit Pierre au collège à Blois. La guerre prit sa classe alors qu'il y était encore, il eut juste le temps de venir embrasser sa mère et de revoir une dernière fois ce domaine qu'il aimait ; il partit bravement, ayant fait comme tant d'autres le sacrifice de sa vie.

L'armistice le sauva ; son régiment, des bleus encadrés de vétérans, devait attaquer le lendemain. Le traité de paix fut signé alors qu'il était encore soldat ; à sa libération, il alla, comme sa mère le désirait, faire un stage d'un an dans une grande école d'agriculture. C'était la dernière séparation, elle fut la plus dure.

Enfin le jour arriva où Pierre Larnois ayant en poche des brevets constatant ses capacités agri-

coles, quitta l'école pour n'y plus revenir. Il avait vingt-deux ans, un physique agréable, une santé superbe et un caractère d'enfant.

Ce jour-là, au château de la Sorcellerie, dès l'aube, M^{me} Larnois s'était levée. Mai, lumineux et doux, avait fait fleurir tous les buissons et alors que les fleurs étaient encore couvertes de rosée elle en cueillit un grand nombre. Avec quelle joie elle fit ses bouquets ! Le petit, qui mesurait un mètre quatre-vingt, adorait les lilas mauves, elle en voulut partout. La maison, dont toutes les pièces étaient ouvertes, ressembla à un grand jardin.

Depuis quinze jours, en l'honneur de ce retour, M^{me} Larnois avait beaucoup travaillé : le plus petit grain de poussière fut par ses mains joyeuses impitoyablement chassé, et des rideaux blancs, immaculés, pavoisèrent les fenêtres.

Le repas, avec la cuisinière qui avait vu naître Pierre et qui connaissait tous ses goûts, fut longuement discuté ; elles s'arrêtèrent à un menu très fin ; le jeune propriétaire ne mangerait que les produits de son domaine.

Les fermiers et les gardes réclamaient l'honneur de montrer à M. Pierre leurs travaux pendant cette année d'absence. Les récoltes s'annonçaient superbes, les couvées de faisans étaient toutes réussies ; enfin le Cosson, rivière qui bordait la propriété, ayant débordé pendant l'hiver, les prairies alentour assuraient la nourriture des bêtes pendant de longs mois.

Le maître pouvait venir, tout était bien !

La matinée fut longue, M^{me} Larnois errait de pièce en pièce, regardant à chaque instant les pendules, s'imaginant que l'heure où elle monterait en voiture pour aller chercher son fils ne sonnerait jamais. Elle se trouva à la gare une heure avant l'arrivée du train, mais cette heure d'inaction ne l'effraya pas. Elle avait tant attendu et espéré ce retour !

Pendant la guerre elle croyait que jamais le petit ne reviendrait ; elle passait des nuits entières, assise sur son lit, se demandant sur quel point du front son enfant avait froid, et quelle

terre dure lui servait de matelas. L'armistice l'apaisa ; mais elle eut encore quelques jours d'anxiété. Le jeune soldat avait été envoyé à Paris, Paris où il allait retrouver toutes les tentations qui avaient perdu son père ! Elle songeait à s'y installer quand Pierre reçut l'ordre de rejoindre l'armée du Rhin : alors M^{me} Larnois osa envisager l'avenir.

A présent, tout semblait facile, Pierre n'avait qu'à se laisser vivre. En plein rapport, le domaine ne demandait plus qu'une surveillance journalière, la fortune reconstituée permettait une existence large et autour de la Sorcellerie et de Chambord il y avait dans les châteaux de charmantes jeunes filles, élevées très simplement, qui seraient heureuses d'épouser le propriétaire de la Sorcellerie. Dans ce coin de France la vie pour Pierre Larnois s'annonçait belle, la lutte était terminée, il n'avait plus qu'à jouir d'un avenir préparé par une maman.

Et le train arriva ; il arriva doucement, sans se presser, les portières s'ouvrirent, les voyageurs descendirent sur le quai. Haletante, le cœur frémissant de joie, M^{me} Larnois cherchait la haute silhouette qui devait dominer toutes les autres. Elle l'aperçut enfin. Un peu myope, Pierre fermait presque les yeux pour mieux voir, il tâchait de découvrir sa mère et s'étonnait de ne pas la trouver. Quelques secondes, heureuse de l'émoi de son fils, elle ne se montra pas, puis, n'y tenant plus, elle se précipita vers ce grand garçon qui eut un cri de joie en l'apercevant.

— Maman, maman !

— Mon petit, c'est fini, fini les séparations.

Un long baiser réunit la mère et l'enfant.

Le personnel de la gare connaissait M^{me} Larnois, tous savaient que son fils revenait définitivement. Avec un bon sourire l'employé demanda le billet de ce dernier voyageur.

Dehors une voiture les attendait. Le cheval, un camarade d'enfance, eut un hennissement doux et prolongé, il reconnaissait son maître. Avec une joie de gamin, les yeux rieurs, le jeune homme le caressa, puis s'empara des guides.

La bête qui retournait à l'écurie traversa le village à toute allure ; souriant à sa mère, Pierre expliquait qu'il n'avait qu'une idée : arriver à la Sorcellerie, revoir la maison, les bois, les prés, la rivière, tout ce dont il avait été séparé et qu'il aimait passionnément. Et il demandait si les lilas et les pommiers étaient en fleurs, et si les rosiers promettaient de belles roses.

Et les bêtes, les vaches, les chevaux, la basse-cour ; il énumérait tout ce qui faisait la richesse du domaine, et sa mère récoltait en ce jour de mai, si lumineux, la récompense de vingt années de travail et de persévérance.

Certes M^{me} Larnois aurait pu vivre à Paris, sa petite fortune et la vente de la Sorcellerie lui assuraient un revenu suffisant ; à vingt-cinq ans elle pouvait se remarier et rencontrer un homme plus estimable que son premier mari. Elle avait fui la ville parce qu'elle craignait que son enfant, qu'elle aimait plus qu'elle-même, ayant en lui toutes les tares morales du père, fût un jour entraîné vers ce monde de joueurs et de noceurs qui avait rendu ses cinq années de mariage si douloureuses. Pour son fils elle enferma sa jeunesse, sa beauté, elle était très belle, entre les murs d'un château où elle ne recevait que des voisins dont la réputation était à l'abri de toute calomnie.

Si parfois les heures solitaires avaient été longues, aujourd'hui ce sacrifice lointain ne lui semblait plus un sacrifice, elle était récompensée au delà de ce qu'elle avait jamais pu espérer. La joie de son fils, la joie de ce jeune propriétaire qui venait prendre possession de son domaine avec des yeux d'amoureux, soldait une facture que la mère ne pensait pas à réclamer.

Une route blanche et poussiéreuse succédait au petit village ; à droite, un chemin tracé en plein bois conduisait au château. Dès que la voiture s'y engagea, Pierre mit le cheval au pas. Il était chez lui et ne voulait pas traverser rapidement ces bois que mai faisait fleurir. Les arbres, les buissons, le chemin même, autant de vieux amis auxquels étaient accrochés tous ses souvenirs d'enfant. Là,

il venait cueillir des noisettes, plus loin se trouvait un fourré d'églantines. à côté les sapins avaient brûlé un soir, le quinze août, de jeunes arbres les remplaçaient, grandis en même temps que lui ; au bout du chemin, le terminant : la maison.

Le jeune homme ne s'imaginait pas que l'on pût aimer si passionnément des pierres et des briques, et il cherchait la cause de cette immense vague de joie qui emplissait son cœur. Il tourna vers sa mère un visage recueilli, il tendit la main demandant une étreinte ; toute grande émotion est silencieuse. M^{me} Larnois regardait son enfant, elle devina l'émoi de ce jeune cœur, émoi qui mettait un brouillard sur les prunelles claires ; elle serra tendrement la main que Pierre lui tendait, heureuse de ce geste d'appel par lequel il l'invitait à partager son bonheur.

Sur le perron, les domestiques, les gardes, les fermiers attendaient le jeune maître. Dans ce coin de France, les révolutions sociales étaient passées sans changer l'esprit des habitants. Chambord qui dominait la plaine semblait le gardien inamovible des règles et coutumes d'une société disparue.

Pierre Larnois, ce grand garçon au regard d'enfant, serait aimé autant que « Not' Dame », tous étaient certains que le fils vaudrait la mère et que l'on ne viendrait jamais frapper à la porte du château pour demander secours sans que celui qui en devenait le maître ne l'ouvrît toute grande. Et les mains se tendaient vers l'arrivant, les sourires éclairaient les jeunes et les vieilles physiologies, et les « bonjour monsieur Pierre » semblaient être le refrain d'une chanson que chacun chantait avec plaisir.

Et lui, le très jeune, lui qui semblait si timide, parlait à tous, les reconnaissant, les appelant par leurs noms, serrant les mains calleuses, demandant des nouvelles de la vieille mère, des enfants, des bêtes, des récoltes, de tout ce qui faisait partie de la vie de ces braves gens. Il promit des visites, il promit des réparations, on l'attendait pour les décider, il promit tout ce qu'on lui demandait, il était si heureux qu'il voulait qu'autour de lui le bonheur régnât.

Le déjeuner fut charmant : table fleurie, cuisine exquise. La conversation ne languit pas, la mère et le fils avaient tant à se dire ; puis, le repas terminé, ils allèrent s'asseoir dehors, sous les tilleuls.

Tout en fumant, Pierre expliqua à sa mère l'enseignement de l'école. Le travail agricole, si dur autrefois, devenait presque facile avec les nouvelles machines, et bien que certains cultivateurs se refusassent, entêtement inexplicable, à les employer, lui voulait tout doucement les convaincre de leur utilité.

Il faisait des projets : les terres qui entouraient les bois de la Sorcellerie étaient les plus belles de la région ; grâce aux engrais elles deviendraient les plus fertiles et dans toutes les expositions ils enverraient des épis, non pas pour courir après les prix et les médailles, mais pour prouver aux paysans, ces entêtés, que la science sert à quelque chose.

M^{me} Larnois écoutait et approuvait ; l'enthousiasme de son fils, ses idées de « diplômé d'école », dont quelques-unes ne résisteraient pas à la pratique, lui plaisaient. Elle comparait, faisant un retour vers sa vie passée, ces projets d'avenir avec ceux de celui qui avait été son fiancé, puis son mari.

M. Larnois, lui, ne désirait qu'une seule chose : posséder une grosse fortune pour s'amuser ! Hôtel avenue du Bois, villa à Deauville, la plus luxueuse de la côte, auto pour aller l'hiver comme l'été dans toutes les villes où l'on s'amuse, parce qu'on y joue. Les soirées malsaines, les soupers où l'on se grise, la richesse avec tout ce qu'elle procure de voluptés basses, voilà ce que très jeune, alors que la vie s'ouvrait devant lui avec ses promesses, ce que M. Larnois souhaitait.

Ah ! son fils ne lui ressemblait pas. Cette voix jeune, qu'aucun excès n'avait ternie, s'élevait claire, affirmant la santé morale de celui qui la possédait ; elle disait à sa mère, qui l'écoutait recueillie, que l'enfant était sauvé et qu'aucune tare du père ne se trouvait en lui. Et Mai entourait ces deux êtres qui s'abritaient d'un soleil déjà vu sous les tilleuls, Mai prodiguait ses parfums,

ses beautés, Mai et son ciel de fête grisaient ces deux cœurs. Une ivresse très douce faisait étinceler les yeux clairs du fils et les yeux sombres de la mère ; elle adoucissait leurs gestes et les alanguissait. Ils vivaient une heure de joie, une heure dont ils conserveraient le souvenir, car le présent et l'avenir semblaient leur appartenir.

II

A la Sorcellerie la vie s'organisa comme M^{me} Larnois l'avait prévue. Pierre prit la direction complète de toutes les fermes. Il partait de grand matin, se mêlait à la vie des cultivateurs, les surveillant, les conseillant, tout en ayant l'air de les aider. Il faisait, disait-il en riant, son apprentissage de propriétaire, et il trouvait que cet apprentissage n'était pas pénible.

L'été avait ramené dans les châteaux environnants beaucoup de jeunesse ; les jours de congé que Pierre s'accordait étaient agréablement occupés : tennis, canotage sur le Cosson, promenades à cheval, pique-niques dans les bois ; toutes ces distractions de la campagne, que les jeunes gens aiment pour la liberté qu'elles leur donnent, étaient par lui très suivies.

La dignité de vie de M^{me} Larnois ouvrait à son fils toutes les portes, et le domaine de la Sorcellerie en pleine valeur faisait accueillir le jeune propriétaire par les mères de famille les plus difficiles.

Et alors que la vie s'écoulait si doucement, qu'aucun nuage n'était prévu, ni possible, il arriva sous une forme inattendue. Une lettre, quelques lignes tracées sur une page blanche, et voilà que l'horizon s'obscurcit.

Un créancier de M. Larnois, pris de remords tardifs, a laissé en mourant au fils de son ancien compagnon de fête une importante somme. Majeur depuis plus d'un an. Pierre est obligé de venir à

Paris pour régler cette affaire de succession, son tuteur l'en avertit, et cet homme, qui a toujours bien géré les intérêts de son pupille, fixe la date du voyage, voulant le faire coïncider avec le mariage de sa fille.

Voyage, invitation, il n'en faut pas plus pour bouleverser M^{me} Larnois. Paris, que vingt années de calme n'ont pu lui faire oublier, Paris où elle a tant souffert, reste pour elle la ville d'où peut venir le malheur.

Ils sont tous les deux dans la salle à manger ; les portes-fenêtres, largement ouvertes, font communiquer la pièce avec le jardin. Pierre vient de lire à haute voix la lettre reçue, il l'a posée sur la table, et d'un ton boudeur d'enfant gâté, s'écrie :

— Quelle tuile ! Paris en juillet ! Vraiment, si un héritage n'était pas toujours chose agréable, je resterais ici.

Bien qu'elle soit ennuyée, M^{me} Larnois s'efforce de sourire en disant :

— Je ne te savais pas si intéressé.

Avec un beau rire jeune et confiant, Pierre s'explique :

— Il faut t'avouer que je désirais posséder en ce moment une somme d'argent liquide. Le moulin qui se trouve au bout du Cosson et qui faisait autrefois partie de notre propriété me tente depuis longtemps ; le propriétaire vient de mourir, il est à vendre ; ne crois-tu pas que ce serait une bonne acquisition ?

— Peut-être, répond M^{me} Larnois avec une indifférence affectée qui cache une angoisse.

— Ne dis pas peut-être, reprend le jeune homme vivement, étonné que sa mère n'approuve pas ses désirs ; ce moulin, je l'adore. Tous les soirs je fais un détour pour passer devant lui tant j'aime ces vieilles pierres ; mais elles me narguaient et semblaient me dire : ceci ne t'appartient pas et tu n'en seras jamais le maître. Et je désirais ce moulin, maman, comme un enfant désire un beau joujou. Tu viendras le voir avec moi ce soir à l'heure où le soleil se couche, les pierres grises deviennent rosées et la roue, lasse

de tourner, se repose. Faut-il avouer, pour que tu sois contente, que lorsque je rentre en retard c'est que le moulin m'a retenu. Je reste assis au bord du ruisseau, je regarde cette roüe immobile et l'eau si claire m'emmène. Je voyage, je vais loin avec elle, mais ne t'inquiète pas, ce sont de beaux voyages, j'en reviens toujours meilleur.

Et en riant, il ajoute, pour conquérir cette maman qui ne paraît pas partager sa joie :

— Les voyages forment la jeunesse!

Le soir, Pierre vient chercher sa mère et tous deux s'en vont vers le ruisseau et le moulin. L'été a converti les fleurs en fruits, dans les champs les cerisiers sont rouges et les blés, droits et vigoureux, promettent des récoltes superbes.

Un peu remise de l'émotion que la lettre de Paris lui a donnée, M^{me} Larnois cause avec son fils, elle approuve l'achat du moulin et des terres qui l'entourent, elle approuve pourvu que Pierre s'absente le moins longtemps possible. Et comme elle n'ose pas lui dire sa véritable pensée, elle lui parle du domaine qui sera sans chef pendant quelques jours ; elle a perdu l'habitude de s'en occuper et se sent trop fatiguée pour en reprendre la charge. Pierre n'a guère envie de prolonger à Paris un séjour qui lui paraît n'être qu'une corvée, il ne pense qu'à son moulin, ce moulin vers lequel ils arrivent.

Le jeune homme n'a pas trop vanté le joujou qu'il désire, et il a choisi l'heure propice pour le présenter ; c'est vraiment une présentation, car jamais M^{me} Larnois n'a regardé le moulin comme elle le regarde aujourd'hui. Son fils l'aime! Avec quel intérêt ses yeux se posent sur les vieilles pierres, sur la roüe qui tourne, rendant l'eau toute blanche.

Bâti au bord du Cosson, juste à l'endroit où la petite rivière fait un coude, le moulin se détache élégant et fier des bâtiments qui ont été construits autour de lui. Des prairies bordées d'arbres, un petit pont qui conduit à un jardin plein de fleurs et courant au milieu de ce jardin et des prairies une eau claire que de grands roseaux cachent.

Tout fait comprendre à M^{me} Laruois que son fils désire ce coin de terre.

A cette heure où le soleil commence à empourprer le ciel, l'eau paraît en recueillir les derniers rayons, la roue tourne dans un brasier aux multiples couleurs, et les pierres grises deviennent roses.

Autour de cet incendie tout est calme, dans la prairie les bêtes se tournent vers l'horizon embrasé et restent immobiles ; les feuilles des arbres, les roseaux, que le moindre vent agite, semblent être devenus des choses immuables ; la paix, la grande paix du soir, faiseuse de silence, est descendue sur la terre.

Pierre se penche vers sa mère et d'une voix passionnée qui étonne M^{me} Laruois il parle :

— Maman, comprends-tu que j'aime ce coin de terre qui ne m'appartient pas encore, comprends-tu que je l'aie désiré avec l'angoisse qu'il fût un jour pris par un autre ! Maman, ce domaine que tu m'as gardé fait de moi un homme heureux. Je puis l'avouer maintenant, sans te paraître lâche, que lorsque je suis parti pour me battre, si j'ai été vaillant, si aucune larme n'a trahi mon effroi, c'est que je suis parti avec l'idée qu'en défendant la grande patrie, je sauvais la petite, cette Sorcellerie que nous aimons tant tous les deux.

Depuis la guerre, seulement depuis la guerre, j'ai senti à quel point je tenais à mon pays ; cette terre sur laquelle nous sommes nés, ce n'est pas à nous qu'elle appartient, c'est nous qui lui appartenons. Sais-tu que l'autre soir, comme je revenais à travers champs, j'ai trouvé nos plaines si belles que je me suis presque agenouillé, je voulais embrasser ce sol que nos ennemis ont essayé de nous prendre. J'ai compris la beauté de la France seulement depuis que nous avons failli la perdre ; je crois ne l'avoir aimée, aimée jusqu'au sacrifice, qu'à partir de ce jour-là ? Maintenant je lui suis attaché par toutes les fibres de mon être, j'aime notre maison, nos prairies, nos bois, d'un amour insensé et je crois que si je devais m'en séparer j'en mourrais. Maman, ton fils n'est qu'un terrien très malheureux de quitter ses

terres, même quand il ne s'agit que d'un voyage de quelques jours.

Le visage de M^{me} Larnois a changé d'expression, il rayonne. Depuis ce matin, bien qu'elle ne voulût pas se l'avouer, elle était inquiète, le séjour que son fils devait faire à Paris la préoccupait ; ce petit de vingt-deux ans lui paraissait encore si jeune ! Seul, dans un hôtel quelconque, il s'ennuierait et chercherait des distractions au dehors : M^{me} Larnois était restée si meurtrie de ses années conjugales, qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'il y eût à Paris des distractions honnêtes.

Partir avec lui ce n'était pas possible ! Prévenir Pierre, lui raconter la vie de son père, de ce père que jusqu'à présent l'enfant avait respecté, c'était détruire un souvenir ! Toute la journée M^{me} Larnois avait espéré qu'une chose imprévue, heureuse ou ennuyeuse, retiendrait le jeune propriétaire à la Sorcellerie.

La profession de foi de son fils calmait ses inquiétudes, Pierre pouvait partir, il passerait près des tentations sans les voir ; il n'était qu'un terrien qui ne pouvait se séparer de ses terres, il leur appartenait comme il le disait si bien.

En retournant à la maison, appuyée au bras de son fils, elle se sentait apaisée comme toute la nature. Elle se taisait, regardant de temps à autre le jeune visage qui gardait un reflet des émotions tout à l'heure ressenties.

La paix, la grande paix du soir, faiseuse de silence, était descendue sur toute la terre.

III

Et Pierre partit, il quitta la Sorcellerie avec un visage boudeur, faisant mille recommandations à sa mère et à ses fermiers ; il comptait pourtant n'être absent que trois ou quatre jours, mais il lui semblait que pendant ce temps les calamités les plus grandes allaient fondre sur son domaine.

Il arriva chez son tuteur à l'heure fixée, et après avoir attendu quelques minutes dans un salon somptueux il fut reçu par M^e Genty, ancien bâtonnier.

M^e Genty était un homme aimable et distingué. Très fier de sa notoriété ; de suite il renseigna Pierre : Cinq cent mille francs liquides, tous droits payés, lui revenaient. Le créancier réglait avec les intérêts. Bien que l'âge de son pupille le tint quitte de tout contrôle, M^e Genty lui demanda ce qu'il comptait faire de cette somme. Pierre parla du moulin et des terres qui l'entouraient, il voulait agrandir son domaine et réparer les fermes.

Parisien de vieille souche, aimant encore tous les plaisirs de la ville, M^e Genty comprenait pourtant qu'on pouvait mener une vie intéressante et utile autre part qu'à Paris ; il approuva le jeune homme, et après lui avoir donné quelques indications sur la manière de traiter la vente des terres, il quitta le sujet des affaires.

Avec une bonhomie qui rendit Pierre confiant, il l'interrogea sur sa vie, cette vie qu'une mère dévouée lui avait si admirablement préparée. Parler de M^{me} Larnois, c'était pour le jeune homme une grande joie ; son attitude changea, sa raideur un peu provinciale disparut, il sourit, et avec des mots tendres et une voix vibrante expliqua ce que sa mère avait fait à la Sorcellerie depuis vingt ans.

Il raconta avec quelle persévérance elle s'était attaquée à des terres que des fermiers peu scrupuleux avaient laissées en friche ; lui n'avait qu'à poursuivre une tâche admirablement commencée.

Et comme M^e Genty, un peu sceptique, lui demandait si l'avenir sévère qu'il avait devant lui n'épouvantait pas sa jeunesse, il eut un cri de révolte.

Vivre à Paris dans ces appartements assombrés par les maisons voisines, vivre dans ces pièces étroites où il étouffait, vivre loin de ses bois, de ses prés, de ses fleurs, de ses bêtes, ne jamais voir le ciel que par une fenêtre, non, cela ne lui semblait pas possible ! Et oubliant qu'il parlait

à un homme qui avait toujours vécu dans ces maisons sombres, il affirma que la vie à Paris était une vie de prisonnier.

En riant M^e Genty se leva, et tapant amicalement sur l'épaule du jeune homme, il lui répondit :

— Eh bien ! pendant que vous êtes mon prisonnier, je vais vous introduire dans une prison où peut-être vous ne vous déplairez pas. Nous marions ma fille dans deux jours, il y a chez ma femme une réception très intime, je vais vous présenter à votre demoiselle d'honneur. Vous ai-je dit que nous comptons sur vous pour cette petite corvée ?

Immédiatement le visage de Pierre se transforma. De nature timide, la vie mondaine l'effrayait, il craignait surtout l'esprit railleur des Parisiens que sa mère jugeait si mal. Il balbutia des excuses : sa tenue négligée, sa sauvagerie, autant de mauvaises raisons qui ne furent pas acceptées.

M^e Genty ouvrit une porte dissimulée derrière une tapisserie et passant devant le jeune homme lui montra le chemin.

— Nous quittons le cabinet d'affaires, je communique par cet étroit couloir avec mon appartement.

Quelques minutes plus tard Pierre entra dans un salon luxueusement meublé où aucun siège n'était libre.

Introduit par M^e Genty qui l'annonça d'une voix sonore, le jeune homme eut l'impression que des milliers d'yeux le dévisageaient. Sa haute taille, son allure provinciale, et ce titre sous lequel il fut présenté : « M. Pierre Larnois, un jeune héritier », tout favorisa sa confusion. Il eût donné une partie de l'argent dont il héritait, argent qui pourtant allait lui permettre l'achat du moulin tant désiré, pour éviter cette présentation. Il perdit un peu la tête, et ne s'aperçut pas tout de suite que M^{me} Genty, la maîtresse de maison, lui tendait la main avec un sourire officiel de bienvenue. Du côté des jeunes filles qui bavardaient autour de la table à thé, des propos peu

bienveillants s'échangeaient sur son compte. La fiancée disait à une grande jeune fille brune qui observait attentivement Pierre Larnois :

— Ton compagnon, Liane, pour la grande cérémonie de l'église ! Celui-là au moins ne te compromettra pas, je jure qu'il sera convenable et qu'aucune de ces histoires légères dont tu rafoles ne te sera par lui contée.

Ayant enfin dominé son malaise moral, Pierre s'était approché de la maîtresse de maison ; inclinant à peine la tête, il semblait arrogant et dédaigneux alors qu'il n'était que timide. Une petite rousse qui répondait au nom de Moune, tout en croquant du chocolat, résuma l'impression générale :

— Il n'est pas mal le provincial, physiquement parlant, mais, chères enfants, si on me le proposait pour mari il me semble qu'on me proposerait un croque-mort. Regardez sa toilette, il est vêtu de sombre comme ces vilains oiseaux ; rien, pas un détail amusant n'indique sa jeunesse. Sa jaquette trop sifflante est sérieuse, son pantalon mal coupé, hélas ! ne fait aucun pli, et sa cravate, sombre aussi, n'est égayée par aucun bijou. C'est un notaire de campagne qui ne sait faire que des testaments ! S'il vient dans notre coin, je crains bien que nous ne lui fassions l'effet de petites perruches bonnes à enfermer.

Méprisante, Liane, la grande jeune fille brune, interrompit ce bavardage :

— Moune, vous débitez des bêtises, quand vous n'avez pas vos petits danseurs vous ne savez que faire et vous nous ennuyez.

Personne n'intimidait Moune, de plus elle n'avait aucune sympathie pour Liane, l'amie intime de la mariée. Elle allait lui répondre peu poliment, l'arrivée de ses danseurs l'en empêcha.

Deux jeunes gens de petite taille, bien habillés, bien fardés, bien pomponnés, venaient d'entrer dans le salon. Après s'être inclinés devant la maîtresse de maison ils se dirigèrent directement vers le coin des jeunes filles.

Moune les reçut avec joie. C'étaient, disait-elle, des types peu compromettants qu'elle emmenait

partout avec elle. Ils dansaient merveilleusement, une fortune suffisante leur permettait d'avoir une auto qu'ils mettaient à la disposition des jeunes filles dont ils étaient les danseurs.

A Paris, venant d'Amérique, une mode avait surgi, les mères de famille n'accompagnaient plus leurs filles au bal, les danseurs de ces demoiselles les chaperonnaient.

Quelques mères de famille, plus intelligentes que les autres, n'acceptaient pas cette mode et refusaient impitoyablement toute invitation où leurs filles seules étaient invitées. Un certain monde les jugeait mal, et leurs pauvres filles, considérées comme des victimes par leurs amies, ne sortaient guère.

A genoux sur une chaise, montrant des jambes parfaites, Moune tenait tête aux deux jeunes gens qui lui reprochaient d'avoir manqué un rendez-vous. Elle avait bien le droit d'être fatiguée et de préférer une heure de musique à quatre heures de danse ! Et avec un rire provocant elle ajouta qu'elle devait songer à son établissement, et que ce n'était pas au bal, parmi les danseurs, qu'elle trouverait un homme de tout repos, intelligent et travailleur, susceptible de devenir un mari. Les petits jeunes gens ne comprirent pas la malhonnêteté de cette réponse, Moune riait, Moune montrait des dents éblouissantes et ses jolies jambes, que sa robe courte ne cachait guère, s'agitaient.

Au moment où Pierre Larnois arrivait du côté des jeunes filles, présenté par M^e Genty, d'un bond Moune se mit sur sa chaise, et après s'être inclinée aussi bas qu'elle le put, s'écria :

— La présentation étant faite, M^e Genty, vous allez permettre à toute la jeunesse, y compris M. Larnois, de changer de logis. Nous avons envie de faire beaucoup de bruit, et les gens sérieux, s'il y en a chez vous, ne seraient pas contents ; le petit salon de votre fille, qui va être bientôt vide, nous réclame.

Sans attendre le consentement demandé elle sauta à bas de sa chaise et se dirigea vers la galerie en criant :

— Qui m'aime me suive !

M^r Genty sourit, murmura : « Quel enrant », et invita Pierre à accompagner la jeunesse.

Derrière Moune qui chantait à tue-tête, jeunes gens et jeunes filles pénétrèrent dans le petit salon de la fiancée. Un grand divan rempli de coussins et des sièges bas invitaient au repos. Les murs tendus de soie rose disparaissaient sous des gravures, le parquet sous des tapis anciens, et des fleurs jetées dans des coupes de cristal parfumaient la pièce. Moune s'allongea sur le divan, se blottit entre les coussins et commanda :

— Une cigarette, une cigarette, je meurs de n'avoir pas osé fumer dans le salon familial.

Les deux danseurs se précipitèrent porte-cigarettes en mains, et pour ne pas faire de jaloux, elle en prit une à chacun, puis se tournant vers Pierre Larnois, s'amusant de son air embarrassé; avec un sourire et des yeux pleins de malice elle demanda :

— Une allumette, cher Monsieur, je vous prie.

Et comme Pierre fouillait dans toutes ses poches, désespérant de trouver la boîte attendue, elle ajouta :

— Et vous les autres, vous ne fumez pas ?

M^{lle} Genty qui causait avec son fiancé refusa et Liane, qui s'était assise aussi loin que possible de Moune, eut un geste de protestation que la gamine n'accepta pas.

— Vous posez, Liane, conclut-elle, à votre aise ; si la cigarette ne vous plaît pas, il y a bien un de ces messieurs qui aura un cigare à vous offrir.

Un rire général répondit à cette réplique, puis, sur les coussins, aux pieds de Moune, les deux danseurs s'agenouillèrent ; dans un coin sombre les fiancés se cachèrent, et Pierre, debout derrière le fauteuil de Liane, se demanda ce qu'il allait faire. Un geste charmant de la jeune fille l'invita à s'asseoir près d'elle.

— Vous devez, fit-elle avec un sourire un peu triste, vous trouver bien dépaysé ; je crois que vous n'habitez pas Paris.

Pierre avait toujours entendu sa mère parler les Parisiens dans des termes qui les classaient,

et ce qu'il en voyait aujourd'hui ne lui donnait pas envie de revendiquer sa naissance parisienne ; au contraire, il voulait l'oublier tant il avait peur de ressembler, même de loin, à ces deux petits jeunes gens qui ne cessaient de contempler et d'admirer Moune, admiration dont la jeune fille s'amusait.

— Oh ! Mademoiselle, fit-il avec une belle franchise, je suis un campagnard, vous avez dû vous en apercevoir, très mal à son aise dans vos salons. Ici, ajouta-t-il, en regardant tout autour de lui les tables encombrées de bibelots, je n'oserais faire un mouvement tant j'aurais peur de casser quelque chose. J'ai l'habitude des grandes pièces, des grands horizons. Est-ce ma taille qui me rend si ridicule, car j'ai le sentiment d'avoir été, depuis que je suis entré dans l'appartement de M. Genty, très ridicule.

Liane voulait être aimable ; elle protesta.

— Oh ! dit le jeune homme gaiement, ne vous donnez pas la peine de me consoler, cela m'est absolument égal : je n'ai pas été élevé pour Paris, j'éprouve un certain plaisir à m'en vanter !

La jeune fille se tourna vers son interlocuteur et ses yeux, d'admirables yeux verts, le regardèrent quelques instants, puis elle leva la main, désigna à peine Moune qui tout en fumant avait posé ses pieds sur l'épaule d'un de ses danseurs, et, gravement, avec dans la voix presque des larmes, elle répondit :

— Je vous comprends.

Et pensant que ces quelques mots suffisaient à éclairer le jeune homme, trouvant que ce premier entretien avait assez duré, elle se rapprocha des fiancés qui oubliaient un peu qu'ils n'étaient pas seuls. Pierre resta encore quelques instants, puis comme M^{me} Genty réclamait sa fille pour la présenter à des amis, il prit congé après avoir promis l'être exact le lendemain.

Dehors il respira à pleins poumons, et ayant besoin d'espace il se dirigea vers les Champs-Élysées. Enfin il aperçut des arbres, mais c'étaient de pauvres arbres aux feuilles grillées, et il pensa à ses bois si verts ! La Sorcellerie. Ah ! comme il

en était loin ! Les voitures, les autobus, tout ce bruit de Paris l'étonnait et l'air lui semblait irrespirable. Et voilà qu'il arriva à plaindre les Parisiens qui vivaient dans cet enfer presque toute l'année. Les Parisiens ! il venait d'en voir quelques-uns, leurs allures l'avaient un peu choqué. Il revoyait la jolie Moune, étendue sur le divan, fumant, riant fort, et il revoyait les petits jeunes gens poudrés, la fiancée qui ne cessait d'embrasser son fiancé.

Seule, la jeune fille qu'on appelait Liane et qu'il devait accompagner le lendemain se détachait de ce milieu aux allures si libres. Et voilà qu'il revoyait les yeux aux prunelles étranges, les yeux qui l'avaient fixé très attentivement et il entendait la voix grave dire : « Je vous comprends. »

Liane avait désiré impressionner Pierre Larnois, elle voulait que sa figure s'imposât à son souvenir : Pierre pensait à elle avec un certain plaisir et était tout heureux d'avoir pour compagne, pendant ce mariage qui s'annonçait comme une fête très courue, une jeune fille qui comprendrait et pardonnerait sa timidité.

IV

Dans sa chambre, debout devant une grande glace qui lui renvoie son image, Liane Durcel achève sa toilette. Avec une habileté qui prouve son intelligence, Liane a su mettre en valeur tout ce qui est bien dans sa personne et dissimuler ses imperfections. Une robe de crêpe de chine vert, très souple, cache un buste trop plat, un grand chapeau noir rend ses yeux étranges plus mystérieux encore, et fait ressortir l'ovale délicat de son visage. Sa bouche un peu grande a été rendue plus rouge qu'elle ne l'est habituellement par quelque fard invisible, et un nuage de poudre atténue la teinte si chaude de sa peau.

Liane s'observe cherchant la critique, mais cette Parisienne que lui montre la glace n'est pas critiquable.

A côté du grand miroir, vêtue d'un peignoir rouge taché, M^{me} Durcel est assise et admire sa fille ; elle se tait, car elle sait bien qu'elle ne serait pas supportée si elle parlait.

M^{me} Durcel est une grosse dame, aussi vulgaire que sa fille est distinguée, elle a peut-être été jolie autrefois, mais la graisse l'a envahie, et, sans corset, affalée dans un fauteuil, elle n'est qu'un paquet de chair peu agréable à regarder.

Liane se tourne vers elle pour avoir son avis, qui doit être semblable au sien.

— Eh bien ! maman, comment me trouves-tu ?

— Superbe, et j'espère enfin qu'à ce mariage et avec cette toilette tu finiras par conquérir un mari.

Liane a un geste de dépit et son joli visage change d'expression.

— Tu ne penses qu'à mon mariage, tous les jours, matin et soir, tu me répètes la même chose. Ne pourrais-tu pas changer de sujet ?

— Mais, reprend M^{me} Durcel, il me semble que c'est assez naturel : tu as vingt-deux ans, pas d'autre dot que ta beauté, par le temps qui court ce n'est pas grand'chose et chaque année que tu prends t'enlève le droit de te montrer difficile. Je ne suis peut-être pas intelligente, comme dit ton père, mais j'ai du bon sens, et je sais bien que les épouseurs sont rares quand on n'a pas d'argent. Tu as des danseurs, on te fait la cour, tu es assez jolie pour cela, mais aucun de ces beaux jeunes gens qui te tiennent des soirées dans leurs bras ne te demande en mariage. Si tu passes encore cette année, tu resteras pour compte, et, vu les affaires de M. Durcel, je me demande ce que tu feras ? Je ne te vois pas t'éno-dactylo dans un ministère, gagnant quatre cent. francs par mois, toi qui dépenses deux mille francs pour une toilette de demoiselle d'honneur.

Ces plaintes doivent être habituelles, car Liane n'a pas l'air de les entendre, un imperceptible haussement d'épaules montre son indifférence. Mais ce silence et cette attitude n'empêchent

pas la grosse dame de continuer ses lamentations.

— Oh ! je sais bien que tu es comme ton père, tu ne t'occupes pas de ce que je dis, mais je vois clair, je vois clair, je suis au courant, sans que M. Durcel s'en doute, de ses affaires, et je sais qu'elles ne sont guère brillantes. C'est peut-être la crise que tout le monde supporte, mais une crise dont lui ne sortira pas. Nous avons un bel appartement, seuls les salons sont convenablement meublés ; nos chambres, regarde la tienne, ressemblent à des garnis misérables. Nous avons une auto le jour où tu sors, mais nous sommes obligés chaque fois de changer de loueur. car nous ne réglons jamais la note. Je dois partout, chez la couturière, chez la modiste, et chez tous les petits fournisseurs du quartier. Je les fais patienter avec des acomptes, mais le jour est proche où ils ne s'en contenteront plus. C'est une situation sans issue, dont toi et ton père vous n'avez pas l'air de vous douter.

N'ayant plus rien à lui demander, Liane a tourné le dos au grand miroir dans lequel elle se contemplait, elle s'est assise, en faisant bien attention de ne pas froisser sa robe, devant une table de bois laqué qu'un grand tapis déchiré recouvre, et sur cette table, encombrée de tous les menus objets dont une femme a besoin pour sa toilette, elle a pris une lime et tranquillement raccourcit ses ongles roses.

Fatiguée, M^{me} Durcel s'arrête et elle éponge d'un geste machinal son visage couvert de sueur. Liane relève la tête, regarde sa mère dont elle a pitié.

— C'est tout ? dit-elle.

Ces mots exaspèrent la pauvre dame, elle fait un grand effort et réussit à se mettre debout. Cet amas de chair dans la position verticale est encore plus affreux et Liane, élégante et distinguée, se détourne pour ne pas le voir.

— Non, ce n'est pas tout, crie M^{me} Durcel, ton attitude va me forcer à te dire des choses peu aimables. Il est temps, ma fille, que tu songes à nous payer de tous nos sacrifices, car pour toi, tu ne peux pas dire le contraire, nous nous sommes

sacrifiés. Depuis quatre ans, nous n'avons eu qu'un seul but : ton mariage. Pour qu'il soit beau, ton père et moi nous n'avons reculé devant aucune dépense. Tu étais habillée chez les plus grands couturiers ; chaque fois que tu allais au bal et que tes danseurs ne pouvaient te reconduire, Mademoiselle avait une auto qui l'attendait toute la nuit. Cet appartement somptueux, beaucoup trop lourd pour nous, a été pris non seulement pour les affaires de ton père, mais aussi pour ton établissement. Il fallait que nous puissions recevoir les messieurs qui te faisaient la cour. Ah ! il en est venu ici, des jeunes comme des vieux, mais pas un n'a songé à t'épouser. Ils riaient, ils dansaient, ils s'amusaient avec toi et ils arrivaient à te parler si librement ! Mais dès que ton père avait l'air de remarquer leur empressement et leur posait des questions un peu précises qui pouvaient les engager, ils se dérobaient et on ne les revoyait plus.

Tout cela doit finir, et puisque tu ne veux pas nous aider nous allons changer de vie. J'en ai assez de travailler comme la dernière des filles de service pendant que mademoiselle s'amuse. Chacun son tour, et puisque tu ne veux pas te marier, je te passe la direction complète du ménage. Tu essaieras, avec la petite mensualité que ton père me donne, de tenir tête à toutes les dépenses de la maison.

Épuisée, M^{me} Durcel retombe dans le fauteuil qui est derrière elle ; une plainte monte dans la chambre silencieuse, est-ce la grosse dame ou les ressorts du siège qui se plaignent ? Liane, qui aime à définir toute chose, ne définit pas. Toujours aussi calme, la jeune fille repose sa lime sur la table, revient devant la glace, reprend la houppette et tout en poudrant son visage répond :

— Mais qui te dit, ma pauvre maman, que je ne veux pas me marier ; crois bien qu'autant que toi, si ce n'est plus, je désire quitter cet appartement somptueux beaucoup trop lourd pour vous. Je te promets, ajoute-t-elle, et je sais tenir mes promesses, que dans un an, jour pour jour, je ne vous encombrerai plus.

Rayonnante, immédiatement calmée, M^{me} Durcel reprend :

— Liane, tu ne me dis pas la vérité, tu as un prétendant sérieux en vue ?

Avec dans la voix beaucoup de lassitude, la jeune fille répond :

— Sait-on jamais si les prétendants sont sérieux ; mais sois tranquille, mariée ou non, je te répète que dans un an, jour pour jour, je ne sera plus ici.

La grosse dame s'inquiète. Bien qu'elle juge sa fille à sa valeur, elle l'aime et ne voudrait pas la perdre, et puis elle a l'habitude du sacrifice et serait peut-être très malheureuse si elle ne se sacrifiait plus. L'égoïsme de Liane et son indifférence, qui par moments la mettent hors d'elle, lui sont pardonnés. La scène est faite, physiquement M^{me} Durcel va mieux, maintenant elle voudrait s'excuser. Elle n'en a pas le temps : la femme de chambre, qui est cuisinière quand la maîtresse de maison est fatiguée, prévient que M. Larnois attend Mademoiselle.

M^{me} Durcel oublie tous ses griefs, elle n'a plus qu'une idée : voir le garçon d'honneur afin de se rendre compte s'il peut devenir un prétendant. Elle se lève presque vivement et se dirige vers la porte. Un geste de sa fille l'arrête. Liane lui montre son image qui se reflète à côté de la sienne dans le grand miroir, et durement lui dit :

— Je pense que tu ne vas pas te montrer dans cette toilette.

Et sans un mot gentil, sans un baiser qui ferait pardonner son observation, Liane s'en va.

Pierre Larnois n'est que timidité ; vêtu de sa jaquette trop sifflante, ayant des bottines vernies trop neuves, il se rend compte, en voyant entrer Liane si élégante, que le propriétaire de la Sorcellerie n'est pas à sa place dans un mariage parisien. Il voudrait s'en excuser, mais allez donc trouver des mots appropriés quand les yeux graves d'hier, les yeux qu'il n'a pas oubliés, lui sourient... Il voit la main qu'on lui tend, il a un geste brusque, son grand bras se précipite mais s'arrête en chemin, et ses doigts effleurent seule-

rent les doigts nus de Liane. Il faut partir, l'heure avance, ils sont déjà en retard. Pierre cherche autour de lui quelque manteau qui cachera la robe claire et les bras qu'aucune manche ne dissimule. Liane explique qu'elle sortira ainsi ; le mois de juillet est chaud, une écharpe de mousseline la préservera des courants d'air. Pierre s'étonne qu'on puisse aller dans une église si peu vêtue, mais il n'est pas au courant des habitudes parisiennes. Ils s'en vont ; dans la voiture Liane ne parle guère, elle devine qu'il faut laisser le jeune homme s'accoutumer à sa présence, c'est un sauvage qu'il ne faut pas traiter comme ses flirts habituels. Une extrême réserve est très prudente.

A l'église, où tout le cortège est déjà réuni, Liane présente à quelques amis Pierre Larinois, puis la cérémonie commence et se déroule sans incident. Beaucoup de monde, une belle musique, une mariée ravissante et des toilettes qui valent des prix fous. Pierre est ahuri, il suit Liane, il lui obéit ; que deviendrait-il si elle n'était pas là ?

A la maison il assiste à la ruée des invités vers le buffet, et se demande comment des femmes, qui ont l'air très fragiles, peuvent supporter des journées aussi fatigantes et manger dans cette atmosphère ; lui est plus las qu'après une journée de moisson, et l'odeur des victuailles, mélangée avec le parfum des fleurs, l'écoeure. Liane l'a momentanément abandonné ; étant l'amie intime de la mariée elle est très entourée, et sa toilette, la plus jolie de toutes, lui vaut des compliments sincères et envieux. De loin Pierre la regarde et l'observe, il s'émerveille de voir avec quelle facilité elle traverse les salons, répondant à ceux qui l'abordent. Elle a de jolis gestes, des sourires charmants, elle est différente de toutes les femmes qui sont là, et le jeune homme s'imagine qu'elle est aussi très différente de celle qu'on appelle Moune.

Moune aujourd'hui est déchaînée, elle ne quitte pas le buffet, elle a autour d'elle ses petits danseurs et quelques vieux amis de M^e Genty qui tous s'amuse à verser dans la coupe qu'elle tient à la main du champagne.

Elle boit, elle rit, elle chante, distribuant des faveurs à sa cour. A l'un c'est un petit bout de papier poisseux qui entourait un gâteau qu'elle vient de manger, à l'autre elle jette quelques gouttes de vin mousseux, visant un crâne dépourvu de cheveux. Tout à coup elle passe un bras qui tremble un peu autour du cou d'un avocat célèbre, contemporain de M^e Genty, et crie : « Toi, Ernest, je t'adore ! » Et la cour enthousiasmée est toute prête à porter la jeune reine en triomphe.

Les rires ont été entendus jusque dans le salon. Liane a un peu tourné la tête, se doutant que Moune devait être par là ; au passage elle a surpris l'attitude de Pierre qui est presque un blâme.

Sans en avoir l'air, laissant une amie, en rejoignant une autre, Liane s'est rapprochée du coin où le jeune homme se cache et, ayant l'air d'être venue là, par hasard, elle s'excuse avec une réserve que le jeune homme apprécie.

Il doit s'ennuyer, il ne connaît personne, mais elle était obligée de saluer tous les amis de ses parents qui se trouvaient à ce mariage ; ce devoir mondain accompli, elle est libre, et comme elle est presque de la maison, elle invite le jeune homme à s'approcher du buffet. Il est deux heures, ni lui ni elle n'ont déjeuné, il faut s'en souvenir.

Le buffet, c'est Moune, un danger pour la comédie que Liane joue en ce moment ; mais la jeune fille connaît les aîtres, et conduit Pierre dans un petit jardin d'hiver, à l'extrémité de la salle à manger. Des tables y ont été dressées dont quelques-unes sont libres. La fenêtre grande ouverte donne aux jeunes gens une impression de fraîcheur très agréable à ressentir en sortant des salons surchauffés.

Liane propose de déjeuner dans ce coin, un maître d'hôtel qui connaît la jeune fille apporte tout ce qu'il faut, et Pierre se rend compte qu'il a faim. Il attaque avec sa compagne galantine et filet, s'excuse en riant de son appétit de campagnard, et, comme peu à peu les tables se vident il se trouve presque seul avec M^{lle} Durcel ; le champagne fait disparaître sa timidité habituelle.

Liane a peu mangé, et c'est à peine si elle a trempé ses lèvres dans la coupe que Pierre lui a servie : elle observe et veut garder tous ses moyens.

Faim apaisée, le jeune homme a très envie de causer, mais il ne sait quoi dire à cette jeune Parisienne ; leurs vies ont été si différentes. Elle prévoit son embarras et c'est elle qui va mener la conversation. D'abord elle veut savoir ce que pense M. Larnois de toutes ces cérémonies, un peu ridicules, qui entourent un grand mariage parisien. Avec un sourire triste et des yeux candides elle s'écrie :

— Avouez que vous quitterez l'hospitalière maison des Genty sans regret. Vous devez trouver les jeunes filles de Paris effrayantes, vous les jugez, j'en suis certaine, très mal !

Pierre s'empresse de répondre, et pour ne plus voir sur le joli visage ce nuage de tristesse il est prêt à mentir.

— Oh ! dit-il, toutes les jeunes filles de Paris ne se ressemblent pas, heureusement pour elles, il y en a de charmantes qui seraient bien accueillies dans la société si fermée des châteaux de la Loire.

Liane a un regard triomphant : la dernière phrase lui plaît, mais elle ne répondra qu'à la première.

— Vous voulez parler de Moune ; cette gamine est vraiment mal élevée. C'est un peu de sa faute et beaucoup de celle des autres. Dès qu'elle dit un mot trivial, qui n'est même pas spirituel, sa cour, composée non seulement de ses danseurs mais aussi d'hommes âgés, s'extasie ; un geste canaille qui mériterait une gifle arrache à ces messieurs des cris d'admiration. Elle est à plaindre et sa cour à blâmer.

Pierre ose une question qui dévoile son état d'âme.

— Est-ce que toutes les jeunes filles de Paris ont une cour ?

Il voudrait demander à celle qui est en face de lui et dont les yeux le troublent si elle ressemble à Moune et si elle emmène partout avec elle des

jeunes gens ridicules et des vieux messieurs pitoyables, mais il n'ose.

Très fine, Liane a deviné la question dissimulée sous une phrase banale, et avec un joli geste effrayé et une voix d'une douceur persuasive qui achève la conquête commencée, elle répond :

— Monsieur Larnois, laissez-moi vous répéter encore une fois que Moune n'est pas un échantillon qui vous permet de conclure. Moune est, heureusement, une exception. Elle a des parents absorbés par une situation officielle, son père est député, sa mère n'est que l'agent électoral de son mari. Moune a été élevée par des institutrices bolcheviques, et, se basant sur les opinions de son père, prétend le devenir ; elle partage ses bonnes grâces comme le député voudrait, à la tribune seulement, partager les fortunes. Quelques jeunes filles à Paris ont leur cour, mais il y en a beaucoup, et c'est le plus grand nombre, qui n'en ont pas ; tout dépend de l'éducation qu'elles ont reçue. Je vous assure que ma mère ne me tolérerait pas des petits danseurs et des vieux messieurs.

En pensant à M^{me} Durcel qui ne se permet jamais de faire une observation à sa fille, Liane a presque un sourire, mais son but est atteint : Pierre Larnois demande si M^{me} Durcel est là, il regrette de ne pas lui avoir encore été présenté.

Renseignée par M^e Genty, Liane sait que le jeune homme a pour mère une femme remarquable qu'il aime et qu'il admire.

Immédiatement son joli visage change d'expression, ses paupières cachent ses yeux étranges et dans sa voix il y a presque des larmes.

— Hélas ! reprend-elle, depuis quelques mois ma mère ne m'accompagne plus, c'est mon père ou une vieille amie qui la remplace ; maman a le cœur très malade et le médecin lui défend toute fatigue. Les premiers temps j'ai voulu me consacrer à elle, la soigner, je n'aime guère le monde et les soirées sans elle me semblaient terriblement longues. Elle me l'a défendu, et, comme nous ne voulons pas l'inquiéter je vais au bal et je danse en me demandant si pendant que j'ai l'air de m'amuser il ne se passe pas à la mai-

son quelque drame affreux. J'ai peur le soir quand je rentre, j'ai si peur que souvent je reste derrière la porte, n'osant pas l'ouvrir .. Mais, monsieur Larnois, ajoute-t-elle en relevant la tête et en montrant des yeux qu'un léger nuage rend plus doux, je ne sais pourquoi je vous dis cela... au milieu de cette fête... c'est un peu ridicule, pardonnez-moi.

Pierre se sent très troublé. Sa main, sa grande main longue et maigre, va chercher celle que Liane a posée sur la table, il la serre avec une force brutale qui dit toute son émotion. Maladroit, il s'explique :

— Mademoiselle, ne dites pas que c'est ridicule de me confier votre chagrin, vous avez deviné que je le comprendrais mieux qu'un autre. J'ai une mère que j'adore, si je la savais malade, je ne pourrais plus vivre. Merci au contraire de m'avoir traité... presque en ami.

Avec une vivacité qui semble à Pierre irrésistible, Liane s'écrie :

— Presque, le vilain mot !

Et comme si elle avait honte de cette phrase qui est l'aveu d'une sympathie qu'elle n'a pu cacher, elle se lève, simulant une confusion nullement ressentie.

Ah ! elle n'a plus besoin de jouer la comédie, la scène est terminée. C'est fini : dans les filets qu'elle a tendus avec une habileté remarquable un grand oiseau, qui sort à peine du nid, est venu se faire prendre. Elle peut, dans le salon où elle retrouve quelques amis, oublier parfois son rôle, il ne s'en apercevra pas, elle est déjà pour lui une créature à part !

Il répète tout bas son joli nom : Liane, il veut y voir un symbole et comprend tout à coup que c'est l'amour qui vient d'entrer dans sa vie. Il entend vaguement les remerciements de M^{me} Genty, il s'incline devant des gens qu'il ne reverra jamais, il n'emporte avec lui qu'un souvenir et qu'une promesse.

En septembre, Liane avec des amis doit visiter les châteaux de la Loire, elle a promis de s'arrêter toute une après-midi à la Sorcellerie.

V

Pierre est resté absent cinq jours et pendant ce court espace de temps, M^{me} Larnois a eu bien des ennuis. Une vache, une des belles vaches dernièrement achetées, est morte en quelques heures sans que le vétérinaire, appelé en toute hâte, ait pu définir sa maladie ; l'eau a manqué dans deux fermes, la sécheresse, terrible cette année, en est la cause ; enfin un garde a pris en flagrant délit de braconnage le fils aîné d'une femme employée au château.

Dès son retour Pierre a été mis au courant et l'emprise de la terre est si forte qu'avant de le questionner sur son voyage, ce voyage qui l'inquiétait tant, M^{me} Larnois lui a conté les incidents désagréables survenus pendant son absence.

Ce n'est qu'au dîner, après que le propriétaire a expliqué comment il avait assuré le ravitaillement de l'eau dans les fermes et dit la décision prise pour le braconnier, que sa mère songe enfin à lui parler de son séjour. Il est là, il est revenu, le domaine l'a repris. Le voyage n'est plus qu'un souvenir et M^{me} Larnois s'étonne d'en avoir eu si peur.

Elle trouvera normal que son fils ne lui donne aucun détail sur la jeune fille qu'il a accompagnée pendant toute la cérémonie du mariage : une Parisienne, est-ce que pour les habitants de la Sorcellerie cela peut compter ? Parfois M^{me} Larnois pense qu'un jour « son petit » devra prendre femme, mais pareille à toutes les mères elle se dit qu'il n'est encore qu'un enfant. Dans quelques années elle saura bien trouver la jeune fille susceptible de le rendre heureux, et avec quel soin elle cherchera cette compagne qui devra plus tard la remplacer près de l'enfant tant chéri !

Autour de la Sorcellerie et sur les bords de la Loire il y a de grands domaines dont elle connaît les propriétaires ; en vue de l'établissement de

Pierre elle entretient avec eux des relations. Elle sait qu'à Sully, à la Grillère, à la Croix-Verte, il y a des filles charmantes, élevées très sérieusement, et qui demain seront des femmes. Pierre les connaît déjà : le tennis, les parties de campagne que les belles journées d'été favorisent, les réunissent souvent ; ce ne sont encore que des enfants qui s'amuse, mais bientôt ils cesseront d'être des camarades et Pierre n'aura qu'à écouter son cœur. La vie pour lui est toute droite et si facile !

Aussi rien n'émeut M^{me} Larnois. Le jeune homme parle avec sévérité des allures libres d'une M^{lle} Moune, a-t-on idée de s'appeler ainsi, allures qui l'ont particulièrement choqué. Il dit que M^o Genty, qui est pourtant un brave homme, supporte toutes les excentricités de cette jeune fille ; il détaille, avec une verve qui l'étonne lui-même, le physique de cette gamine aux cheveux roux ; il cite ses mots, explique ses gestes ; Moune, Moune, on dirait qu'il n'a remarqué que cette écervelée !

Liane, il n'osera pas, de peur de se troubler, prononcer son joli nom. Le moulin et ses terres, l'achat, l'acte de vente, il parle de tout ce qu'il va faire avec l'argent du créancier repentant, mais il ne parlera pas de celle qui, à chaque minute, s'impose à sa pensée.

Et la vie reprend, toute pareille en apparence, seulement, plus souvent qu'autrefois, Pierre reste assis sur les vieux murs du moulin dont il est devenu le propriétaire, et là, immobile, les yeux fixés sur l'horizon, il rêve ! Parfois il s'approche du ruisseau, sa main arrache quelques souples roseaux et il s'amuse à les enrouler autour de ses longs doigts. Ce jeu bien souvent lui fait oublier l'heure.

Il rentre pour le dîner avec une excuse et un baiser. Après le dîner, sous prétexte qu'il faut admirer les nuits d'été si claires et si belles, il repart et jusqu'à une heure tardive il reste dehors, promenant son rêve.

Septembre arrive, et voilà que Pierre, au grand étonnement de sa mère, refuse toutes les invitations et donne de mauvais prétextes : le domaine le réclame, les fermiers, les meilleurs, ont tou-

jours besoin d'être surveillés, et puis le feu peut prendre dans ces bois que la sécheresse de l'été a préparés pour l'incendie.

M^{me} Larnois insiste, elle a peur que son fils ne se lasse de cette vie austère, elle voudrait qu'il profitât de l'été pour s'amuser. Mais toutes ces bonnes raisons ne le font pas céder, il s'entête, il ne veut plus quitter la Sorcellerie.

Si, pendant ces longues journées, sa mère le suivait, elle s'apercevrait que son fils, l'après-midi, ne quitte guère la nouvelle sapinière. On vient d'y planter de jeunes arbres ; la sécheresse continuant, pour les sauver, il faut les arroser chaque jour. Pierre surveille de très près ce travail.

La sapinière domine la route qui conduit à Chambord, la route sur laquelle les autos passent, et le jeune homme se met à aimer cette route presque autant que son moulin qu'il délaisse. Maintenant il reste des heures à l'abri de quelques vieux sapins, regardant cette route blanche et poussiéreuse, comme s'il s'attendait à voir surgir au milieu d'un nuage celle qui a promis de venir en septembre à la Sorcellerie.

Elle arrive une après-midi, alors que le jeune propriétaire est occupé à faire battre les blés, elle arrive dans une auto somptueuse, dernier sacrifice consenti. Elle a amené avec elle son père, un homme d'une cinquantaine d'années, très fatigué, mais qui a la même distinction que sa fille ; deux amies l'accompagnent, deux amies pauvres, choisies avec soin pour la province, et qui, par reconnaissance pour le beau voyage offert, sont prêtes à tout comprendre et à tout accepter.

A la Sorcellerie, les visites imprévues étant chose rare, il est difficile de trouver immédiatement M^{me} Larnois et son fils. Liane, M. Durcel et les amies sont introduits dans le salon et une cloche est sonnée pour appeler les maîtres.

Pendant l'attente, la jeune fille examine tout autour d'elle ; la grande pièce lui plaît. Les meubles confortables ne sont pas du tout à la mode, mais des fleurs nombreuses corrigent l'allure vieillotte de ce salon. Les fenêtres ouvertes permettent

à Liane de se rendre compte de la valeur du domaine. Devant elle, à perte de vue, des pâturages coupés par des groupes d'arbres où paissent des bêtes de prix (depuis la guerre, les Parisiennes ont appris que le bétail a plus de valeur que les actions) ; plus loin, la colline où des meules surchargées indiquent la belle récolte, et au haut de cette colline, la couronnant : les bois. Liane sourit et, se tournant vers son père qui lui aussi examine, elle dit :

— Il est bien, le château de la Sorcellerie.

Les deux amies trouvent poli de s'extasier.

— C'est superbe, s'écrie l'une, et l'autre ajoute : Je n'ai jamais rien vu de si beau !

Liane hausse légèrement les épaules, ses amies l'ennuient, et si elle ne voulait pas séduire M^{me} Larnois qu'elle redoute, elle ne s'en serait pas embarrassée.

En homme d'affaires, M. Durcel évalue ce qu'un domaine comme la Sorcellerie, mis en actions, pourrait rapporter. C'est une idée que personne n'a encore eue : les terres en société, petites parts s'adressant aux petites gens ; tous les hommes occupés au domaine seraient actionnaires. D'une voix sèche, Liane interrompt ce beau discours :

— Garde tes idées de sociétés et d'actions pour Paris, ici elles n'auraient pas cours : personne ne te comprendrait et on te prendrait pour un illuminé dont il faut se méfier.

M. Durcel a bien envie de s'expliquer, mais il aime sa fille autant que ses affaires, et il sait parfaitement, bien qu'elle ne lui ait rien dit, ce qu'elle est venue faire à la Sorcellerie. Il se tait, ne voulant pas la contrarier.

Liane se lève, elle a aperçu, tout en haut de la colline, une grande silhouette qu'elle croit reconnaître, elle s'approche de la fenêtre et, s'appuyant contre la pierre recouverte de vigne vierge, devinant qu'elle sera pour lui une apparition charmante, elle attend.

La grande silhouette, c'est Pierre, il est en pantalon de chasse et chemise blanche, il a laissé sa veste, Dieu sait où ! Il descend la colline à une allure vertigineuse, il saute les barrières blanches

qui ferment les prairies, il écarte les bêtes qui, le reconnaissant, viennent à lui, il court, décoiffé, ses cheveux remplis de paille, superbe de jeunesse et de bonheur, ayant deviné que celle qu'il attend est là. Il l'aperçoit, elle est chez lui, elle sourit, et ce sourire est plein de promesses.

Tout près d'elle il s'arrête et pense au négligé de sa tenue ; sa chemise est ouverte, ses cheveux couverts de paille, ses mains à peine propres, l'empêchent d'aborder cette belle demoiselle. Elle continue à sourire, elle a même un geste d'appel. Elle compare, et comme la comparaison est à l'avantage de Pierre ! Elle se rappelle ses anciens flirts, leur allure sournoise, leurs gestes et leurs conversations qui tout de suite la classaient parmi les jeunes filles qu'on n'épouse pas. Elle compare et ses bras se tendent vers cet amoureux vibrant et sincère qui n'ose plus avancer. La voix, qui peut être si dure, se fait tendre ; elle dit pour lui seul :

— Monsieur Larnois, ne me reconnaissez-vous pas ?

Un cri étouffé lui répond, un cri qui est un aveu :

— Liane !

Les yeux de M^{lle} Durcel se ferment pour cacher la joie du triomphe, elle simule une émotion presque ressentie, et, à voix haute, pour faire comprendre qu'elle n'est pas seule, reprend :

— Monsieur Larnois, venez vite que je vous présente à mon père et à mes amies qui m'ont accompagnée pour visiter votre domaine.

Pierre se ressaisit, il se souvient qu'il a des hôtes. Il entre tel qu'il est, s'excuse en souriant de sa tenue de campagnard. La moisson est si abondante qu'on manque de bras.

M. Durcel s'extasie, le blé c'est de l'argent, et s'il osait il parlerait d'une affaire à laquelle il s'intéresse et qui a pour but de rendre les terres de France beaucoup plus productives qu'elles ne le sont ; mais Liane a défendu à son père de parler affaires et il veut lui obéir. Les deux amies présentées font un compliment banal. Pierre, qui n'a pas l'habitude du monde et qui enverrait au

diable M. Durcel et les amies, réclame M^{me} Larnois. Est-elle prévenue, il y a des endroits du domaine où l'on n'entend pas la cloche? Au moment où il va de nouveau faire sonner, sa mère paraît.

Sur le seuil du salon elle s'arrête et dévisage ces inconnus : rien ne l'a préparée à cette visite, elle n'en soupçonne pas le danger.

Empressé, maladroit, Pierre présente :

— Maman, M^{lle} Durcel, son père et ses amies nous font le plaisir, étant à Chambord, de venir jusqu'ici. M^{lle} Durcel est une amie de M^{lle} Genty.

M^{me} Larnois a des gestes et des paroles aimables, mais elle dévisage cette M^{lle} Durcel qui est une amie de M^{lle} Genty et dont Pierre ne lui a pas parlé. Liane se réserve, devinant qu'une antipathie peut facilement naître entre cette femme et elle. Elle paraît timide, et semble se troubler dès que M^{me} Larnois lui adresse particulièrement la parole, mais elle pense surtout que la conquête de la mère sera plus difficile à faire que celle du fils. La conversation languit, ces gens qui ne se connaissent que depuis quelques minutes n'ont pas grand'chose à se dire une fois que les beautés de Chambord ont été glorifiées ; le silence devient une menace. Liane qui n'ose parler comprend qu'il serait désastreux : M. Durcel en profiterait pour se lancer dans une conversation d'affaires que sa fille veut avant tout éviter. Elle jette un regard suppliant vers le jeune homme, sa main à peine levée lui montre les prairies, la colline blonde, les bois. Pierre comprend, la visite de la Sorcellerie s'impose. Du reste M^{lle} Durcel et ses amies ne sont venues que pour cela.

— Maman, dit-il d'une voix joyeuse qui étonne M^{me} Larnois, nous devons imposer à nos hôtes le tour du propriétaire ; la Sorcellerie après Chambord leur paraîtra une toute petite chose, mais telle qu'elle est, elle vaut la peine d'être visitée.

Tous se lèvent avec empressement, heureux de voir finir une conversation qui devenait de plus en plus difficile. M^{me} Larnois ouvre la porte, précédant M. Durcel et les amies. Liane et Pierre

suivent après avoir échangé un regard qui est une question et une réponse.

L'un interroge et demande, l'autre répond et promet.

M. Durcel, qui veut faire plaisir à sa fille, s'est emparé de M^{me} Larnois et ne la lâchera plus ; les deux amies auront l'air de suivre les jeunes gens, mais elles sauront s'arrêter par moments, ou marcher à une distance qui permettra à Liane et à Pierre de se croire seuls ; elles ont tout deviné.

Basse-cour, laiterie, étables, granges, rien n'est oublié. M. Durcel, qui poursuit tout bas son idée de domaine en actions, veut se rendre compte ; il recueille pour son programme de propagande des documents vus, inappréciables. Pierre béuit ce curieux, il marche à côté de Liane, il voit son profil délicat ; de temps en temps les yeux verts, si étranges, le regardent et le troublent, et il aime ce trouble qui lui donne une joie inconnue. Il écoute la voix douce prononcer des mots qu'il connaît, mais qui lui semblent nouveaux. Il marcherait près d'elle des heures entières sans lassitude, il marcherait ainsi toute sa vie.

Il ne se doute pas, il ne connaît rien du monde, qu'on lui tend des filets dans lesquels il va se jeter, il ne se doute pas que celle qui marche à côté de lui n'est qu'une ambitieuse, égoïste, aimant avant tout l'argent pour la puissance et les joies qu'il donne. Certes cet amoureux sincère plaît à Liane ; elle croit, elle est presque certaine que lui ne se dérobera pas quand il apprendra qu'elle n'a aucune dot et que sa mère est une ancienne chanteuse. Elle apporte à ce jeune amoureux un cœur de vingt-trois ans, flétri, usé par tous ses flirts, menés avec une habileté de grande coquette cherchant le riche mariage. Est-ce sa faute si toutes ces déceptions l'ont aigrie. Est-ce sa faute si elle n'éprouve aucune reconnaissance pour celui qui va la sortir du milieu où elle vit ? Il y a en elle trop de rancune amassée, il paiera pour tous ceux qui l'ont fait souffrir ! Et elle prodigue ses grâces, ses sourires, elle achève prudemment la conquête commencée.

Devant elle, la robe mauve de M^{me} Larnois lui

rappelle que de ce côté-là tout n'est pas terminé et qu'il y aura, elle en est certaine, une bataille à livrer. Elle n'a vu cette femme que quelques minutes, mais elle l'a classée ; c'est une provinciale austère qui ne doit quitter ses fermes que pour l'église ; ici, tout le monde certainement lui obéit, son fils le premier. Avec quel plaisir elle le lui enlèvera pour devenir la châtelaine de ce château qui porte un nom un peu ridicule.

La Sorcellerie ! Elle pense aux sorciers et à l'être mystérieux qui est venu autrefois bâtir sa hutte dans ces bois pour y exercer son étrange ministère. Il devait être bien puissant pour qu'après des siècles de christianisme son souvenir demeure.

Le château de la Sorcellerie ! Après tout ce nom n'est pas plus mal qu'un autre et comme le château est beau elle pourra inviter ses amis. Elle bâtit un peu trop vite, la robe mauve se rapproche, et, immédiatement les deux amies, admirablement dressées, se trouvent près de Pierre et de Liane. M^{me} Larnois n'a pas lieu de s'inquiéter et peut répondre à M. Durcel qui s'extasie devant le moulin et demande des explications techniques que le jeune propriétaire est actuellement incapable de lui donner.

Liane s'énerve, Pierre trop timide n'a rien dit de décisif encore, il faut qu'il parle aujourd'hui, qu'il s'engage ; elle a l'impression que lorsque celui-là aura prononcé les mots qu'elle attend, ils deviendront pour lui un serment qu'il tiendra.

Face au moulin, reliée par un pont, une petite île émerge de l'eau ; l'ancien propriétaire y cultivait des fleurs de toutes les espèces, c'est un immense bouquet. Liane trouve l'endroit charmant. M^{me} Larnois et M. Durcel admirent les machines, dans la cour les amies veillent ; résolue, elle s'engage sur le pont, Pierre la suit.

Quelques lilas et troènes forment au bord de l'eau un bosquet touffu et discret, un banc de bois semble attendre des amoureux.

Cette solitude paraît troubler Liane, mais c'est elle qui conduit toute la scène, elle s'assied, affectant d'être lasse. Les yeux baissés, regardant

l'eau, de cette voix tendre qui émeut Pierre, elle dit :

— Je ne sais ce que j'ai... mais je me sens tout étourdie, est-ce le grand air, le soleil... ou autre chose, mais en ce moment je ne pourrais plus marcher. Voulez-vous que nous nous reposions un peu ?

Si Pierre veut ! Il ne s'imaginait pas qu'un tel bonheur lui serait offert. Il est seul avec elle, seul ! et il voudrait lui dire des paroles qu'elle n'oublierait pas, des paroles qui lui feraient comprendre son émoi. Mais il est timide, les mots exprimeraient mal le trouble de son être, la joie reste dans son cœur et ne monte pas jusqu'à ses lèvres. Il balbutie :

— Je serai heureux de m'asseoir près de vous ; et, désespéré de ses gestes et de ses paroles, il s'assied près de l'idole alors qu'il voudrait s'agenouiller.

Liane s'impatiente, elle n'a pas l'habitude d'un amoureux aussi craintif, et si complaisant que soit M. Durcel il ne peut retenir M^{me} Larnois pendant des heures ; il faut brusquer une situation qui ne doit pas s'éterniser.

— Dans quelques instants, reprend-elle, nous allons quitter la Sorcellerie ; j'emporterai de cette courte visite des souvenirs charmants ; votre propriété vaut la peine d'être vue.

Pierre pâlit, Liane parle de départ, il ne pensait pas qu'elle pût s'en aller. Il l'attendait, elle est venue, et déjà on va la lui prendre, on va l'emmener. On, c'est M. Durcel, les deux amies, et cette auto somptueuse qu'il a aperçue tout à l'heure, rangée devant le château.

Elle va partir, il ose la regarder et ses yeux expriment tout ce qu'il voudrait dire. Liane l'a compris, mais il faut qu'il s'engage.

— Je ne reviendrai probablement jamais à la Sorcellerie, dois-je vous avouer que je le regretterai. Ce château au nom mystérieux m'a jeté un sort. Je suis, ajoute-t-elle en riant, ensorcelée !

Pierre se rapproche, il saisit la main qui s'offre, il la serre avec une brutalité de débutant.

— Pourquoi ne reviendrez-vous pas ? Si j'osais

je vous demanderais de renouveler cette visite le plus tôt possible, je voudrais que vous connaissiez davantage ma mère, je voudrais... surtout qu'elle vous aimât.

Bien que Pierre soit troublé, M^{me} Larnois demeure présente à sa pensée, Liane avait bien deviné qu'elle serait l'obstacle !

Retirant cette main qu'elle abandonnait, elle se tourne brusquement vers le jeune homme, et ses yeux au regard étrange et si dominateur l'interrogent.

— Pourquoi, demande-t-elle, d'une voix qu'elle rend timide, désirez-vous que madame votre mère éprouve pour moi de la sympathie ?

Et Pierre ne sachant plus ce qu'il dit, entièrement dominé, répond enfin les mots qu'elle attendait :

— Parce que je vous aime.

Mais il a honte de son audace, et cet aveu met en lui un tel trouble qu'il se détourne, craignant de le laisser voir. Et c'est Liane qui prend sa main, c'est elle qui force le jeune homme à la regarder de nouveau. Simulant de croire à un doute qui n'est pas dans sa pensée, elle s'écrie :

— Vous m'aimez, est-ce possible ? Vous m'avez connue dans un milieu si différent du vôtre que je ne puis comprendre cette affection.

Pierre ne peut admettre qu'on soupçonne sa sincérité et cet amour qui depuis deux mois a transformé sa vie.

— Mademoiselle, s'écrie-t-il, mademoiselle Liane, je crois que tous les deux, dès le premier jour où nous nous sommes connus, nous avons éprouvé l'un pour l'autre une sympathie qui de mon côté n'a cessé de grandir. Depuis le mariage de M^{lle} Genty, je n'ai pensé qu'à vous et à votre promesse de venir à la Sorcellerie. J'avais peur que vous ne l'oubliiez, ou que vos amis vous entraînaient dans un coin de France, très loin d'ici. Je pensais : si elle vient, si elle songe encore au sauvage que je suis, c'est qu'elle a deviné que je l'aime. Je n'aurai rien à lui dire, je lui montrerai le château, nos terres, nos bois, puis je lui demanderai si elle veut devenir la compagne

d'un fermier... Je vous ai attendue des heures et des heures, j'ai guetté, inactif, pendant bien des jours, toutes les automobiles qui passaient sur la route de Chambord et je me désolais, car je croyais que vous ne viendriez plus. Vous êtes venue, vous êtes là, près de moi, je ne vous laisserai pas partir avant que vous m'ayez répondu. Je veux savoir si je peux, si je dois espérer.

Pierre se lève, attendant avec une angoisse qui l'opresse l'arrêt qui va décider de sa vie. Liane redresse la tête et reste un moment silencieuse ; sa vanité est satisfaite, l'émotion de ce grand garçon lui permet de se rendre compte de son pouvoir !

En souriant, ne voulant laisser à celui qui la contemple que de doux souvenirs, elle répond :

— Comment allez-vous me juger si je vous dis tout de suite que je serai contente de devenir une fermière ; mais, ajoute-t-elle prudente, êtes-vous certain que tout le monde, ici, m'accueillera bien ?

Fou de joie, Pierre ne fait même pas attention à la question que Liane lui pose. Il aime, il est aimé ; cela suffit à son bonheur. Il ose enfin s'agenouiller devant elle, et maladroit, ridicule, explique que ce geste est un acte d'adoration ! Et elle, la reine de ce jeune cœur, s'amuse à enlever les brins de paille qui sont restés accrochés dans la chevelure rebelle de son amoureux.

Quel étrange couple ! Cette belle demoiselle habillée à la dernière mode et dont le visage bien poudré ne trahit aucune émotion, et ce grand garçon vêtu comme un paysan, qui pleure de joie. Autour d'eux, les entourant, les cachant : des fleurs vivaces aux tons chauds, l'eau mystérieuse que la roue du moulin renvoie toute blanche, et, complétant le décor, un ciel d'été plein de promesses.

Pierre trouve cette heure divine, Liane la trouve agréable, c'est le couronnement de sa carrière de jeune fille pauvre.

Bien différemment, hélas ! ils sont heureux. Lui s'imagine que leurs cœurs se comprennent et ils ne peuvent pas être plus loin l'un de l'autre.

Pierre est jeune, très naïf, élevé par une mère qui ne lui a parlé que de beaux sentiments, il croit que toutes les âmes ressemblent à la sienne et à celle de M^{me} Larnois. Le collège, le régiment ne l'ont pas formé, il est passé à côté du mal sans le voir, protégé par l'influence maternelle qui se prolongeait au delà des limites habituelles. Une jeune fille, pour lui, c'est un être à part possédant un cœur pur qui ne se donnera qu'à celui qu'elle attend : le fiancé. Jamais il n'oserait penser qu'à d'autres hommes Liane a prodigué ses sourires, ses regards timides et osés, et cette voix tendre qui le bouleverse.

Liane laisse son amoureux s'emparer de ses mains et c'est elle qui les conduit jusqu'à ses lèvres. Elle, qui n'a pas perdu la tête, a entendu du bruit, elle soupçonne qu'on les cherche, que M^{me} Larnois a deviné qu'ils sont dans l'île et que d'un instant à l'autre ils vont être surpris. Très forte, Liane veut être surprise.

L'austère M^{me} Larnois apprendra ainsi l'amour de son fils, et, comme aux yeux de son père et de ses amies Liane sera compromise, il faudra bien que Pierre épouse. Aucune autre solution de ce petit scandale ne pourra être envisagée.

Pierre couvre de baisers les mains de la jeune fille, il est ivre de bonheur, le paradis lui est ouvert, il ne s'inquiète guère de ce qui se passe sur la terre.

A travers le feuillage, Liane observe ; dans quelques instants le dernier acte de la comédie va se jouer. M^{me} Larnois, M. Durcel, les deux amies passent le petit pont. M. Durcel parle avec de grands gestes, M^{me} Larnois ne l'écoute pas, on la devine inquiète, les amies suivent. Ils ont pris un petit sentier qui les amène directement au bosquet.

Liane se penche vers son amoureux et pour le griser plus complètement, pour qu'aucun bruit ne parvienne à ses oreilles, elle parle :

— Pierre, c'est fou ce que nous osons dire, nous sommes deux enfants qui ne réfléchissons pas. Vous ne savez rien de moi, je veux vous apprendre avant toute chose que je n'ai aucune

fortune et que mon fiancé devra se contenter de ma personne.

— Liane... Liane, je vous défends...

Un cri de la jeune fille l'interrompt et un geste le repousse, Pierre se redresse et il aperçoit M^{me} Larnois, M. Durcel et les deux amies. Il se précipite vers sa mère ; il est si fier de son amour qu'il ne lui vient pas à l'idée qu'on puisse le blâmer.

— Maman, dit-il, je suis heureux, je l'aime et elle veut bien devenir ma femme, dis-moi que tu te réjouis de mon bonheur. Tu l'aimeras, n'est-ce pas ?

L'émotion de M^{me} Larnois l'empêche de répondre ; sa surprise, en voyant son fils agenouillé devant cette jeune fille, a été si grande et si douloureuse qu'elle ne réussit pas à se dominer. Pierre cachait son amour, il a pu vivre près d'elle sans lui en parler, et c'est devant ces étrangers qu'il ose le lui révéler. Son âme est bouleversée, elle croit qu'on cherche à lui voler son petit. Il est à elle, rien qu'à elle, elle veut le défendre. On n'a pas le droit de le lui prendre, il est à peine sorti du nid.

M. Durcel, qui ne s'attendait pas à un dénouement aussi rapide, juge qu'il est de son devoir de père d'intervenir.

— Monsieur Larnois, dit-il, vous nous surprenez tous ; supportez que nous vous disions notre étonnement. Vous auriez pu vous arranger pour ne pas rendre vos fiançailles publiques ; actuellement, elles ne sont plus un mystère pour personne, et nous, les parents, malgré cette petite infraction aux règles mondaines qui mérite un blâme, nous ne pouvons plus que donner notre consentement.

Liane se rapproche de M^{me} Larnois, elle sent bien que cette femme n'acceptera pas ces « fiançailles publiques » très facilement.

— Madame, dit-elle, avec une timidité charmante, il faut nous pardonner, c'est notre amour qui nous a rendus coupables, le départ proche, nous a affolés ! Certes j'aurais dû dire à mon père la très vive sympathie que, dès la première rencontre, M. Larnois m'avait inspirée ; votre fils,

je l'espère, vous avait parlé de moi, et vous aviez peut-être déjà deviné ce que nous ignorions nous-mêmes. Sans savoir où cela nous conduisait, sans y réfléchir, nous nous sommes avoué notre sentiment mutuel, nous l'avons fait en pensant à vous; vous étiez entre nous deux, comme vous le serez toujours. Voulez-vous compléter notre bonheur, madame, en nous embrassant?

Trop troublée pour pouvoir se défendre, M^{me} Larnois accepte et rend les baisers, les deux amies pauvres félicitent les jeunes gens, et comme il faut bien que cette situation qui devient embarrassante se dénoue, familier, se sentant déjà de la maison, M. Durcel dit à M^{me} Larnois :

— Nous pourrions retourner au château, nous causerions en marchant ; malgré tous ces incidents je suis obligé d'être à Paris ce soir. Les affaires vous savez, les affaires!

M^{me} Larnois obéit, elle ne sait plus ce qu'elle fait, il lui semble qu'elle vit un cauchemar et que tout à l'heure elle va se réveiller. Les amies suivent les parents, elles n'ont plus de rôle à jouer. Liane et Pierre ferment le cortège. L'île fleurie retrouve son silence, les fleurs redeviennent les maîtresses de ce coin de terre que l'eau entoure de mystère.

VI

Le soir même, dès le départ des Durcel, il y eut entre M^{me} Larnois et son fils une courte mais nécessaire explication. Avec fierté Pierre avoua tout le passé : il dit la première rencontre, l'émotion nouvelle jamais ressentie, le souvenir persistant, l'attente et l'immense joie en revoyant Liane. Il aime, il est aimé, elle sera sa femme ; il est heureux, sa mère doit l'être. Égoïste, comme tous les enfants uniques et les amoureux, il ne s'est pas rendu compte qu'en parlant de son amour avec une voix vibrante que M^{me} Larnois ne lui connaît pas, il a agrandi la blessure que son

silence avait faite et qui sera longue à se cicatriser. Les questions de sa mère ne le troublent pas, son amour ne s'arrêtera devant rien. A quel monde appartient cette jeune fille? A-t-elle été bien élevée? Connaît-il M^{mo} Durcel? Quelle est cette maladie qui la retient toujours à la maison? M. Durcel fait des affaires, lesquelles? Et ces deux amies insignifiantes, pourquoi sont-elles venues?

Pierre répondit qu'il avait connu Liane chez M^e Genty, le bâtonnier, et qu'elle y était présentée comme la meilleure amie de sa fille.

Tout à coup il s'est rappelé qu'elle n'a aucune fortune; c'est un détail, le créancier de son père, au remords tardif, lui permettant de ne pas s'occuper de cette vilaine question.

Ces réponses si peu précises ne plurent guère à M^{mo} Larnois. Immédiatement elle décida qu'elle irait à Paris voir M^e Genty. Pierre approuva, sa mère ne pouvait apprendre que de jolies choses sur sa fiancée.

Depuis bien des années M^{mo} Larnois n'était pas retournée dans la ville où elle avait été si malheureuse; elle y partit, certaine que pour elle de nouvelles souffrances se préparaient. L'amour de son fils, cet amour caché, avait meurtri son cœur de mère: elle était jalouse, et elle en avait honte, de cette jeune fille qui lui avait pris si vite son enfant. Pierre restait toujours pour elle le fils tendre et respectueux, mais cette intimité qui faisait leur joie n'existait plus. Autrefois il disait toutes ses pensées, maintenant il n'osait. Liane absente demeurait à la Sorcellerie, et M^{mo} Larnois avait bien peur de ne pouvoir l'en chasser.

.....
Prévenu par une lettre de Pierre, M^e Genty attend M^{mo} Larnois. Il la reçoit dans son bureau où il a l'habitude de traiter les affaires, car cet homme pratique considère que tout mariage est une affaire. Après les compliments d'usage, avec une hâte qui montre son inquiétude. M^{mo} Larnois interroge :

— Pierre vous a expliqué le but de ma visite, je voudrais que vous me parliez longuement de cette mademoiselle Durcel qu'il a rencontrée chez vous

et donc il se croit amoureux. Cette jeune fille a été élevée à Paris, dans quel milieu ? Je vous en supplie, renseignez-moi, dites-moi, sans rien me cacher, tout ce que vous savez d'elle et de ses parents.

M^o Genty était l'ami de M. Larnois et son avocat, il connaît peu M^{mo} Larnois, mais il la respecte infiniment ; cette femme est pour lui presque une sainte qui mène une véritable vie de nonne. Il devine que l'amour de son fils pour Liane, cette parisienne dernier style, l'épouvante, aussi il va essayer de la rassurer.

— Madame, je connais la famille Durcel depuis plus de vingt ans, j'ai vu naître Liane, je peux donc vous renseigner. Durcel fut d'abord mon client, il devint mon ami. C'est un homme d'affaires dans toute l'acception du mot, un travailleur, un chercheur, une intelligence. Il n'a pas encore réussi, mais il peut réussir, car il ne manque pas d'idées. Au cours de sa vie hasardeuse il a épousé M^{lle} Burin, une chanteuse, dont la conduite n'était pas répréhensible. Pourtant ce mariage ne plut guère à la famille Durcel, famille de vieux bourgeois. A cette époque le jeune ménage ne fut pas reçu, il y a des préjugés stupides, mais un an après personne ne se souvenait plus de l'origine de M^{mo} Durcel, et, sa vie de femme étant au-dessus de tout soupçon, nous l'accueillîmes aimablement et jamais aucun de nous ne s'en repentit. Liane est née deux ans après ce mariage, à une époque où M. Durcel, administrateur d'une banque étrangère, avait une bonne situation. Ses jeunes années connurent le luxe. La guerre, la ruine pour la moitié de la France, emporta la situation de Durcel ; depuis, il végète, mais je suis certain, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'un jour il réussira. Au point de vue dot, actuellement, il ne pourrait rien faire pour sa fille.

La dot, M^{mo} Durcel n'y songeait guère ; la mère, chanteuse dont la conduite n'était pas répréhensible, voilà ce qui l'épouvante ! Et Liane, sa nature, son caractère, son éducation, M^o Genty laisse tout cela dans l'ombre, et pourtant c'est le

point le plus intéressant. Faisant un grand effort pour ne pas montrer son émoi, de nouveau elle interroge :

— Et la jeune fille qui était l'amie de votre fille, vous devez bien la connaître ; parlez-m'en longuement, dites-moi ses défauts, ses qualités et quels exemples elle a reçus de cette mère chanteuse.

Un imperceptible sourire court sur les lèvres de M^e Genty : il comprend que la sainte est scandalisée à l'idée que son fils, qu'elle a presque élevé comme un moine, ait pu s'éprendre de la fille d'une chanteuse. Il connaît Liane comme il connaît toutes les amies de sa fille, il la devine peut-être plus mystérieuse que les autres, plus difficile à juger, mais il ne le dira pas. Il se présente pour cette jeune fille pauvre un beau mariage et il se considérerait comme un vilain homme si un de ses propos empêchait cette union.

— J'ai connu Liane, reprend-il, toute petite fille ; elle était déjà jolie, très intelligente, elle dominait ses compagnes en classe et au jeu. Sa mère est une brave femme qui ne savait que chanter, elle ne s'est jamais occupée de sa fille qui à dix ans conduisait déjà la maison, M^{me} Durcel en étant complètement incapable. Liane fut l'amie préférée de ma fille, sa confidente ; je puis vous dire que son influence était excellente et que nous n'avons jamais empêché cette amitié qui remontait à l'enfance ; au contraire nous l'avons encouragée. Dans le monde Liane a beaucoup de succès, elle est gaie, très spirituelle, et je crois, Madame, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, que votre fils pouvait plus mal tomber.

M^{me} Larnois s'incline, M^e Genty ne soupçonnant pas ses inquiétudes, aucune discussion ne lui semble possible. Pourtant il y a une chose qu'elle veut savoir et dont le bâtonnier ne lui a pas parlé ; à Paris, décidément, les hommes n'ont plus d'âme !

Nerveuse, dissimulant le mécontentement qui est en elle et qui grandit de minute en minute, d'une voix brève, elle demande :

— Et sa religion, vous ne m'en parlez pas, sur ce point je ne céderai jamais.

Sa religion ! ma foi, M^e Genty n'y pensait guère. Pourtant il s'empresse de répondre :

— Mais Liane est catholique comme ma fille, je me rappelle qu'elles ont fait leur première communion le même jour. Elles étaient charmantes toutes les deux dans leurs robes blanches, des mariées pour mariages de poupées...

— Elle est catholique, cela ne suffit pas ; suit-elle sa religion, la pratique-t-elle ? Bâtera-t-elle son foyer avec ses croyances pour bases ?

M^{me} Larnois veut des précisions.

Le front de M^e Genty devient soucieux, la sainte est d'une austérité qui lui semble effrayante et dont il n'augure rien de bon pour le futur ménage. Il vient de marier sa fille et la belle-mère n'est pas venue lui poser des questions qu'il juge déplacées.

— Madame, reprend-il, je vous avoue que je n'ai jamais discuté religion avec les amies de ma fille. M^{lle} Durcel a vingt-deux ans, il me semble qu'elle est encore bien jeune pour avoir pu discerner où était la vérité. C'est au mari que revient le bonheur de former, de diriger l'âme qu'on lui confie.

M^{me} Larnois se rend compte qu'elle doit se contenter de cette réponse ; M^e Genty ne comprend pas l'importance qu'elle attache à l'éducation religieuse de celle qui veut devenir la femme de son fils. Du reste le bâtonnier a l'air de défendre une cause qu'il est certain de gagner. En venant à Paris M^{me} Larnois avait espéré que l'ancien tuteur s'entendrait avec elle pour faire comprendre à Pierre, à ce sauvage qui n'avait jamais quitté ses bois, qu'il ne pouvait épouser une Parisienne. Hélas ! M^e Genty a l'air d'approuver ce projet. Alors toutes les objections que son cœur de mère jaloux et passionné a trouvées se pressent sur ses lèvres, elle les crie à cet homme qui la regarde, qui l'étudie, comme si elle était une accusée qu'il doit défendre.

La mère chanteuse ! ah, la mère chanteuse avec ses tares qu'on ignore, qu'elle a pu transmettre à sa fille et qui un jour se révéleront !

M^{me} Larnois se souvient avec horreur des salons

de Paris, n'y ayant rencontré que des pièges dans lesquels son faible mari est tombé. Liane y a vécu. M. Durcel lui a raconté, par vantardise, que les maîtresses de maison s'arrachaient la jeune fille. Elle aime cette vie-là, c'est son affaire ; mais M^e Genty la voit-il à la Sorcellerie, allant de la basse-cour à la laiterie, grondant celui-ci, encourageant celle-là, remplaçant les bras qui manquent, soignant ceux qui souffrent, consolant ceux qui pleurent. Est-ce que son éducation l'a préparée à cette vie utile, est-ce que son amour sera assez fort pour lui faire oublier ses succès de jolie femme ?

Et Pierre, Pierre, un enfant ! A vingt-deux ans, est-on assez sûr de son cœur pour vouloir épouser la première jeune fille rencontrée ? Liane l'a troublé, c'est certain. Liane, surtout, l'a dominé, mais il ne l'aime pas, c'est impossible ! Et avouant son chagrin qui lui paraît être une preuve, elle ajoute qu'il ne lui avait jamais parlé de son amour.

Avec patience, M^e Genty a écouté le long réquisitoire, et ma foi il trouve que sur bien des points M^{mo} Larnois a raison. Mais Liane ? Les affaires de Durcel sont en mauvaise posture. Que fera-t-elle, cette petite élevée dans le luxe et ne pouvant s'en passer ? La vie irrégulière la guette avec toutes ses souffrances, mieux vaut pour elle être fermière, et croyant bien agir il défend Liane, il réfute avec une habileté professionnelle toutes les objections de M^{mo} Larnois.

Elle écoute, ayant envie de l'interrompre à chaque phrase, car elle a le pressentiment que M^e Genty n'est pas sincère, elle voudrait lui crier qu'il n'est qu'un avocat qui veut gagner une cause. Mais à quoi bon, elle est seule, toute seule, pour défendre son enfant, personne ne l'aidera, chacun, au contraire, la poussera à conclure ce mariage que son cœur de mère appelle tout bas : une catastrophe !

M^e Genty peut continuer à parler, son bavardage d'avocat n'aura aucune influence, M^{mo} Larnois sent bien qu'un jour ou l'autre elle sera vaincue, non par la plaidoirie du bâtonnier, mais par la crainte de voir souffrir son fils. Ce

matin, d'une voix grave, d'une voix qu'elle ne peut oublier, Pierre lui a dit :

— Maman, tu pars pour te renseigner sur la famille de Liane, jure-moi qu'aucune faute de ses parents ne nous séparera. Je crois que si quelque chose s'opposait à notre union, je ne pourrais plus vivre ici.

Pierre n'a que vingt-deux ans, un voyage peut-être lui ferait oublier cette jeune fille, mais son cœur qui se révèle à M^{me} Larnois si passionné ne s'éprendrait-il pas d'une femme plus dangereuse que cette Liane Durcel à qui, somme toute, elle ne peut reprocher qu'une seule chose : la profession de sa mère. Marié, gardé par celle qu'il aime, Pierre continuera à mener à la Sorcellerie la vie d'honnête homme que M^{me} Larnois lui a préparée. Un délai d'une année c'est tout ce qu'elle exigera. La cause que M^o Genty a si habilement défendue est gagnée.

VII

Le délai d'une année exigé par M^{me} Larnois fut par elle-même abrégé, la situation pour Pierre étant devenue intenable. Devinant que M^{me} Larnois ne l'accueillait pas avec joie, Liane, froissée dans son orgueil, refusait de venir à la Sorcellerie, mais par contre elle voulait que son fiancé fût tout le temps à Paris. Follement amoureux, le jeune homme obéissait, mais le domaine souffrait de l'absence du maître et le maître souffrait d'être loin de son domaine.

Au printemps le mariage eut lieu, une bronchite empêcha M^{me} Larnois d'y assister. Le soir même le jeune ménage partit pour le Midi afin d'y faire un court séjour, car la Sorcellerie réclamait Pierre qui depuis plusieurs mois avait négligé bien des choses.

Profitant de l'absence des mariés, M^{me} Larnois fit arranger le château ; maintenant que Liane

était la femme de Pierre, elle voulait l'aimer comme une fille et tâcher de lui rendre agréable cette demeure qui devenait la sienne. Des ouvriers, mandés de Blois, reçurent l'ordre de transformer toutes les pièces au goût du jour. Quelques vieux meubles, dénichés chez des antiquaires, rajournèrent un intérieur qui semblait à M^{me} Larnois trop sévère.

Elle donna sa propre chambre, la plus belle pièce du château, au jeune ménage ; celle de Pierre, bien ensoleillée, devait être réservée aux enfants, car M^{me} Larnois se consolait de ce mariage qui malgré tout lui déplaisait en pensant que dans un an peut-être une petite tête blonde serait là. Elle prépara des chambres d'amis : à vingt-deux ans on ne pouvait vivre en sauvage, et Liane certainement aimerait recevoir.

Voulant que dès son retour sa belle-fille se sentît chez elle, M^{me} Larnois s'installa dans un petit pavillon qui se trouvait à l'entrée du parc ; les repas pris en commun étaient la seule chose qu'elle n'avait pas encore le courage d'abandonner. Elle voulait bien s'effacer, disparaître, son immense amour lui avait appris le renoncement, mais elle voulait voir de temps en temps la joie de son enfant.

Le mois de congé que Pierre s'était accordé passa vite ; les travaux occupèrent M^{me} Larnois et le domaine à surveiller l'accabla parfois d'une besogne qui ne lui laissait aucun repos. Elle en était heureuse, elle ne voulait pas souffrir de l'absence de son fils puisqu'il allait revenir. Autrefois elle l'avait attendu pendant des mois, elle pouvait bien l'attendre encore.

Quelques cartes hâtivement écrites où le jeune mari criait son bonheur réjouirent la mère qui s'efforçait d'oublier qu'elle avait été jalouse.

Le jour fixé pour le retour des nouveaux mariés arriva ; sans joie, avec une crainte qu'elle ne s'expliquait pas, M^{me} Larnois fleurit la maison. Pierre n'avait pas précisé l'heure de leur arrivée ; mais, calculant avec ses habitudes matinales, elle les attendit pour déjeuner. Ils ne vinrent pas ; l'après-midi, le temps qui était beau depuis le

matia devint menaçant et vers trois heures un orage accompagné de trombes d'eau éclata.

Derrière les vitres du salon, M^{me} Larnois regardait les routes qui devenaient impraticables et se demandait, non sans inquiétude, où son fils avait pu se réfugier. Au plus fort de l'averse, traversant des mares profondes, l'automobile arriva, et telle était la force du vent que Pierre ne put ouvrir un parapluie pour protéger Liane. Elle dut gravir les marches du perron sous une pluie battante et pénétra dans le vestibule de très mauvaise humeur ; sa belle-mère l'y attendait. La première rencontre eut lieu sans Pierre qui s'efforçait de conduire sa voiture au garage. Très froide, Liane tendit la main.

— Bonjour, Madame ; et montrant son manteau que la pluie avait taché, elle ajouta : Les agréments de la campagne auxquels on pourrait facilement remédier. Une simple marquise éviterait ces douches désagréables.

M^{me} Larnois n'avait préparé aucune parole de bienvenue, elle comptait embrasser cette femme que Pierre aimait ; l'attitude de Liane l'en empêcha. Elle lui offrit, comme à une étrangère qu'elle recevait pour la première fois, de monter tout de suite dans sa chambre ; elle pourrait s'y changer, ses malles étant arrivées.

Ses malles ! Liane eut presque un sourire et demanda si la femme de chambre les avait défaites. M^{me} Larnois répondit qu'elle n'en avait pas donné l'ordre et que du reste les clés ne lui étaient parvenues que ce matin.

Liane s'étonna, depuis deux jours Pierre aurait dû les envoyer ; elle ajouta presque aimablement :

— Votre fils, Madame, est un étourdi qui n'a pas l'habitude de voyager avec une femme.

Précédant sa belle-fille, M^{me} Larnois l'introduisit dans la chambre qu'elle avait préparée avec tant de soin. Immobile, au milieu de la pièce, Liane examina tout avec curiosité. Après quelques minutes de silence, en enlevant son manteau, elle murmura :

— Pour un fermier, Pierre a du goût.

Et comme sa belle-mère, après lui avoir montré

son cabinet de toilette, se retirait, elle demanda .

— Pourrons-nous avoir du thé, je vous avoue que je ne saurais m'en passer ?

Tout de suite M^{me} Larnois voulut montrer la place qu'elle entendait prendre.

— Ma chère enfant, dit-elle, demain je vous remettrai les insignes de votre gouvernement, c'est-à-dire les clés, je vous présenterai les domestiques et vous vivrez ici à votre guise. Vous êtes chez vous, ne l'oubliez pas, moi je ne suis plus qu'une maman très heureuse de transmettre ses pouvoirs.

Ces paroles surprirent Liane ; elle croyait se trouver en face d'une femme autoritaire, despote, qui allait essayer de la traiter en petite fille, et voilà que le jour même de son arrivée elle prétendait abdiquer. Liane était rarement sincère et pensait que les autres lui ressemblaient. Elle jugea que l'abdication de M^{me} Larnois n'était qu'une feinte : sa belle-mère avait l'air de s'effacer pour rester dans l'ombre plus puissante.

— Je vous remercie, Madame, dit-elle, je tâcherai de vous soulager dans les soins du ménage, j'en ai une très grande habitude et je sais me faire obéir des domestiques les plus difficiles.

Les domestiques les plus difficiles ! M^{me} Larnois songea à la vieille cuisinière qui avait vu naître Pierre et à la nièce de cette femme aussi dévouée que sa tante. Liane ne devait connaître que les domestiques de Paris réputés pour leur mauvaise conduite. Ceux de la Sorcellerie faisaient partie de la famille, Pierre le dirait à sa femme.

M^{me} Larnois se retira, et, comme l'orage s'était éloigné et que la pluie avait cessé, elle partit du côté du garage pour voir son fils. Elle le trouva dans l'écurie, il examinait les chevaux ; en voyant sa mère, il eut un élan vers elle qui réjouit M^{me} Larnois. Ensemble ils revinrent vers la maison, et pendant le court trajet elle osa poser une question.

Tout en regardant le chemin inondé, elle demanda d'une voix qu'elle voulait indifférente, mais qui était inquiète :

— Pierre, mon petit, es-tu heureux ?

Elle espérait entendre un cri sincère qui serait un chant d'allégresse, mais des phrases succédant les unes aux autres ne lui donnèrent pas l'impression joyeuse qu'elle voulait avoir : Pierre disait :

— Quelle question ! Si après un mois de mariage nous n'étions pas heureux, vraiment, ce serait un désastre. Mais oui, maman, rassure-toi, Liane est la femme dont tout homme rêve. Tu sais comme je l'aimais, puisque j'aurais tout quitté pour la suivre, je l'aime plus encore ; es-tu contente maintenant ?

M^{me} Larnois voulait être contente, elle essaya de sourire.

— Je ne vis que pour toi, murmura-t-elle, tu sais bien que mon bonheur dépend du tien.

— Maman !

Emu, Pierre se rapprocha de sa mère et malgré les flaques d'eau que ses grands pieds n'évitaient pas, il passa son bras sous celui de M^{me} Larnois, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent devant le château. Le hasard voulut que Liane fût derrière sa fenêtre ; cette intimité du fils et de la mère lui déplut, elle la considérait dangereuse pour ses projets, car la jeune femme, en digne fille de son père, avait des projets.

Servi dans le salon, le thé attendait. Pierre admira toutes les transformations et il en remercia sa mère avec cette tendresse à laquelle il l'avait habituée ; puis, comme Liane n'arrivait pas et qu'il avait grand'faim, il partit chercher sa femme.

Il partit en courant montant les marches deux par deux, une chanson aux lèvres ; il redescendit quelques minutes après, lentement. Fatiguée, Liane voulait prendre le thé dans sa chambre avec son mari. Un baiser de femme éprise avait fait admettre ce caprice, mais Pierre était très malheureux de l'expliquer à sa mère.

Rien qu'en voyant son fils, M^{me} Larnois comprit que sa présence n'était pas désirée, elle se rappela tout à coup qu'un ordre à donner, qui ne pouvait se remettre, l'obligeait à partir.

Pierre ne protesta pas, aucun geste ne retint sa

mère. Liane, il le savait déjà, ne revenait jamais sur une décision qu'elle avait prise.

M^{me} Larnois n'alla pas à la ferme, mais elle se réfugia dans le petit pavillon qu'elle s'était réservé. Là, son pauvre cœur de maman qui avait très mal creva ; elle pleura, mais elle ne voulut pas chercher la véritable cause de ses larmes. Nervosité, fatigue, changement de domicile, ces pièces jamais habitées lui semblaient inhospitalières, le château gardait ses souvenirs. Bien qu'aux murs fussent accrochés les portraits de Pierre à tous les âges, bien que les meubles fussent les mêmes, cette chambre n'était plus la sienne, car la porte sur laquelle elle avait marqué les différentes tailles de son fils, la chère porte aux marques respectées, n'était plus là. Pourquoi ce détail insignifiant pour tous, sauf pour une mère, la faisait-il souffrir ? Pourquoi s'imaginait-elle que bientôt une main de femme effacerait ces marques ? M^{me} Larnois voulait que ses larmes eussent une cause, elle l'avait trouvée.

Elle resta chez elle jusqu'au soir, ce fut la cloche du dîner qui la ramena au château. Pierre et Liane l'attendaient au salon, ils passèrent immédiatement dans la salle à manger. Délibérément la jeune femme s'avança vers le milieu de la table. Un geste de Pierre l'arrêta :

— C'est la place de maman, dit-il, vous, ma chérie, vous êtes à côté de moi.

Le visage de Liane changea d'expression, elle toisa sa belle-mère qui, surprise, n'osait plus avancer ; quelques mots, pensa-t-elle, auraient raison de cette petite femme en robe grise :

— Je croyais, dit-elle, que votre mère m'avait transmis ses pouvoirs ! Je vous répète ses propres paroles, et je ne pensais pas que la place d'une maîtresse de maison fût au bout de la table.

Froissé, Pierre allait répondre quelque sottise. M^{me} Larnois ne lui en laissa pas le temps.

— Vous avez raison, Liane, dit-elle, j'oubliais que je ne suis plus ici qu'une maman admise à contempler votre jeune bonheur ; asseyez-vous donc en face de votre mari, cette place vous revient.

Triomphante, sans comprendre la leçon d'humilité que sa belle-mère venait de lui donner, Liane s'installa au milieu de la table et M^{me} Larnois se mit près de son fils.

La main de Pierre s'abattit maladroitement sur celle de M^{me} Larnois et la serra fortement ; cette étreinte était un remerciement et une excuse, elle sollicitait un pardon.

Voulant faire oublier le mauvais début du repas, Liane prodigua ses grâces ; pour distraire sa belle-mère qui devait périr d'ennui, elle parla de leur voyage ; les petits incidents de la route racontés par elle devinrent amusants, elle était jolie, spirituelle, Pierre ne se lassait pas de l'admirer.

Au moment où la jeune femme commençait une nouvelle histoire, la vieille cuisinière entra dans la salle à manger et familière comme les vieux serviteurs elle s'approcha de M^{me} Larnois.

— Tiens, dit-elle, Madame a donc changé de place ; puis elle ajouta : On vient chercher Madame de la ferme de l'Étang, il paraît qu'on rapporte le fermier quasi mort. On demande Madame immédiatement.

Avec la simplicité que M^{me} Larnois mettait dans tous ses actes, elle se leva et se tournant vers Liane s'excusa ; puis elle quitta la salle à manger, prit dans l'antichambre une grande cape brune, sa petite pharmacie, et s'en alla. Dehors il faisait une nuit de mai calme et sereine, le beau temps après l'orage, la brise était douce et parfumée, le ciel plein d'étoiles. La nuit s'annonçait superbe. L'ombre qui suivait à travers les petits sentiers semblait ne pas s'en apercevoir, elle se hâtait, oubliant ses propres peines pour aller consoler celles des autres.

La ferme de l'Étang, une cour entourée de bâtiments : étables, écuries, maison d'habitation, toutes ces constructions aussi basses, aussi pauvres les unes que les autres. Vers une porte qu'aucune marche ne surélève, M^{me} Larnois se dirige, elle l'ouvre en habituée et entre dans la salle commune. Deux lits entourés de rideaux blancs tiennent le fond de la pièce, autour d'une table sur laquelle une lampe est posée trois

femmes pleurent ; devant l'un des lits deux hommes, la casquette à la main, sont debout, immobiles.

M^{me} Larnois s'approche des femmes.

— Françoise, Marie, voyons, qu'y a-t-il ? Expliquez-moi ce qui s'est passé, il ne faut pas pleurer tant qu'on peut le soigner.

Françoise, la femme du fermier, se lève ; la présence de M^{me} Larnois lui semble si naturelle qu'elle ne songe même pas à la remercier. Petite et forte, fatiguée par le travail de la terre et des maternités nombreuses, à cinquante ans cette femme est déjà vieille ; les mains croisées sur son ventre, la tête baissée, les yeux fixant le sol, elle répond :

— Il travaillait à la pièce de terre qui est près du moulin, il est tombé en avant... il n'a pas pu se relever... c'est le charretier qui l'a ramené dans le tombereau... il avait les yeux fermés... il était quasi mort. On l'a déshabillé, mis au lit, il n'a pas bougé ; il va mourir, je le sais bien, c'est pour ça que je pleure. Le médecin et le curé sont prévenus, ils vont venir, seulement sûr que cette fois comme les autres c'est encore M. le curé qu'arrivera le premier. Le médecin y vient jamais dans la nuit, on peut le payer pourtant !

La mère Françoise n'a plus rien à dire ; la tête toujours baissée elle s'approche avec M^{me} Larnois du lit où est son homme, son compagnon de trente années de travail. Elle espère que la dame du château qui a de l'expérience et qui sait soigner, va connaître cette maladie subite qui a fait de son mari, un vieux encore rudement vigoureux, presque un cadavre. Elle a un geste brusque et un mot rude pour renvoyer ses fils et, appuyée au bois de lit, cachée par les rideaux blancs, elle attend.

M^{me} Larnois regarde attentivement le malade ; la face violacée, les lèvres presque noires, la prostration, tout indique la congestion qui peut devenir mortelle si l'on ne donne pas immédiatement les premiers soins. La mère Françoise a raison, le médecin éloigné de plusieurs kilomètres ne vien-

dra pas cette nuit, il faut agir de suite et elle a besoin d'être aidée. Elle connaît les paysans, elle sait que les notions d'hygiène les plus simples leur semblent ridicules : ici, elle n'aura aucun secours. Pierre doit être appelé près de ce vieux serviteur en danger. Elle ne fait pas à sa belle-fille l'injure de penser qu'elle jugera déplacé son appel. En face de la maladie qui menace, de la mort qui guette, tout sentiment égoïste se tait. Elle prie le fils du fermier d'aller au château chercher immédiatement le maître.

Pendant ce temps, M^{me} Larnois prend dans sa pharmacie tout ce dont elle va avoir besoin, elle prépare sur la table ventouses et scarificateur. Les femmes reculent et regardent ces choses avec des yeux effrayés, se demandant ce que M^{me} Larnois va faire à cet homme quasi mort. Elles ont confiance, mais elles ont peur.

Pierre arrive ; comme sa mère il juge immédiatement la situation grave et comprend ce qu'on peut tenter. Il est fort, il maintient à lui seul le moribond pendant que M^{me} Larnois scarifie les ventouses. Les fils du fermier se sont détournés pour ne pas voir le sang, et à l'extrémité de la chambre les femmes serrées les unes contre les autres se demandent si cette souffrance imposée à un mourant est vraiment chose utile. Pour laisser agir M^{me} Larnois, « pour lui faire confiance » il faut qu'une affection de plus de vingt années unisse les paysans à la dame du château ; toute autre n'aurait pas le droit de toucher à cet homme qui va trépasser.

Ventouses et piqûres font ouvrir les yeux du fermier, il reconnaît Pierre et balbutie :

— J'vas mourir, c'est fini.

Les femmes se rapprochent, prêtes à crier au miracle, le malade regarde Françoise sa compagne qui continue à pleurer et répète les mêmes paroles :

— J'vas mourir, c'est fini.

Puis il essaie de soulever son bras, mais la paralysie a commencé son œuvre, un cri de colère s'échappe de ses lèvres.

Pierre se penche vers lui et avec cette bonté

simple qu'il tient de sa mère il parle à ce vieux serviteur :

— François, mon ami, ne vous effrayez pas, vous êtes malade, mais cela s'arrangera. Vous avez travaillé dur aujourd'hui, il faisait très chaud, vous n'êtes pas toujours raisonnable, un coup de vin avec le soleil c'est cela qui vous a fait du mal. Une prière, père François, le Bon Dieu, c'est encore le meilleur médecin.

Le moribond soulève son bras gauche et soutenu par M^{me} Larnois il fait un signe de croix. Sa femme s'approche, elle n'ose parler au mourant, mais elle veut qu'on lui dise que M. le Curé va venir. M^{me} Larnois juge qu'il vaut mieux attendre et ne pas fatiguer le malade dont le pouls baisse de minute en minute ; elle attire la Françoise près d'elle, la force à vaincre cette peur irraisonnée qui la tient éloignée du lit où son mari agonise. ☉

Voyant que la mère reste là, les fils se rapprochent et les deux nièces du fermier, comprenant que la mort vient, se mettent à prier. Et c'est au milieu de ce calme religieux, entouré de sa famille et de ses maîtres, que le père François rend son âme à Dieu.

C'était un brave homme qui a peiné dur ; honnête, mais rusé, sans faire tort à personne, il est arrivé à la fin de sa vie à avoir de l'argent qu'il cachait au fond d'un coffre dont personne n'a la clé. Il disait à sa femme : « Quand on sera tout à fait vieux on achètera une maison et un champ et on se reposera ». Il part sans avoir jamais connu le repos. M. le Curé arrive alors que M^{me} Larnois ferme les yeux du père François ; il le bénit, dit quelques paroles consolantes à la famille et s'en va bien vite : on l'attend autre part.

Au moment où M^{me} Larnois commence la dernière toilette la porte de la maison s'ouvre et la vieille cuisinière du château paraît. Elle s'approche, et malgré la présence du mort, contenant à grand'peine la révolte qui gronde en elle, elle s'explique à voix basse.

Elle est venue parce que M^{me} Pierre lui en a donné l'ordre M^{me} Pierre demande son mari tout

de suite, elle meurt de peur dans ce château où il n'y a pour la garder que deux idiots qui ne savent même pas fermer les portes

— Les deux idiots, ajoute la cuisinière, c'est nous, on ne pouvait pas fermer les portes puisque Madame et Monsieur n'étaient pas rentrés.

M^{me} Larnois comprend le petit drame domestique qui s'est passé ; Liane ! depuis deux heures elle l'a complètement oubliée !

Le père François est mort, Pierre peut s'en aller. D'abord il refuse de partir, ne voulant pas laisser sa mère achever seule une si triste besogne, mais M^{me} Larnois insiste et la cuisinière le décide en lui affirmant qu'elle aidera Madame, n'ayant pas du tout envie de rentrer au château sans elle.

Toute la nuit M^{me} Larnois prie près du fermier, n'interrompant sa prière que pour consoler ; elle s'en va au petit jour alors que les paysans d'alentour ayant appris la nouvelle viennent saluer le trépassé et pleurer avec sa veuve et ses enfants.

VIII

Quinze jours après son arrivée, Liane avait organisé sa vie. Avec quelques mots tendres et des baisers qui faisaient tout comprendre à son mari, elle lui avait expliqué, la mort du fermier lui servant de prétexte, qu'elle n'était qu'une femme amoureuse et qu'il ne fallait pas compter sur elle pour succéder à sa belle-mère dans les fonctions de sœur de charité. Ses vingt-deux ans réclamaient de la joie et non des larmes.

Maîtresse de maison accomplie, ayant devant elle les revenus d'une grosse fortune, heureuse de pouvoir dépenser presque sans compter, elle qui depuis des années souffrait d'une situation précaire, Liane s'amusa à transformer l'intérieur du château.

L'ancienne chambre de Pierre qui devait être celle des enfants fut arrangée en boudoir ; si les

enfants venaient, elle n'en souhaitait nullement, ou leur trouverait une chambre plus loin de la sienne. Les vieilles servantes ne suffisant pas, un ménage de domestiques parisiens vint leur apprendre le service tel que Liane l'exigeait ; l'auto confortable, mais trop lente, fut remplacée par un dernier modèle qui faisait du cent à l'heure et qui classait son propriétaire parmi les sportsmen riches. Quand toutes ces transformations furent faites, Liane, voulant s'amuser lança ses invitations, la campagne n'étant habitable que si des amis venaient s'y ennuyer avec vous. Et dans ce château où depuis tant d'années on n'avait reçu que des gens respectables, toute une série de jeunes ménages et de jeunes filles mal élevées se succédèrent. Les femmes parlaient fort, riaient très haut, fumaient et buvaient plus que les hommes et leurs conversations se ressemblaient de ces allures libres. Liane s'amusait.

Souvent absent, très occupé par le domaine, Pierre n'y voyait aucun mal, et M^{me} Larnois pour ne pas gêner les jeunes gens vivait retirée dans son pavillon, n'assistant aux repas que lorsque ses enfants étaient seuls. Un soir Moune, la terrible Moune débarqua, elle était en pleine crise de neurasthénie, prétendait-elle, et son père l'envoyait se soigner à la Sorcellerie.

Moune ne devait passer que quelques jours, mais son esprit endiablé, sa gaieté, cette bonne humeur qui était en elle, la firent apprécier d'une châtelaine toujours en quête de distractions.

Moune priée, suppliée, finit par rester une partie de l'été ; elle abandonna la Sorcellerie lorsque l'automne s'annonçait ; la campagne sans soleil, sans fleurs, sans beau temps, lui donnait le spleen. Avec Moune les réceptions amusantes finirent, quelques chasseurs vinrent encore, mais Liane n'aimait pas la chasse et les chasseurs l'ennuyaient. Au mois d'octobre elle se rendit compte qu'elle avait en perspective un hiver en tête à tête avec son mari et comme toute distraction sa belle-mère ! Le moment de mettre ses projets à exécution était venu. Elle qui pendant tout l'été avait négligé ses parents leur écrivit de longues

lettres affectueuses qui eurent le résultat qu'elle attendait. M^{me} Durcel très souffrante ne pouvait voyager et demandait à voir sa fille. Le matin où Liane reçut cette lettre elle n'en parla pas avant le déjeuner, mais à la fin du repas, devant M^{me} Larnois, elle informa Pierre que sa mère la réclamait.

Le mari, qui aimait autant que le premier jour, n'était pas préparé à une absence, cette nouvelle le surprit, l'émut à un tel point qu'il protesta :

— Liane, non, vous ne pouvez pas partir, c'est impossible !

La jeune femme prétendait dominer son mari aussi bien par sa beauté que par son intelligence, elle n'admit pas que Pierre osât discuter un de ses désirs.

— Mais, dit-elle, la voix dure, vous ne m'avez pas comprise, je vous apprendis que ma mère est malade, toute discussion est inutile, rien ne m'empêchera de partir. Je compte me mettre en route demain.

Silencieuse, M^{me} Larnois assistait à cette petite scène ; l'attitude, plus encore que les paroles de sa belle-fille, lui déplut, et le visage bouleversé de son fils lui fit mal. L'absence de Liane serait pour lui une souffrance.

Voulant faire oublier son cri de révolte, maladroit, trop amoureux, Pierre s'excusa.

— Liane, j'ai parlé en égoïste, je comprends que votre mère désire vous voir, quelques jours seront bien vite passés, car vous ne partez que pour quelques jours ?

La voix de Pierre tremblait, elle était si anxieuse que M^{me} Larnois ne put l'entendre, elle intervint alors que le bon sens lui commandait de se taire.

— Crois-tu, dit-elle, simulant une gaieté qui voulait être moqueuse, que Paris soit au bout du monde ?

L'intervention de sa belle-mère ne plut pas à Liane. C'était la première fois que M^{me} Larnois se mêlait à une conversation où personne ne lui demandait son avis.

Elle la regarda fixement, ses yeux dominateurs

la toiserent, elle savait que jamais cette petite femme ne lui résistait, c'était « une effacée », disait Moune. Cette fois M^{me} Larnois ne détourna pas son visage ; au contraire, ses yeux soutinrent le regard de Liane, ils avaient l'air de demander des comptes. Elle avait vu souffrir son enfant, elle oubliait son effacement volontaire.

Pendant quelques secondes qui lui parurent bien longues, les deux femmes se défièrent, l'une qui ne s'imposait plus voulait menacer, l'autre se redressait, suppliant encore, mais prête à défendre.

Un geste maladroit de Pierre, sa grande main renversa sur la table une salière, mit fin à ce dialogue muet, si venaçant

— Du malheur ! dit le jeune mari qui voyait tout en noir.

Et Liane nerveuse répondit en se moquant :

— Vous croyez aux présages, c'est un peu ridicule, ces petites bêtises ne devraient jamais être dites quand on habite le château de la Sorcellerie. La Sorcellerie, demeure des sorciers et des sorcières ; prenez garde qu'un jour à Paris nos bons amis nous appellent ainsi.

— Je m'en moque, reprit Pierre avec humeur, les amis de Paris je ne les connaîtrai jamais.

Liane laissa passer cette boutade, elle était certaine de son pouvoir et ne voulait pas l'amoindrir en se prêtant à une discussion. Le lendemain, comme elle l'avait décidé, elle partit en auto, elle garderait la voiture jusqu'à son retour qu'elle ne voulut pas fixer malgré les supplications de Pierre.

Liane absente, le château ne vit plus le maître qu'aux heures des repas ; désireux de fuir cette grande maison qu'il trouvait vide, souvent il annonçait qu'il déjeunerait chez un fermier. Le soir il revenait si las, qu'après le dîner, pris avec sa mère, il montait immédiatement dans sa chambre, cette grande chambre tout imprégnée du parfum de Liane, et là, il cherchait en vain le sommeil. Les nuits pour lui étaient longues et douloureuses.

Parfois il s'imaginait. les ténèbres font surgir

des fantômes dont le jour vous délivre, que Liane était partie fâchée. Il se reprochait, le malheureux qui n'avait su qu'aimer, des mots, des taquineries insignifiantes ; il se reprochait de n'avoir pas fait comprendre à cette belle jeune femme qu'il ne pouvait vivre sans elle et que son absence était une torture.

Il partait au petit jour, plus las que la veille, il partait au village chercher le courrier. Chaque matin il trouvait la lettre attendue : aussi persévérante que son père, Liane poursuivait ses projets.

Dans ses lettres elle ne parlait pas de retour ; la maladie de M^{me} Durcel se prolongeait, le médecin ne pouvait en fixer la durée, mais elle se plaignait de la séparation que les circonstances leur imposaient. Si la situation se prolongeait il faudrait envisager une solution, elle ne pouvait continuer à vivre séparée de son mari, personne n'avait le droit de lui imposer cette souffrance. Ces lettres affolaient Pierre, jamais Liane ne lui avait parlé aussi tendrement. Un soir il déclara à sa mère que, l'absence de Liane devant encore se prolonger, il irait à Paris pour quelques jours. En octobre, le domaine pouvait mieux qu'à n'importe quelle époque de l'année se passer du maître. M^{me} Larnois ne fit aucune réflexion, elle acceptait tout ; certaine qu'avec Liane le malheur était entré dans la vie de son fils elle attendait, prête à défendre son enfant.

Pierre parti, M^{me} Larnois vécut dans son pavillon des heures sombres, des heures où elle croyait que toute énergie l'avait abandonnée ; son fils devait rester absent deux jours, elle l'attendit une semaine pendant laquelle il n'écrivit pas.

Il revint un dimanche. Au retour de la messe, M^{me} Larnois fut prévenue par la vieille cuisinière que monsieur était arrivé ~~par~~ madame. A midi, le front soucieux, Pierre parut. Pendant le déjeuner la présence de la domestique empêcha toute conversation intime, et le jeune homme se mit à parler avec une telle volubilité qu'il eût été bien difficile à M^{me} Larnois de l'interrompre. Le domaine, les semences, les bois, les bêtes, les

discussions avec le personnel, il allait d'un sujet à l'autre, prenant à peine le temps de manger. M^{me} Larnois l'écoutait, l'observait, et pensait que son fils avait quelque chose à lui dire qu'il jugeait difficile. Autrefois le garçonnet agissait ainsi. Très franc, il disait toujours les bêtises qu'il avait faites, mais il ne les disait qu'à son temps, qu'à son heure, quand il se sentait le courage nécessaire pour parler. Il s'entraînait d'abord, prétendait-il, avec des propos insignifiants. Pierre n'avait pas changé : tout à l'heure, M^{me} Larnois en était certaine, il avouerait une chose que sa mère n'approuverait pas.

Le café servi, la domestique se retira, Pierre alluma une cigarette. M^{me} Larnois comprit qu'il allait parler. Après quelques minutes de silence, affectant l'indifférence, il dit, cherchant ses mots, ayant l'air de répéter une leçon bien apprise :

— Maman, il faut que tu saches que je vais repartir ; la santé de M^{me} Durcel ne s'améliore pas, Liane ne peut songer à la quitter... c'est son devoir. La Sorcellerie, à cent cinquante kilomètres de Paris, n'est guère habitable pour elle en ce moment. D'un autre côté, je ne puis vivre sans ma femme... nous nous sommes mariés pour être ensemble, une décision s'imposait. Je l'ai prise. Nous passerons l'hiver à Paris... au printemps nous reviendrons ici... Comme je ne veux pas te laisser la charge du domaine et qu'il faut que quelqu'un s'occupe de faire rendre à ces terres tout ce qu'elles doivent rendre, un gérant qui m'est très recommandé me remplacera. Je ne peux pas toute ma vie travailler comme un fermier ; j'ai vingt-trois ans, je ne vivrai qu'une jeunesse, il faut bien que j'en profite.

Pierre s'attendait à une opposition très vive, il croyait que M^{me} Larnois allait discuter, essayer de lui démontrer la folie de ce projet qu'elle ne pouvait que condamner ; il pensait, Liane le lui avait affirmé, que M^{me} Larnois accuserait sa belle-fille et la rendrait responsable de ce changement de vie que les circonstances seules imposaient.

Avec la plus grande attention, M^{me} Larnois a écouté son fils, ses yeux ont observé le jeune

visage, et elle a deviné qu'on lui apprendrait le mensonge comme on lui avait appris la leçon qu'il venait de réciter.

« Je ne vivrai qu'une jeunesse, il faut bien que j'en profite », c'était Liane qui parlait ainsi!

Ayant dit ce qu'on lui avait fait promettre de dire, Pierre attendait et le silence de M^{me} Larnois qu'il croyait plein de menaces l'énervait. Il fallait pourtant que sa mère lui répondît.

— Eh bien! maman, s'écria-t-il, que penses-tu de nos projets?

Les mains jointes, détournant un peu la tête, M^{me} Larnois demanda :

— Quand comptes-tu repartir, le nouveau fermier de l'Etang doit arriver demain?

Pierre se leva, il ne croyait pas ce qu'il venait d'entendre : sa mère, qui avait pour Paris une haine ridicule et injustifiée, disait Liane, admettait sans discussion qu'il allât y vivre. Elle lui demandait simplement quand il comptait repartir. Il eut le soupçon que M^{me} Larnois souffrait et qu'elle ne voulait pas le dire par crainte de la peine qu'elle pouvait lui faire.

— Je pense, répondit-il, repartir demain ; le gérant dont je t'ai parlé doit arriver tout à l'heure, il connaît déjà en partie la propriété, c'est un ami de mon beau-père qui m'est très recommandé.

M. Durcel! Ce nom augmentait les craintes de M^{me} Larnois : derrière le gérant comme derrière Pierre, il y avait Liane ; c'était l'ennemie qui de loin régnait, commandait, décidait. Pierre entre ses mains n'était plus qu'un pantin dont elle agitait les ficelles. Quelques mois avaient suffi pour transformer l'âme neuve, si pure! Pierre, le grand garçon au sourire naïf, Pierre, le jeune propriétaire amoureux de son domaine, Pierre, l'enfant de sa chair et de son cœur, était en danger, et pour lutter contre ceux qui allaient le perdre, M^{me} Larnois se sentait bien seule.

Elle se leva à son tour et s'approcha de son fils qui regardait par la fenêtre le paysage connu. Comme si le temps se faisait le complice de Liane, il pleuvait, une brume limitait l'horizon ; de

l'étang, des bois presque sans feuilles, des prés inondés, montait de la tristesse ; le ciel gris, uniformément, la laissait sur la terre. M^{me} Larnois eut l'impression que ce paysage faisait penser à des deuils sans fin, inconsolables, et voilà qu'à son grand étonnement Pierre disait

— J'aime la campagne quand elle est grise comme aujourd'hui, cette brume me rend toute chose mystérieuse. Regarde l'étang, ce nuage qui flotte au-dessus de lui ressemble à un voile d'argent ; si j'étais poète, je me demanderais quels doigts de fée ont pu le tisser. Regarde les bois, ils sont sombres, presque tragiques, je voudrais avoir le temps de m'y promener, je voudrais y être seul pour pouvoir écouter les bruits de la forêt, tous ces bruits que j'aime et que je connais si bien : feuilles mortes qui tombent, branches qui craquent, perdreau qui s'envole, insecte qui se cache pour continuer sa route. Les bruits de la forêt, comme il y a longtemps que je les ai entendus !

Sans montrer son chagrin M^{me} Larnois a entendu son fils professer une foi nouvelle ; elle a pu, sans crier son angoisse, accepter le départ, la vie à Paris, mais elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas supporter que Pierre parlât avec cette voix triste si pleine de regrets.

Liane soupçonnerait-elle jamais le sacrifice imposé à ce mari qu'elle dit aimer ? La maladie de M^{me} Durcel n'est qu'un prétexte. Liane ne veut pas habiter la campagne l'hiver. Amoureux et forcément aveugle, Pierre n'essaie même pas d'imposer sa volonté ; il cède au désir de cette femme adorée, désir qu'elle a été assez habile pour lui présenter comme un devoir. Il cède, mais il ne s'arrache pas, même pour une absence de quelques mois, de son domaine, sans souffrir ; ce grand oiseau sauvage n'est pas fait pour les cages dorées de Paris.

Derrière sa fenêtre, silencieux, il regardait comme s'il les voyait pour la dernière fois, les bois, la plaine, l'étang, tout cet horizon familier, tant aimé. C'était un peu de son cœur qu'il laisserait à la Sorcellerie, c'était surtout sa vie

insouciant, heureuse, utile. Personne ne devait s'apercevoir qu'il la regrettait.

Les mères comprennent peut-être mieux qu'eux-mêmes le cœur de leurs enfants. M^{me} Larnois devina la souffrance que Pierre n'oserait jamais avouer et qu'il voulait surtout lui cacher ; elle sentit qu'une étreinte, qu'un baiser, qui serait presque un acte d'absolution, ferait du bien à celui qui restait immobile, près de la fenêtre, n'osant pas dire qu'il avait besoin d'être consolé. Elle s'approcha lentement, sa main tremblante se posa sur celle de son fils, la tête de Pierre se pencha et se trouva malgré lui sous les lèvres maternelles. Un baiser, un seul, puis ils se séparèrent brusquement, car dans les yeux de la mère, comme dans ceux de l'enfant, les larmes étaient proches.

(X)

Novembre passa bien triste pour M^{me} Larnois, tout doucement, avec une habileté d'homme d'affaires, le gérant, l'ami de M. Durcel prit possession du domaine. Il avait commencé par s'occuper de la chasse ; la semaine suivante il pénétra dans les fermes, discutant avec les fermiers, parlant au nom de Pierre qui lui avait donné des instructions précises ; puis, peu à peu, il se rapprocha du château, et obséquieux, trop aimable, sous prétexte de soulager M^{me} Larnois, il la suivit dans la laiterie, au poulailler, se faisant tout montrer, tout expliquer. Un rhume de M^{me} Larnois qui la retint au lit quelques jours facilita sa tâche. Quand elle se releva et voulut reprendre ses occupations habituelles, la place était prise par un homme qui n'entendait pas la lui céder.

M Pierre, disait-il, lui avait fait promettre que désormais sa mère ne se fatiguerait plus. Il ajouta, avec un sourire, qui déplut autant que ses paroles, que lorsqu'on avait la fortune des Larnois, il ne fallait pas prendre la place de gens qui avaient

besoin de travailler. Le lendemain le gérant présentait sa femme qui surveillerait quand il serait absent.

En toutes circonstances, depuis son veuvage, M^{me} Larnois avait lutté avec une énergie presque masculine, mais ces luttes qui durèrent plusieurs années ne l'avaient pas amoindrie ; au contraire, elle en était sortie plus vaillante, soutenue par son amour maternel. Aujourd'hui elle se laissait dépouiller parce que cet homme qui la dépouillait (elle se rendait bien compte que l'argent était le mobile de cette prise de pouvoirs) le faisait au nom de son fils.

Par contrat, générosité imprudente, elle avait donné à Pierre la Sorcellerie comme dot ; le moulin et les terres qui l'entouraient lui appartenaient en propre. Un jour, si Liane l'exigeait, il pouvait demander à sa mère de quitter une demeure qui ne lui appartenait plus. Si ce jour devait arriver, M^{me} Larnois suppliait Dieu de ne pas la laisser sur la terre.

Des nouvelles de Paris, elle n'en recevait guère ; Pierre lui écrivait des lettres courtes et banales ; l'état de M^{me} Durcel s'améliorait lentement, la vie à Paris n'était pas aussi désagréable qu'il l'avait cru ; de Liane il ne parlait jamais. Avait-il deviné la rancune qui s'amassait dans le cœur de M^{me} Larnois, avait-il deviné que cette rancune se changeait peu à peu en une haine qui épouvantait la chrétienne ? M^{me} Larnois n'osait plus s'approcher de la Sainte Table, car elle ne pardonnait pas à celle qui lui avait pris son enfant.

La fin de l'année arriva ; avec quelle impatience la mère attendit les fêtes, certaine que son fils profiterait de ces jours pour venir l'embrasser. Pierre, plus que tout autre, était respectueux des coutumes, et même si cette coutume déplaisait à Liane, il viendrait. Le mois de décembre fut long, la dernière quinzaine Pierre n'écrivit plus. M^{me} Larnois ne s'en étonna pas, puisqu'il allait venir.

Le jour de Noël elle se leva presque joyeuse et elle alla à la première messe, tant elle avait peur de manquer son fils. L'attente de cette joie la

rendait bonne, elle pria avec un cœur libéré de ce sentiment de haine qui l'effrayait tant, elle pria pour sa belle-fille comme pour son fils ; deux enfants qui voulaient s'amuser avant de prendre la vie sérieuse. Elle leur trouvait des excuses, oubliant le gérant et ses actes qui chaque jour la faisaient souffrir.

Elle quitta la chapelle apaisée et revint à travers les bois par le plus court chemin. Il faisait un temps splendide, le ciel ressemblait à un ciel de printemps ; la forêt, bien que noire, n'était pas triste ; dépouillés de leurs feuilles, les arbres avaient l'air de réchauffer au soleil leurs membres engourdis par le froid, et quelques oiseaux poussaient des cris aigus comme s'ils s'étonnaient de cette température clémente.

M^{me} Larnois suivait les sentiers, elle marchait vite, sur la mousse épaisse, respirant la senteur qui montait de la terre, parfum âcre et violent qu'autrefois Pierre trouvait grisant. Elle allait, oubliant sa peine ; elle allait, certaine que dans quelques heures, peut-être quelques minutes, elle serrerait son enfant dans ses bras. Oh ! elle n'aurait plus la sage patience de leur dernière entrevue, elle questionnerait, elle demanderait des détails : elle voulait savoir ce que faisait son petit dans la prison où on l'avait enfermé. Elle ne craignait pas pour lui les fréquentations mauvaises, Liane devait être jalouse ! Ne pouvant quitter sa mère, elle avait voulu avoir son mari près d'elle. M^{me} Larnois cherchait à oublier qu'hier elle pensait que la maladie de M^{me} Durcel n'était qu'un prétexte. Non, aujourd'hui, jour de Noël, tout devait être joie puisque son enfant allait venir. Une explication nette arrangerait les différends. Pierre préciserait les pouvoirs du gérant et elle dirait à son fils que le travail étant pour elle chose nécessaire, elle voulait garder, pendant son absence, la direction générale. En travaillant, elle attendrait sans ennui le printemps, époque à laquelle il devait revenir.

Aujourd'hui elle n'aurait aucune tierté, elle dirait sa peine, et comme la Sorcellerie lui paraissait grande et vide ! Elle dirait que ce séjour à

Paris ne devait pas se renouveler, et que pour faire valoir des terres un gérant ne suffit pas. Elle parlerait des fermes, des bêtes, des prés, des bois, de ce moulin qu'il aimait tant ; elle prierait pour ces choses qui ne pouvaient prier mais qui réclamaient le maître. Ah ! qu'elle serait donc éloquente et avec quelle tendresse persuasive elle essaierait de reprendre son enfant.

Repliée sur elle-même, cachant sa douleur, ne voulant pas la montrer à sa belle-fille qui ne l'aurait pas comprise, elle s'était tue, attendant, mais aujourd'hui l'heure était venue ; après deux mois de Paris, Pierre devait être las de cette vie inutile.

Au château, avec une énergie qu'elle n'a pas montrée depuis des semaines et qui réjouit les vieilles servantes, elle donne des ordres comme autrefois. Il ne fait pas chaud dans la maison, il faut allumer le feu du salon, aller chercher dans les bois proches du houx et du gui : c'est fête aujourd'hui.

Chapeau et manteau enlevés, elle se regarde dans une glace, elle veut être belle. Elle se trouve changée, cela l'attriste ; les derniers mois, si possibles, ont laissé quelques traces sur son visage. Pierre s'apercevra de ses nouvelles rides !

Le feu allumé et les vases garnis, elle s'assied dans un grand fauteuil bourré de ces coussins sombres que Liane a mis partout, elle est tentée de les enlever, mais elle les respecte, il sera peut-être content de les retrouver là. L'heure passe, le livre qu'elle lit ne l'intéresse pas autant que la pendule.

A une heure la femme de chambre vient demander timidement si on peut servir M^{me} Larnois hésite, puis réfléchit que son fils ne viendra probablement que dans l'après-midi.

Le déjeuner préparé pour un convive absent lui semble mauvais, et prétextant une migraine elle quitte la table alors qu'il y a encore plusieurs plats à servir, le petit est si gourmand ! Les domestiques comprennent la déception de leur maîtresse et la partagent. M^{me} Larnois va soigner sa migraine dans le salon, près de la fenêtre d'où on aperçoit la route.

Un livre et un tricot, elle travaille pour les pauvres même les jours de fête, ne parviennent pas à l'occuper ; ses mains laissent tomber à chaque instant le livre ou l'ouvrage et elle regarde la route. Quelques carrioles de paysans passent, des femmes et des enfants endimanchés vont d'une ferme à l'autre, c'est fête aujourd'hui !

Les heures fuient ; le soleil, si paresseux en hiver, rougit derrière les hauts sapins la nuit est proche et M^{me} Larnois est toujours assise sur son fauteuil, regardant cette route où personne ne passe plus.

Dans le salon maintenant l'obscurité est complète ; à quoi bon allumer, pourquoi mettre de la vie dans cette pièce sombre puisqu'il ne viendra plus ?

Il ne viendra plus, pour le croire M^{me} Larnois répète plusieurs fois cette petite phrase qui dit toute sa désillusion.

Il ne viendra plus. Elle pense, c'est la première fois de sa vie, qu'elle serait bien dans un cimetière. La nuit qui l'entoure lui donne de mauvaises pensées ; il faut sonner, appeler, réclamer quelque chose ; elle veut entendre du bruit, une voix. Elle se lève à tâtons, s'approche de la cheminée et tourne le commutateur ; la lumière jaillit, dissipant la tristesse et les mauvaises pensées. Elle se redresse, elle veut être de nouveau courageuse, elle excuse déjà, demain elle pardonnera. Pierre n'a pas pu venir, sa femme l'a gardé le jour de Noël, il viendra au nouvel an.

Le soir, seule dans son pavillon, elle se couche si lasse, qu'elle s'imagine que la maladie va s'emparer d'elle ; elle la souhaite, peut-être, afin qu'une dépêche appelle son fils. Il lui semble, c'est ridicule, qu'elle ne reverra plus son enfant, et pourtant elle ne veut pas mourir avant de l'avoir embrassé encore une fois. Le sommeil ne lui apporte que des cauchemars, et le lendemain, bien qu'aucune maladie ne l'éprouve, elle est si fatiguée qu'elle ne quitte pas le pavillon. Elle reste assise près de la fenêtre d'où on voit la route, toutes les heures claires de la journée. Elle travaille, elle ne veut pas regarder cette campagne

sombre qu'aucun soleil aujourd'hui n'égaie, ni cette route déserte sur laquelle elle espère toujours voir surgir la voiture qui amènera Pierre. Les jours passent tous pareils, la semaine s'achève, l'année se termine, demain une nouvelle commencera.

Demain ! avec quelle angoisse la pauvre mère voit venir cette journée. Elle arrive, elle est pareille aux autres, si sombre, qu'il semble qu'elle ne peut apporter que des chagrins.

M^{me} Larnois va à la grand'messe, elle veut être très occupée pour que les heures s'enfuient plus vite, elle lit les prières presque à haute voix, elle écoute avec attention le sermon du curé qui souhaite à ses paroissiens bonne santé et bonnes récoltes.

A la sortie elle s'attarde près de tous ceux qu'elle connaît, serrant les mains qui se tendent vers elle, répondant aux vœux, s'intéressant à la misère et à la joie des petits qui sont pour elle de vrais amis ; puis, lentement, elle revient à la Sorcellerie. Le château solitaire lui semble immense, le feu allumé dans le salon n'arrive pas à égayer la grande pièce dont les larges fenêtres laissent entrer toute la tristesse de ce jour d'hiver, le houx et le gui de Noël sont encore là !

Il y a huit jours, à cette heure, l'attente la faisait heureuse, aujourd'hui elle est une angoisse. M^{me} Larnois affirmerait presque à haute voix que Pierre ne viendra pas, mais dans le fond de son cœur l'espérance persiste. C'est pendant qu'elle est à table, à cette table si grande pour elle toute seule, qu'on lui apporte une dépêche. Elle n'a pas besoin de l'ouvrir pour savoir ce qu'elle contient. Son fils s'excuse de ne pouvoir venir et lui envoie ses plus tendres baisers.

Un instant elle croit qu'un étourdissement va la forcer à quitter la salle à manger, mais ses mains tiennent le petit papier bleu, la femme de chambre attend les nouvelles, et en fermant les yeux pour cacher sa peine, elle ment :

— L'état de M^{me} Durcel s'est subitement aggravé. M. Pierre a dû rester.

Elle ne veut pas qu'on accuse son fils, il est

coupable, mais seule elle a le droit de le juger.

Avec un visage impassible elle déjeune puis elle va dans le salon se réfugier près du feu, car elle grelotte.

Elle reste là une partie de la journée, reçoit les fermiers qui viennent avec leurs femmes et leurs enfants porter leurs vœux, elle distribue les étrennes préparées. Le soir arrive et ramène le repas solitaire. A la fin du dîner, d'une voix dure qui ne lui est pas habituelle, M^{me} Larnois prévient la femme de chambre qu'il faudra préparer demain sa valise : dans deux jours elle partira à Paris.

L'attitude et le ton de sa maîtresse ne permettent pas à la vieille domestique de questionner. Elle s'empresse silencieuse, entourant de petits soins inutiles cette maman abandonnée.

X

Dans un salon dernier style, style qui vient d'Allemagne, Pierre Larnois, près d'une table encombrée de revues, lit un journal financier. Il est en tenue de soirée, un smoking bien coupé, une chemise impeccable, metteur en valeur sa tête fine et son grand corps mince ; le jeune fermier aux habits démodés, aux gestes maladroits, semble avoir complètement disparu. Il paraît absorbé par sa lecture, pourtant de temps à autre il regarde une petite pendule. Sept heures sonnent. Liane ce soir est bien en retard, elle oublie qu'ils reçoivent des amis et qu'elle doit s'habiller.

Liane présente, Liane absente, occupe toute sa pensée, il ne vit plus que pour elle et s'imagine ne vivre que depuis qu'il l'a connue. Les autres, sa mère qu'il adorait, ses amis, son domaine, rien n'existe plus. Il lui a tout sacrifié et il est presque heureux, tant son amour est violent, que le sacrifice lui ait été pénible.

Liane ensorceleuse charmante, Liane a doux

nom, s'est enroulée autour de lui, il est son capitif : ses actes, ses pensées, ses gestes lui appartiennent, il ne fait plus que ce qu'elle veut et ce servage lui est doux. Il sait bien qu'il agit mal avec sa mère et que son nom est parfois synonyme de remords, mais Liane lui répète si souvent qu'on ne peut passer une jeunesse à la campagne qu'il finit par le croire. Il faut vivre sa vie gaiement, pour, aux jours de repos, n'avoir aucun regret. C'est une nouvelle doctrine que la jeune femme a faite sienne et que son mari a acceptée.

Si Pierre tient de sa mère un cœur loyal et tendre, son père lui a transmis une âme susceptible de subir toutes les influences ; son père fut un faible et un paresseux avant de devenir un coureur de tripots. Le jeu l'a conduit à la débauche, la débauche au suicide ; mais cela Pierre l'ignore. Un matin on a ramené à M^{me} Larnois son mari privé de vie ; ses compagnons de fête prétendirent qu'un accident stupide, une promenade dans la nuit au bord de la falaise de Monaco, avait causé sa mort. Pierre ne se doute pas de ces tristesses ; son père est une figure lointaine, perdue dans le brouillard de ses jeunes années. Il soupçonne bien que M. Larnois n'a pas été un mari exemplaire et qu'à Paris sa mère a beaucoup souffert, de là cette haine qu'elle a conservée pour la ville et ses habitants. Et pourtant cette ville a son charme, Pierre en aime les plaisirs, il s'en grise comme un enfant, il s'en grise avec cette femme qu'il adore et qui lui apprend à vivre avec des baisers. Ah ! qu'il est loin de ses rêves de l'an passé ! A-t-il pu des mois et des mois ne songer qu'à ses terres, a-t-il pu rêver des heures entières devant des pierres grises qui ne lui appartenaient pas et qu'il croyait désirer plus que tout au monde ? A-t-il pu regretter des bêtes que la maladie emportait, a-t-il pu s'intéresser, comme si elles étaient siennes, à toutes les misères de ceux qui l'entouraient, a-t-il pu avoir un cœur si jeune, si naïf, qu'il se croyait heureux ! Liane a su lui montrer qu'il n'était qu'un enfant gouverné par une femme, et que son amour a libéré.

Il s'amuse et dépense beaucoup d'argent ; tant

pis, il faut que les terres rapportent, il en est le maître après tout. Les bois sont là, les coupes s'imposent, il n'a qu'à donner des ordres à son gérant qui, bien dressé par M. Durcel, les réclame en disant que la Sorcellerie peut rapporter chaque année deux fois plus qu'elle ne rapporte.

Il n'a qu'à donner des ordres. Pourquoi depuis quinze jours ne les a-t-il pas envoyés ? Pourquoi hésite-t-il ? Pourquoi n'a-t-il pas eu le courage d'écrire cette lettre que là-bas le gérant attend !

C'est que toujours, au moment où il prend sa plume, il revoit ces bois qu'il a tant aimés, dans lesquels il a promené son enfance indépendante et sa jeunesse rêveuse, il les revoit au printemps alors qu'ils semblent pleins de promesses, et à l'automne quand leurs feuilles d'or les entourent d'un prestige royal. Couper ces bois, en faire de longs cadavres qui seront étendus pendant des mois sur la mousse rappelant le mal qui a été fait, couper ces arbres pour avoir de l'argent, cet argent que Paris engloutit si vite : non, ce n'est pas possible ! Le journal financier dirigé par M. Durcel et qu'il lit attentivement indique à ses lecteurs des placements avantageux, rien ne l'empêche de faire comme tant d'autres. Un projet d'association avec son beau-père a été envisagé ; l'homme d'affaires si remarquable qu'est M. Durcel apporterait son intelligence, son expérience, ses relations, Pierre ses capitaux. Il hésitait, il se méfiait, comme il veut sauver ses bois, il n'hésitera plus. Il lui faut de l'argent, Liane en réclame, ses jolies mains s'ouvrent si facilement. Il est vrai qu'elles ne s'ouvrent que pour elle, mais Pierre lui sait gré de parer cette beauté qu'il adore ; n'est-ce pas pour son mari qu'elle est si coquette ? Liane, comme elle tarde, il lui en veut de ce retard qui le privera sûrement d'une de ses plus grandes joies. Chaque soir, pendant que la jeune femme s'habille, il aime à s'asseoir dans son cabinet de toilette qu'elle a voulu si élégant, et là, immobile et silencieux, attendant que la déesse daigne lui parler, il la regarde aller et venir dans le temple. Ses gestes les plus insignifiants sont des gestes qu'il admire, et il lui sait un gré infini de bien

vouloir lui permettre cette contemplation. Ce soir, les invités seront là quand Liane s'habillera.

Sept heures et demie. Le timbre de la porte d'entrée retentit en même temps que celui de la petite pendule. Est-ce un invité en avance d'une demi-heure ? Cela ne s'est jamais vu à Paris, à moins que ce soit Liane qui ait oublié sa clé ?

Il n'ose se lever et courir dans l'antichambre, il attend avec un cœur qui bat. Il écoute, et il s'étonne d'entendre discourir le domestique ; ce n'est pas Liane, c'est peut-être quelque importun que le valet de chambre bien stylé renvoie. Mais après un colloque assez long, la porte s'ouvre doucement ; intrigué, Pierre fixe cette porte qui s'entre-bâille et tout à coup il voit surgir M^{me} Larnois.

Un élan le jette dans les bras de sa mère, un cri joyeux réchauffe le cœur de celle qui hésitait à pénétrer chez son fils, de peur d'y être mal accueillie. L'étreinte si sincère qui les réunit est courte, ils se séparent et se regardent gênés, il y a tant de choses entre eux. Afin de dissimuler cet embarras qui lui est pénible, Pierre questionne :

— Maman, pourquoi es-tu venue sans me prévenir, j'aurais été te chercher à la gare ; seule, dans Paris, tu as dû t'affoler. Et puis, qu'est-ce qu'il y a de grave là-bas, pourquoi as-tu quitté la Sorcellerie ?

Avec une voix qui implore M^{me} Larnois s'explique :

— Tu n'es pas venu à Noël, au jour de l'an, ta dépêche m'a inquiétée, j'avais peur que tu fusses malade et qu'on me le cachât !

(On est plein de sous-entendus.)

Pierre essaie de rire, de se moquer de cette inquiétude, mais dans la voix de sa mère il y a tant de peine et le cher visage lui semble si changé qu'il se sent coupable. Toute son affection ancienne qui était ensevelie sous une autre, dont les racines sont moins profondes, remonte à la surface, et si M^{me} Larnois n'a pas la pudeur de sa douleur, elle va reprendre son enfant.

Mais tout paraît s'unir contre la mère. Avertie

par le domestique (cette visiteuse inattendue si provinciale ne peut plaire à Madame), Liane entre dans le salon, telle qu'elle vient d'arriver.

Elle est élégante, elle est jolie, et pour dissimuler sa contrariété elle sourit et dit des paroles aimables. M^{me} Larnois la regarde étonnée, Liane à Paris n'est plus qu'une gravure de modes qui porte avec désinvolture les fantaisies d'un couturier neurasthénique. Elle a jeté en entrant un magnifique manteau de zibeline sur un fauteuil, elle a autour du cou un collier de perles qu'une robe de soie verte fait ressortir ; sa poitrine, ses bras sont presque nus et son visage si fardé qu'elle paraît avoir vieilli de plusieurs années. Cette Liane-là, M^{me} Larnois ne la connaissait pas, elle la juge encore plus dangereuse que l'autre. Mais elle ne se laisse pas intimider : la petite femme en robe grise, l'effacée, comme disait Moune, semble être restée à la Sorcellerie. Liane a l'impression qu'elle se trouve en face d'une femme qu'elle ne connaît pas. Les yeux graves qui la dévisagent semblent pleins de reproches, et la voix qui répond à ses paroles aimables est dure et s'impose. C'est une ennemie qui vient d'entrer chez elle !

La jeune femme ne s'en soucie guère, elle connaît son pouvoir, elle sait d'avance qu'elle sera victorieuse de la lutte que M^{me} Larnois paraît vouloir entreprendre. Que vient-elle faire ici, cette mère ennuyeuse ? Liane a organisé sa vie comme elle le désirait. Elle a à Paris un bel appartement, possède collier de perles et auto ; son mari, qui l'obsède quelquefois avec son amour, lui donne tout l'argent qu'elle réclame, et pour être bien sûre qu'il ne voudra jamais repartir à la Sorcellerie elle est en train de lui persuader de s'associer avec son père qui tient enfin une belle affaire ; Liane a pris ses renseignements. M^{me} Larnois peut vanter les charmes de la campagne, ennuyer Pierre avec ses grandes idées de devoir social, elle est certaine que son mari ne promettra rien qui pourra lui déplaire. C'est sans inquiétude qu'après avoir invité sa belle-mère à dîner, un petit dîner d'amis, elle la laisse seule avec son fils.

La conversation va être embarrassante, Pierre en a peur, la présence de Liane lui a fait oublier l'élan qui l'a jeté tout à l'heure dans les bras de sa mère. Il sonne le valet de chambre qui emporte les affaires de M^{me} Larnois, et le retient pour lui donner des ordres parfaitement inutiles : enfin le timbre de la porte d'entrée le délivre du malaise moral qui l'envahissait.

Les amis ! c'est pour eux que M^{me} Larnois est restée. C'est parce qu'elle veut connaître ceux qui entourent son fils qu'elle a accepté l'invitation si peu aimable de sa belle-fille.

Les amis ! c'est d'abord M. Durcel qui paraît plus en verve qu'à la Sorcellerie. Il reconnaît M^{me} Larnois mais la néglige, elle n'est plus une femme intéressante maintenant que son fils est marié. Deux jeunes gens sont arrivés avec lui, ils parlent courses, chevaux, donnent à Pierre des renseignements : Vulcain est parti six contre un, Sardanapale au pesage a fait cent francs ! L'écurie de Roussac est encore victorieuse malgré les manœuvres de la dernière heure. Pierre paraît s'intéresser, il questionne, il avoue en riant, d'un rire que sa mère ne lui connaît pas, qu'aujourd'hui encore il a pris la culotte M. Durcel lui tape sur l'épaule et le console avec ces mots :

— Ne te plains pas, mon petit, toi tu peux la prendre, le blé te donnera cette année de quoi t'amuser.

Des femmes arrivent avec leurs maris ; la dernière, en même temps que la maîtresse de maison, paraît Moune.

Après des présentations hâtives, tout le monde en groupe, librement, se dirige vers la salle à manger. Le petit dîner d'amis est un dîner de premier ordre : fleurs, argenterie, vaisselle cuisine, service, tout est parfait.

M^{me} Larnois constate que Liane est une maîtresse de maison remarquable, mais elle se demande avec inquiétude si ce luxe ne représente pas un revenu bien supérieur à celui de son fils.

Elle a pour voisin M. Durcel qui s'extasie et qui l'interroge sur Liane. Cette Parisienne élégante et si gracieuse n'est-elle pas pour elle une

révélation ; lui, ne cesse de l'admirer. Il conclut avec orgueil qu'elle est bien sa fille et qu'elle n'a rien de sa mère.

M^{me} Durcel, sa maladie comme tous paraissent l'avoir oubliée !

M^{me} Larnois profite d'un silence et à haute voix demande à M. Durcel des nouvelles de sa femme. Sa femme, il y a longtemps qu'elle ne compte plus dans sa vie. Elle est toujours malade, sa maladie dure depuis vingt ans, cela ne l'empêche pas de courir les magasins et les bureaux de placement, car elle est toujours sans domestique.

En grande conversation avec un ancien flirt, Liane n'entend pas son père qui continue à se moquer de son épouse et de ses prétendus maux. Convaincue du mensonge de sa belle-fille, M^{me} Larnois la regarde ; ce soir la jeune femme lui fait peur !

Le dîner s'achève, dans le salon trois tables à jeu sont installées ; immédiatement, en habitués, les convives prennent leurs places.

Pierre s'excuse, cigare à la bouche :

— Maman, chaque fois que nous nous réunissons, nous taillons une petite banque, c'est très amusant et cela vaut mieux, n'est-il pas vrai, que de dire du mal de son prochain ?

Cela dit, il reprend sa place et personne ne s'occupe plus de M^{me} Larnois. Près de la cheminée elle regarde et observe. D'une extrême élégance, les femmes ont des bijoux qui représentent une fortune ; même Moune, la seule jeune fille de ce cercle, a un collier de perles de toute beauté.

Elles jouent gros jeu, leurs visages fardés ont des expressions triomphantes ou désespérées, leurs yeux des éclairs de convoitise et des lueurs méchantes. Elles rient quand elles perdent, posant pour la galerie, elles veulent être de belles joueuses !

M^{me} Larnois entend ce rire qui tout à coup fait surgir devant ses yeux le passé, un passé vieux de vingt années. Elle est chez elle, son mari l'a forcée à recevoir sa bande qui se compose d'hommes demandant au jeu « la matérielle », on a dîné vite, ces messieurs sont toujours pressés,

et après le repas ils s'installent autour des tables à jeu. M. Larnois tient la banque, il a ce visage ravagé qu'elle connaît si bien et qui lui fait peur ; il a perdu cette après-midi aux courses la forte somme, il compte se refaire ce soir. Le début est bon, il gagne, sa figure se détend, il dit un mot aimable à sa femme qui n'est là que pour servir des liqueurs, mais qu'il oblige à rester dans ce salon enfumé où il considère sa présence nécessaire. La chance tourne, les grosses sommes amassées devant lui disparaissent aussi vite qu'elles sont venues ; alors il commence à rire, de ce rire qui cache l'angoisse du joueur et qu'elle vient d'entendre de nouveau. Et jusqu'au matin, lui et ses amis restent dans le salon converti en tripot ; au petit jour il exige que sa femme préside le souper qu'il offre à ses compagnons de débauche. M^{me} Larnois, ce soir, revit tout ce passé. Maintenant ses yeux ne quittent plus son fils, et, hallucination étrange, il lui semble que le fantôme de son mari erre dans la pièce.

Pierre n'est encore qu'un débutant, mais il aime le jeu ; avec quelle joie il ramasse l'argent qu'il a gagné, avec quelle voix triomphante il annonce le point.

Le père se penche sur son enfant, il veut le reprendre ; pendant vingt années la mère s'est efforcée de tuer l'hérédité, elle revient triomphante. A Paris, ce mari de vingt-deux ans était une belle proie que sa femme ne défendait pas... au contraire, elle lui apprend à vivre. Mais sait-elle qu'elle conduit l'homme soi-disant aimé vers un gouffre qui ne rend pas ses victimes ? Elle ignore le passé, c'est son excuse M^{me} Larnois se juge coupable de le lui avoir caché.

Ce soir, quand tous les joueurs seront partis, elle dira à sa belle-fille toutes les souffrances de sa vie conjugale. Pour sortir Pierre de ce milieu, elle a besoin de Liane : s'il faut prier, elle priera ; du moment qu'il s'agit de son enfant rien ne lui semble pénible.

Près de la cheminée, immobile, fixant les joueurs, attendant leur départ, elle reste là, ne s'apercevant pas que les heures passent et que

sa fatigue est extrême, elle attendrait jusqu'au jour s'il le fallait.

A deux heures du matin, Pierre tout à coup pense à sa mère. Contente de la soirée solitaire que M^{me} Larnois vient de passer et qui lui enlèvera le goût de ses fugues à Paris, Liane feint aussi de s'en souvenir. Les invités, comprenant que l'heure de la retraite a sonné, ramassent leurs enjeux et leurs gains, ils se séparent après avoir pris rendez-vous pour la semaine prochaine.

Pierre et Liane les reconduisent et s'attardent près d'eux. Dans le salon M^{me} Larnois se recueille, elle rassemble ses forces, car l'heure de la prière est venue. Un prétexte, une voiture à chercher, va éloigner Pierre, et pendant qu'elle sera seule avec sa belle-fille, elle dira ses craintes, elle accusera le père mort dont le fantôme lui est apparu si menaçant.

Tout se passe comme elle l'a prévu, il est tard, Pierre ne veut pas que sa mère rentre à pied, il ira lui-même chercher une voiture.

Il s'en va, et les deux femmes restent en présence. Liane pressent l'orage, elle pourrait l'éviter en se retirant, mais elle aime le combat et il vaut mieux une bonne fois s'expliquer. Cette vieille, cette effacée, doit rester à la Sorcellerie et ne plus en sortir.

Qu'est-elle venue faire ici ? les épier, voir leur installation, critiquer leurs faits et gestes, surveiller ses écus !

Après tout, ce n'est pas son argent que Liane dépense, c'est celui de Pierre. M^{me} Larnois n'a aucune observation à faire, Liane n'en admettra pas.

Mais qu'attend l'effacée pour parler, pourquoi ses yeux la fixent-ils craintifs, pourquoi ses mains se joignent-elles comme si elle se préparait à implorer ? Quelle scène va-t-il falloir supporter ?

La voix tendre et suppliante s'élève, d'abord hésitante, puis, peu à peu, elle s'affermir :

— Liane, ma chère fille, il faut que je vous parle... j'ai peur... pour vous. Votre jeunesse ne se rend pas compte... Pierre, votre mari, court un danger. Si vous ne le sauvez pas, il est

perdu !... Je ne vous ai pas dit, et j'ai eu tort, que votre beau-père était un homme faible, que sa faiblesse a rendu coupable. Mes cinq années de mariage, je les ai passées près des tables à jeu, regardant mon mari se ruiner, sans pouvoir l'en empêcher. Il est mort, après avoir perdu une partie de sa fortune ; il est mort parce qu'il n'avait plus le courage de vivre, et que la vie de débauche qu'il menait lui avait fait une âme de lâche. Il est mort me laissant une situation embarrassée et un enfant délicat en qui je redoutais de trouver les tares morales du père.

Pour le préserver des tentations, pour lui faire un corps sain et un cœur énergique, j'ai fui Paris et dans cette Sorcellerie que vous dédaignez, j'ai travaillé comme la plus humble des fermières, me privant de tout superflu pour libérer le domaine hypothéqué par le père et pour préparer la vie du fils. Vous êtes venue ; votre beauté, votre jeunesse, oh ! je ne vous en veux pas, m'ont pris mon enfant ; je vous l'ai donné pour que vous continuiez ma tâche, et que vous soyiez la gardienne de cette conscience qui ne connaissait pas, pour ainsi dire, le péché. Liane, dans quel milieu avez-vous mis Pierre ? Ces tables, ces joueurs, ces mains fiévreuses, ces rires perçants, tout indique que ces parties sont ici une habitude. Vous ne craignez donc pas que le jeu vous prenne votre mari comme il a pris son père ? C'est vrai, vous ne saviez pas ; pardonnez-moi, je suis si troublée, mais maintenant que vous savez, ma petite Liane, vous allez agir. Votre amour est tout-puissant, emmenez Pierre, il faut qu'il parte, il doit rompre avec ses amis qui étaient là ce soir et qui sont tous des joueurs invétérés. Partez en voyage, allez où vous voudrez, partez pendant des mois et des mois, que m'importe de ne pas avoir mon fils pourvu qu'il soit sauvé. Je l'aime pour lui, rien que pour lui, vous me comprenez ? Liane, Liane, n'est-ce pas, vous partirez ?

Avec une attention polie la jeune femme a écouté M^{me} Larnois, et pendant que la mère suppliait, elle, jugeait. Hélas, l'effacée est encore plus provinciale qu'elle ne le croyait ! Ce soir quelques

amis se sont réunis autour d'une table à jeu, trois ou quatre mille francs ont été perdus par les uns, gagnés par les autres, est-ce que cela vaut la peine d'en parler ? Vraiment sa belle-mère lui fait une scène ridicule ! Quand Pierre rentrera, elle lui dira ce qu'elle en pense et elle lui conseillera de réexpédier dès demain M^{me} Larnois. Habitée à vivre au milieu des bois, des bêtes et des paysans, cette femme n'a aucune idée de la vie qu'on doit mener à Paris. Vingt années de réclusion ont fait d'elle une sauvage qui ne se doute pas qu'elle est très ennuyeuse avec ses reproches déplacés.

La voix tendre répète :

— Liane, vous partirez.

Et la jeune femme, qui ne peut se dispenser de répondre, dit avec un sourire :

— Madame, tout cela est enfantin. Pierre s'amuse avec des amis, à son âge c'est naturel ; je crois que, hantée par le passé, vous avez vu drame où il n'y a que comédie. La fatigue de votre voyage et de cette longue soirée vous a énervée, demain vous rirez de vos inquiétudes

Désemparée, M^{me} Larnois regarde sa belle-fille ; va-t-elle de nouveau supplier ? Elle hésite, elle ne connaît pas les cœurs semblables à ceux de Liane et elle ne sait comment leur parler. Subitement, elle se sent lasse et découragée ; elle dit encore :

— Vous ne m'avez pas comprise, mon fils est un être faible qui peut suivre le bon comme le mauvais chemin.

Avec une ironie méchante la jeune femme répond :

— Il est trop tard pour m'avertir des défauts de mon mari, c'est avant notre mariage qu'il fallait me parler ainsi.

M^{me} Larnois ne discutera plus, à quoi bon, elle sait bien maintenant que Liane ne la comprendra pas.

Pierre tarde ; sur ce fauteuil où elle est restée toute la soirée la pauvre mère se sent défaillir, elle se lève, elle veut s'en aller ; cette belle jeune femme qui la regarde si méchamment lui fait peur

Enfin la porte s'ouvre ; col relevé, grelottant, Pierre paraît :

— J'ai une voiture, s'écrie-t-il, mais quel froid ! maman, vraiment tu n'es pas raisonnable de t'être mise en route par un temps pareil !

M^{me} Larnois s'est rapprochée de son enfant. Ah ! qu'il l'emène bien vite, elle ne demande plus que cela. Le tête-à-tête du fils et de la mère peut être un danger. Liane, qui sait à quel point son mari subit les influences, va l'avertir de l'état d'esprit de M^{me} Larnois.

— Pierre, dit-elle en riant, je vous laisse le soin de rassurer votre mère, elle est très inquiète parce qu'elle s'imagine que la vie de Paris va vous perdre ; elle vous croit, ma parole, encore un enfant !

Liane a dit ce qu'il fallait pour froisser son mari, les très jeunes n'aiment pas qu'on leur rappelle leur jeunesse. Maintenant, Pierre peut s'en aller : si M^{me} Larnois recommence la scène de tout à l'heure, elle est certaine que son mari ne l'écouterait pas.

Parfaite femme du monde, elle reconduit sa belle-mère, lui souhaite bon voyage, sans s'inquiéter du temps que M^{me} Larnois compte passer à Paris ; puis, contente d'elle et de cette victoire qu'elle vient de remporter sur l'effacée, elle va prendre un repos bien mérité !

XI

M^{me} Larnois est descendue dans un hôtel près de la gare d'Orsay ; elle a pris la seule chambre qui y était libre, une petite pièce étroite qu'une fenêtre basse donnant sur une cour obscure éclairait ; c'est là que le lendemain matin, après un sommeil de quelques heures, elle se réveille. D'abord elle ne se reconnaît pas et s'imagine être le jouet de quelque vilain cauchemar. Mais tout à coup elle se souvient de ce qu'elle est venue

faire à Paris, de la soirée de la veille et de l'explication qu'elle a eue avec sa belle-fille. Elle se souvient, et toute l'angoisse qui était en elle se réveille avec son souvenir. Pierre son enfant tendre et loyal, comme en quelques mois une femme l'a transformé !

Cette nuit il a pu être près de sa mère sans lui parler de l'inquiétude qui était en elle et que Liane avait raillée il a pu la quitter sans un mot de tendresse, sans lui promettre, comme elle le lui demandait, que la Sorcellerie reverrait bientôt son propriétaire. Prétendant sa fatigue, il s'est enfui, pressé de rentrer près de celle qui lui a pris tout son cœur.

Cette nuit, M^{me} Larnois n'a pas fait un geste pour retenir son fils, elle avait si peur qu'il prononcât des paroles qui augmenteraient encore sa peine. Cette nuit, dans la chambre d'hôtel où, peut-être, tant de douleurs sont déjà passées, elle s'est sentie si seule qu'elle croyait n'avoir plus la force de lutter. Pierre, cela était écrit, suivrait la même route que son père et finirait comme lui.

Cette nuit, elle souhaitait la mort, sans comprendre que la sienne entraînerait celle de son enfant ; cette nuit, la vie pour elle est terminée, égoïstement, elle songeait au grand repos.

Ce matin elle a honte, honte d'avoir cru la lutte finie, alors qu'elle ne fait que commencer. Liane est très puissante, Liane est une adversaire redoutable ; mais elle, la mère, défend son fils et toutes les ruses, toutes les audaces lui sont permises.

La haine s'est emparée de ce doux cœur de femme qui ne savait qu'aimer et consoler, la haine transforme cette mère qui n'était que tendresse, la haine va lui donner des forces qu'elle croyait ne plus avoir. Cette fois sa conscience ne s'émeut pas, cet affreux sentiment qui domine tout son être, lui semble sanctifié par son amour maternel. L'enfant est en danger ; sa vie morale, présente et future, est compromise ; la mère doit intervenir, c'est son devoir et la haine est permise pour celle qui entraîne vers le mal. L'indulgence, le pardon seraient des faiblesses coupables.

Dans cette chambre sombre, tout en faisant sa toilette, M^{me} Larnois prend des résolutions. Mon Dieu ! comme Liane lui semble redoutable, et pourtant c'est près d'elle qu'il faut agir, elle seule, maintenant, peut diriger Pierre.

Hier soir, pendant leur courte explication, M^{me} Larnois s'est rendu compte qu'aucun sentiment délicat ne pouvait émouvoir sa belle-fille ; l'argent, l'argent, voilà ce que Liane eût compris. Elle est la fille de M. Durcel pour qui les affaires passent avant tout. Elle aime le luxe, tout ce que la fortune donne ; si des amis lui montraient qu'en quelques années son mari sera ruiné, il se pourrait que d'elle-même elle renonçât à cette existence dangereuse. Elle est trop jeune pour avoir comme règle de vie « courte et bonne », trop jeune pour ne pas vouloir jouir aussi longtemps que possible de cet argent qu'elle a désiré.

M^{me} Larnois ne connaît pas les amis de Liane, sauf cette Moune qui ne dit jamais deux paroles sensées. Qui donc pourrait approcher la jeune femme, qui donc écouterait-elle ? Un nom vient à la pensée de la mère malheureuse, un nom qui s'impose : M^o Genty ; elle s'étonne de ne pas y avoir songé plus tôt. Elle va aller le trouver ce matin même. N'est-il pas responsable de ce mariage ? Elle lui expliquera la situation telle qu'elle la juge et elle est certaine que lui qui a connu son mari ne demandera pas mieux que de l'aider.

Cette visite décidée, avec quelle hâte M^{me} Larnois finit sa toilette ; elle est calme, pleine d'espoir, tout n'est pas perdu. L'avre mère, elle oublie qu'hier, en regardant Liane, elle pensait que personne au monde ne pourrait lutter contre cette femme.

Dans le taxi qui la conduit chez M^o Genty elle prépare son réquisitoire, elle veut dire la vérité, et il ne faut pas que la haine la pousse à dévoiler tout ce qu'elle a deviné de vilain dans la nature de Liane.

Chez le bâtonnier, le domestique lui apprend que le salon d'attente est bondé et lui conseille, si elle n'a pas une communication urgente à faire

à M^o Genty pour quelque procès en cours, de remettre sa visite à demain.

Demain, non, ce serait trop tard, chaque heure qui passe semble à son cerveau surexcité accroître le péril, et puis demain, aurait-elle l'énergie de revenir ?

Elle affirme qu'elle vient pour une communication urgente et sur sa carte trace rapidement quelques mots qui sont un appel ; puis, comme elle ne veut pas entrer dans le salon encombré, elle attend dans l'antichambre, et elle y attend plus d'une heure.

Enfin le domestique ayant reçu des ordres l'introduit par la porte des hommes politiques. Un ministre était là tout à l'heure, ce matin on attend encore un sous-secrétaire d'État et un député.

Une toute petite pièce, richement meublée, précédée de ce côté le bureau du bâtonnier M^{me} Larnois y reste à peine quelques minutes, M^o Genty ouvre deux portes rembourrées qui mettent ses clients à l'abri de toute oreille indiscrete, et tenant à la main la carte de M^{me} Larnois, très aimable, il s'excuse.

— Pardonnez-moi, chère Madame, de vous avoir fait attendre, mais ce matin je suis débordé ; un gros procès politique menace le ministère, les hommes d'État se succèdent les uns après les autres ; je ne peux rien dire, rien promettre, il faut attendre.

Immédiatement M^{me} Larnois se rend compte combien sa cause va sembler petite à cet homme sollicité par des ministres. Elle tombe mal, elle aurait dû écouter le domestique et revenir demain, mais elle soupçonne que les matinées de M^o Genty doivent toutes se ressembler.

Elle est venue, elle parlera, et son inquiétude lui fera trouver les mots qui retiendront l'attention de l'avocat. Elle s'assied dans le fauteuil réservé aux clients devant une table encombrée de dossiers.

Tout de suite M^o Genty l'interroge. Il ne suppose pas une minute que M^{me} Larnois soit venue lui faire une visite amicale : si elle est là, si elle

réclame de son temps c'est qu'elle a quelque chose à lui dire ou à lui demander.

— Voulez-vous m'apprendre, chère madame, ce que vous désirez, car je suppose que votre visite matinale a un but que j'oserais qualifier d'intéressé, si ce mot pouvait exister entre la mère de mon ancien pupille et moi.

D'une voix ferme et décidée, M^{me} Larnois répond :

— C'est de lui que je suis venue vous parler.

M^e Genty ne peut dissimuler son étonnement.

— De Pierre ! Mais il me semble qu'il est aussi heureux que nous pouvions le désirer. J'ai dîné chez lui il y a quelques jours et je vous avoue que j'ai admiré votre belle-fille. Cette Liane, quelle femme ! Grâce, beauté, intelligence, tact, distinction, esprit, que lui manque-t-il ? Et croyez-vous qu'elle a transformé le sauvage qu'était votre fils ? Ma parole, en quelques mois elle a fait de cet homme des bois un Parisien plus parisien que nous tous ! Liane est une fée, je vous l'avais bien dit !

M^{me} Larnois a écouté ce panégyrique enthousiaste avec la plus grande attention. Est-ce possible que M^e Genty, qui a dû connaître tant de misères humaines, ait une âme aussi frivole, est-ce possible que Liane ait ensorcelé celui-là comme elle a ensorcelé Pierre ?

Elle ne se laisse pas intimider par un état d'esprit si différent du sien, il y a en elle ce matin une force que rien ne peut diminuer.

— Ce n'est pas de Liane, reprend-elle, que je suis venue vous parler, je vous répète qu'il s'agit de mon fils. Et comme M^e Genty fait un geste pour l'interrompre, elle ajoute : Laissez-moi vous rappeler que Pierre a eu pour père un vrai Parisien, doublé d'un malhonnête homme. Cette accusation, je ne l'ai encore jamais prononcée, mais on m'y oblige. Je sais qu'avec des mots conventionnels : joueur, viveur, débauché, on arrive à cacher toutes les ignominies ; pourtant les faits restent les mêmes. Quand un mari profite de l'inexpérience d'une jeune femme pour lui extorquer une signature qui lui donne l'argent

apporté par elle en dot, et que cet argent est lancé sur un tapis vert et sert à assouvir une passion honteuse, je ne sais pas s'il y a un autre mot que malhonnêteté pour qualifier cet acte-là.

M^{me} Genty regarde avec étonnement M^{me} Larnois, cette femme vibrante et passionnée il ne la connaît pas : jusqu'à ce jour elle ne s'est jamais plainte, pourquoi vient-elle ce matin faire le procès d'un homme mort depuis tant d'années ?

— Chère Madame, dit-il, je vous avoue que vous m'étonnez, je vous ai connue autrefois si calme, si résignée. Aujourd'hui vous semblez ne plus vouloir accepter ce qui est, pardonnez-moi l'expression, une triste mais très ancienne histoire.

M^{me} Larnois se redresse et d'une voix frémissante qui surprend le bâtonnier elle répond :

— Je rappelle cette histoire ancienne, si triste, vous avez raison, parce que je ne veux pas qu'elle devienne celle de mon fils, et que Liane, cette femme étonnante, cette fée, qui a fait du sauvage un Parisien, est en train d'apprendre à son mari : le jeu et la débauche. Oh ! ne protestez pas, je sais ce que je dis, et je n'accuse pas sans preuves. Moi aussi j'ai dîné chez eux, mais je suis arrivée alors que personne ne m'attendait, rien n'était préparé pour me recevoir, et j'ai pu me rendre compte de leur vie. Savez-vous ce que cette femme admirable a fait en quelques mois de mon fils : un joueur ! L'hérédité existait, me direz-vous, et ne demandait qu'à se développer, c'est son excuse, mais l'imprudente l'a aidée. Ah ! je n'ai pas été longue à m'apercevoir du mal qui menaçait ce foyer. Les amis arrivaient avec cet argot de courses qu'autrefois j'ai connu. Sardana-pale a fait cent francs au pesage et l'écurie Roussac, malgré les manœuvres de la dernière heure, a été victorieuse. Après le dîner, dîner où aucune conversation sérieuse ne m'a permis d'apprécier l'esprit de ma belle-fille, autour de tables préparées dans le salon sans qu'aucun ordre ait été donné, les domestiques connaissent les habitudes, les joueurs se sont installés. Mon fils tenait la banque, le baccara est vraiment un jeu recommandé aux familles et aux amis ; avec

quelques cartes Pierre a dévalisé ses convives, puis la chance a tourné, il a perdu. Alors j'ai reconnu les rires du père, j'ai reconnu ses gestes, et je me suis rappelé qu'on me l'avait ramené mort... accidentellement, après une soirée malheureuse à la roulette de Monaco. La mort de mon mari, je peux le dire et je n'en rougis pas, a été pour moi une délivrance ; la mort du père, comprenez-moi bien, sauvait le fils. J'ai pris mon enfant, je l'ai emporté loin de cette ville mauvaise, j'ai travaillé pour lui comme la plus humble des mercenaires ; après lui avoir donné le jour, je lui ai donné la vie. J'en avais fait un homme, un sauvage c'est vrai, mais un être utile, qui comprenait que nous sommes sur terre pour servir. Nous étions heureux, je pouvais songer au repos, ma tâche était finie. Une femme est venue, en quelques heures elle a pris le cœur de Pierre, ce cœur jeune et si pur, elle l'a pris pour s'en servir. Ne me parlez pas de son amour, je n'y crois plus, elle voulait, avant tout, épouser une fortune qui lui permît de vivre à Paris, au milieu de ce luxe qu'elle a connu et qu'elle préfère à tout. Son mari, ce n'est qu'un banquier avec lequel elle consent à vivre !

Ce réquisitoire émeut M^o Genty, M^{mo} Larnois souffre, ce qu'elle dit lui semble assez juste, mais il se demande, ne connaissant pas le caractère de cette femme, s'il ne se trouve pas en présence d'une belle-mère qui éprouve pour sa oelle-fille une haine injustifiée. Comment Liane, si intelligente, si adroite, a-t-elle pu en quelques mois amasser au-dessus de sa jeune tête tant de rancune ?

— Madame, dit-il, je crois que le passé vous fait voir le présent tel qu'il n'est pas. Liane, je vous le concède, est une Parisienne adorant Paris, qui s'habituerait peut-être, un peu difficilement, à vivre à la campagne toute l'année ; elle est jeune votre fils aussi, il faut bien que jeunesse se passe. Laissez-moi vous parler en toute franchise chère Madame, ne croyez-vous pas que ce qui arrive ne soit le résultat de l'éducation très sérieuse, mais peut-être trop sévère, que vous avez donnée

à votre fils. Pierre, tel que je l'ai vu l'année dernière, me faisait l'effet d'un jeune moine lancé dans la vie ; il ne connaissait pas les tentations, il était sans forces pour leur résister. La première lui est apparue sous les traits de Liane, il succomba, et je crois, je vous assure, qu'il n'y a pas lieu de le regretter. La seconde, c'est le jeu, me dites-vous. Croyez-vous vraiment votre fils perdu parce qu'il parie aux courses de temps en temps et que le soir il fait un baccara ? Mais chère Madame, vous pouvez nous reprocher à tous le même forfait et je suis certain que vous n'y feriez aucune attention si Pierre n'avait eu pour père un malheureux qui vous a fait souffrir. Vous savez que Larnois était surtout un faible plus qu'un coupable ; ce faible devint un joueur qui finit mal, c'est encore vrai, mais ce n'est pas une raison pour que son fils l'imité.

Voyons, que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que je parle à Liane, que je lui dise qu'il serait sage de rentrer quelque temps à la Sorcellerie ? Il faut que vous leur permettiez de faire chaque année un petit séjour à Paris. Liane a ici sa famille, ses amis, elle ne peut rompre avec son passé. Plus tard, quand les bébés seront venus, vous verrez comme tout s'arrangera et comme vous rirez de vos inquiétudes. Ce ne sont que deux enfants qui s'amusez, que diable, avant qu'ils prennent la vie sérieuse, laissez-les donc s'amuser !

S'amuser ! Ah, comme les âmes de M^e Genty et de M^{me} Larnois sont loin l'une de l'autre ! S'amuser, c'est ce mot-là qui a conduit le père au rocher d'où il s'est tué. S'amuser, est-ce donc la nouvelle religion de ceux qui restent, est-ce pour leur permettre de s'amuser que tant de Français se sont sacrifiés ?

M^{me} Larnois se lève. Que dirait-elle de plus, cet homme n'a pas compris son angoisse et tout à l'heure, quand elle ne sera plus là avec son visage douloureux, elle est presque certaine qu'en son for intérieur il raillera cette provinciale qui s'étonne que son fils, élevé comme un moine, veuille connaître tous les plaisirs que la vie peut donner.

Malgré ses soixante ans et toute la respectabilité dont il s'entoure, M^e Genty se fait le complice de Liane, il admet, il excuse tout, il faut bien que jeunesse se passe. Qu'importe si pendant ces quelques années l'âme se ternit pour toujours, qu'importe si la santé morale, aussi bien que la santé physique est atteinte, qu'importe, il faut bien que jeunesse se passe !

M^e Genty peut prononcer des paroles encourageantes, promettre que Liane comprendra le désir de M^{me} Larnois, la mère ne l'écoute plus ; elle s'en va en commettant l'incorrection inqualifiable de ne pas remercier le bâtonnier qui lui avait consacré un temps que ministres et députés réclament.

Elle s'en va emportant sa misère, elle s'en va effrayée de sa solitude, elle s'en va désespérée mais non découragée. Tant qu'il y aura en elle quelques forces, tant que son cœur battra, il appartient à son enfant et jusqu'à la dernière minute de sa vie elle luttera contre cette femme qui le lui a pris.

XII

De retour à la Sorcellerie M^{me} Larnois avait commencé la lutte ; elle s'était d'abord attaquée au gérant, ami de M. Durcel. Avec une habileté qui aurait bien surpris Liane, elle le surveillait sans qu'il put s'en douter. Elle ne restait plus, comme aux premiers jours du départ de son fils, enfermée toute la journée dans le pavillon ; sa santé, disait-elle, lui imposait de longues marches, elle n'était nulle part et elle était partout.

En pleine forêt le gérant étudiait les coupes qu'on pouvait faire : alors que personne ne l'avait prévenue M^{me} Larnois surgissait.

Le gérant se trouvait dans les prés traitant la vente de quelques bêtes de prix : M^{me} Larnois arrivait. Connue et respectée, les acheteurs finissaient toujours par conclure l'affaire avec elle. Depuis des années ces gens avaient l'habitude de

discuter avec « la patronne » de la Sorcellerie sachant bien que malgré toutes leurs ruses ils ne pourraient pas la tromper ; ils disaient en parlant d'elle : c'est une femme qu'on ne roule pas mais qui ne vous roule jamais.

Le gérant s'étonnait un peu d'être remis au second plan, mais M^{me} Larnois lui avait rappelé qui elle était d'une telle manière qu'il n'osait lui dire en face qu'il n'avait nul besoin de ses conseils et de sa présence. Il écrivait bien à M. Durcel, son ami et confident, « que la bête reprenait du poil », (la bête c'était M^{me} Larnois) et qu'on n'aurait pas raison d'elle facilement. Certes le projet de mettre en actions le domaine de la Sorcellerie pouvait toujours être envisagé, mais il fallait pousser l'affaire à Paris, près du propriétaire, ici il n'y avait rien à espérer sans avoir reçu des ordres précis et écrits, et les lettres de M. Larnois n'étaient guère encourageantes.

Un jour il ordonnait une coupe de bois, le lendemain il télégraphiait de ne pas la faire ; la semaine suivante il disait de vendre une paire de bœufs, quelques jours après il écrivait qu'il ne se débarrasserait d'aucune bête avant de les avoir toutes revues. Le gérant trouvait le patron un gosse insupportable, et si ce n'avait été pour M. Durcel il eût plaqué cette situation tant la création de la société, dont il devait être le directeur avec de gros appointements, lui semblait lointaine.

Les hésitations du patron, les ordres donnés et repris avaient une cause. Un soir où Pierre souffrant était seul à la maison, Liane avait été emmenée au théâtre par des amis, une lettre de M^{me} Larnois arriva. Ce soir-là, dans son appartement somptueux, Pierre s'ennuyait. La lettre venant de la Sorcellerie lui apporta, même avant qu'il l'eût ouverte, une foule de souvenirs. Son domaine, ses bois, sa rivière, comme il en était loin ! Dans ces salons parisiens où Liane l'emmenait, souvent, au milieu d'une fête il éprouvait une angoisse atroce, l'angoisse d'un captif qui s'imagine que la prison dans laquelle on l'a enfermé ne s'ouvrira jamais.

Un regard, un sourire de sa femme dissipaient cet étrange malaise, mais il restait toute la soirée impressionnable et nerveux. Le jeu était un dérivatif à sa détresse morale, le jeu auquel il demandait d'augmenter des revenus que Liane trouvait insuffisants. Quelquefois la chance le favorisait, alors il avait une joie d'enfant à déposer son gain dans les mains longues et fines de la jeune femme et avec elle il discutait ce qu'elle ferait de ce gain.

La propriétaire de la Sorcellerie savait maintenant qu'un chapeau de femme vaut quelquefois aussi cher qu'une belle vache et qu'il faut vendre beaucoup de beurre et d'œufs pour payer ces robes qui cachent à peine le corps des femmes.

Mais si la chance lui avait été contraire, s'il abandonnait la forte somme sur le tapis vert, la rentrée au logis luxueux n'était pas gaie. Fatiguée, mécontente de son mari, Liane ne daignait parler que pour lui dire que demain il fallait rattraper ce qu'il avait si follement perdu. Et la vie chaque jour recommençait toute pareille, et Pierre comprenait de plus en plus la nécessité de trouver à Paris une situation bien rétribuée. Son beau-père lui en offrait chaque jour : il suffisait, disait-il, d'avoir quelques capitaux disponibles. Pierre, qui ne connaissait pas exactement l'état de sa fortune, en parlerait prochainement à sa mère.

Avec une hâte joyeuse il décacheta la lettre qui venait de là-bas, et le cœur plein de souvenirs il en commença la lecture.

Cette lettre avait été écrite par M^{me} Larnois quelques jours après son voyage à Paris, elle apprenait à Pierre la triste histoire de son père. Un sentiment pieux (que le fils devait comprendre) avait retardé cette révélation aujourd'hui nécessaire. M^{me} Larnois ne priait pas, ayant peur que sa belle-fille ne lût la lettre et n'en profitât pour railler ces angoisses maternelles, elle écrivait simplement presque rudement, la vérité ; elle montrait le danger, Pierre devait le comprendre et agir en conséquence. Elle ne demandait aucune réponse, la vie de son fils se chargerait de la faire.

Le premier mouvement de ce gosse abandonné

lut d'écrire à sa mère qu'il avait adorée et qu'il aimait encore. Il lui écrivit très tendrement, comme autrefois. Elle devait avoir confiance en lui, il ne voulait ni l'inquiéter ni la faire souffrir. Il ajouta, sincère, que tout allait s'arranger, que Liane et lui reviendraient au printemps pour de longs mois. Il promit de ne plus s'approcher d'une table de jeu puisque sa mère en avait si peur ; il promit, connaissant son hérédité, de la combattre avec une énergie qui étonnerait M^{me} Larnois, elle avait bien fait de le prévenir. Il écrivit le même soir à son gérant, arrêta les coupes de bois ordonnées, les ventes de bêtes décidées, et pour toutes ventes et coupes nouvelles il fallait s'adresser à M^{me} Larnois.

Cela fait, il alla se coucher plus joyeux qu'il n'avait été depuis longtemps.

La lettre de Pierre rassura M^{me} Larnois, mais elle la fit pleurer. Elle avait sali la mémoire d'un père, il lui semblait avoir attaqué un homme qui ne pouvait se défendre. Elle en eut honte, et crut que son amour maternel s'était exagéré le danger que son enfant courait. Elle alla au cimetière demander pardon à ce mort de l'avoir accusé.

Le printemps approchait, Pierre bientôt serait là, il reprendrait sa vie active, interrompue par une fugue à Paris. Après tout M^o Genty avait raison, il fallait que « jeunesse se passe. »

Le printemps arriva, les lettres de Pierre ne précisaient rien, il disait « nous viendrons bientôt, dès que Liane sera libre », mais il n'expliquait pas de qui dépendait cette liberté. La santé de M^{me} Durcel, c'était un mensonge dont personne ne parlait plus. Enfin un soir de mars une dépêche annonça leur arrivée pour le lendemain matin. Avec quel soin M^{me} Larnois passa la maison en revue afin de voir si tout était comme Liane l'aimait. Sa belle-fille restait toujours pour Pierre le danger, mais l'espérance, cette vertu chrétienne que la religion avait mise si profondément en elle, demeurait. Elle pensait qu'un cœur de vingt-trois ans ne peut être complètement insensible et que, loin de son milieu, de ses parents, de ses amis, de cette vie frivole qui avait été la sienne

depuis sa naissance, Liane pouvait être conquise par une affection qui se manifesterait chaque jour.

Au début du mariage de son fils, par fierté, pour ne pas encombrer le jeune ménage, M^{mo} Larnois s'était retirée dans un pavillon, pensant qu'une belle-mère doit se faire supporter et non désirer. Elle espérait que sa belle-fille lui saurait gré de sa discrétion, de son effacement et qu'elle finirait par l'aimer. Liane avait-elle compris le sentiment qui la faisait agir et ne s'était-elle pas imaginé que cette retraite cachait une antipathie ?

Aujourd'hui M^{mo} Larnois voulait tout oublier, Pierre revenait : ses terres, ses bois, ses bêtes se chargeraient de le reprendre et de le garder.

Et ce fut par un jour de mars très ensoleillé mais encore froid, que le jeune ménage revint. M^{mo} Larnois s'était promis de tendre les bras à sa belle-fille comme à son fils, elle voulait dire des paroles affectueuses qui feraient oublier leur dernière entrevue. L'attitude de Liane ne le lui permit pas.

— Bonjour, Madame, dit-elle, en descendant de l'auto, vous allez bien ? et sans attendre la réponse, elle ajouta : voulez-vous appeler les domestiques pour prendre les valises ?

Derrière elle, les bras encombrés par des fourrures et des paquets, Pierre parut, il tendit ses joues comme un enfant, puis il se retourna et regarda avec des yeux d'amoureux : l'étang dont l'eau brillait au soleil, la colline, où les jeunes blés poussaient, et les bois qui commençaient à verdier. Sa poitrine se dilata, il aspira l'air pur, l'air de chez lui, et un soupir d'aise s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes.

— Maman, s'écria-t-il, comme il fait bon ici, les bois nous envoient déjà leur parfum. Sentez-vous, Liane ?

— J'ai froid.

M^{mo} Larnois jugea qu'elle devait laisser le jeune ménage reprendre seul possession de la maison ; elle quitta le château, se répétant qu'elle était heureuse puisque son fils allait retrouver ses occupations saines. Elle était heureuse, et pourtant elle entendait à chaque instant une voix dure



répéter « j'ai froid ». Et malgré le beau soleil de mars qui réchauffait toutes choses elle grelottait, car c'était au cœur, elle, qu'elle avait froid.

Et la vie recommença. Pierre était très occupé, mais Liane, n'ayant pas d'amies, s'ennuyait et exagérait son ennui. Elle passait les journées étendue sur une chaise longue à lire et à fumer ; le soir, elle prétextait une migraine pour aller se coucher sitôt le dîner. Elle disait, avec un sourire dolent qui impressionnait Pierre, que l'air de la Sorcellerie était trop vif pour elle, que son cœur délicat, hérité maternelle, ne pouvait le supporter.

Quand M^{me} Larnois entendait ces mensonges elle avait bien envie de dire que les cigarettes devaient être plus mauvaises que l'air vif, mais se renfermant dans le rôle qu'elle s'était imposé, elle se taisait.

Avec une patience méritoire plusieurs fois elle offrit à sa belle-fille de l'initier à la vie qu'elle menait et qui n'était pas dépourvue d'intérêt, elle lui parlait de cette laiterie qu'elle avait créée, des bêtes qui la connaissaient, et ayant deviné l'âme intéressée de Liane elle terminait en disant : qu'une laiterie marchant bien, surveillée de très près, donnait des rentes excellentes sur lesquelles l'État ne pouvait prélever aucun nouvel impôt.

Liane écoutait poliment les conversations de M^{me} Larnois qu'elle trouvait peu variées, et pour s'amuser, et aussi pour la préparer à certains projets qui étaient sur le point d'aboutir, elle répondait :

— La meilleure surveillance est celle qu'on fait exercer par des personnes qu'on paie d'après le bénéfice d'une année ; plus les bénéfices sont beaux, plus les surveillants touchent ; avec ce principe-là une ferme rapporte le maximum de ce qu'elle doit rapporter.

M^{me} Larnois essayait alors de parler des paysans, des ouvriers, de tous ces humbles qui l'entouraient, du bien qu'il y avait à faire dans ce petit coin de France. Un sourire ironique arrêtait son beau discours

— Rappelez-vous donc, Madame, disait Liane,

qu'au début de mon mariage, sitôt après l'histoire édifiante du fermier, je vous ai prévenue que je n'avais pas une âme de sœur de charité. Ne comptez jamais me voir courir les chemins comme vous le faites pour répondre à l'appel d'un mourant ou au cri d'un nouveau-né. Je n'ai heureusement pour moi suivi aucun cours de la Croix-Rouge et je ne me reconnais pas le droit de soigner tout le monde parce que quelques docteurs à la mode m'ont décerné un brevet d'aptitude.

En entendant ces réponses que la jeune femme se plaisait à faire chaque jour plus méchantes, M^{me} Larnois se désespérait, et la conviction que Liane ne serait jamais pour son fils une compagne digne d'estime s'ancrait chaque jour plus fortement en elle. Le séjour à la Sorcellerie n'était qu'une trêve, le danger menaçait toujours Pierre!

Il arriva un matin. M. Durcel l'apporta avec de belles phrases tendres et des sourires triomphants. Il venait, disait-il, pour voir sa chère fille dont la santé ne le satisfaisait pas. Il venait pour voir Liane, et pourtant dès son arrivée il réclamait Pierre, le gérant, et tous les trois s'enfermaient dans le boudoir de la jeune femme. Pendant plus de trois heures ils discutèrent et ne sortirent de la pièce, où d'habitude Liane n'admettait personne, que pour le déjeuner. Le gérant et M. Durcel rayonnaient, Pierre était pâle et paraissait malade, Liane l'entourait d'une sollicitude tendre qui surprit M^{me} Larnois.

A ce déjeuner, tous, sauf Pierre et sa mère, semblaient jouer un rôle ; M. Durcel dirigeait la conversation, le gérant lui donnait la réplique, et Liane, amoureuse, n'avait l'air de penser qu'à son mari qu'elle trouvait, disait-elle, fatigué. Pierre menait une vie de manœuvre, levé tous les jours à cinq heures : on ne résistait pas à une existence pareille!

Si M^{me} Larnois avait osé, avec quel plaisir elle eût répondu qu'il était préférable pour la santé de son fils de se lever à la campagne à cinq heures du matin plutôt que de rester, à Paris, enfermé une partie de la nuit, dans un salon enfumé et surchauffé, autour d'une table à jeu ;

mais elle s'était promis d'être patiente et ne voulait pas qu'une discussion obligeât son fils à choisir entre sa femme et sa mère. Hélas ! elle savait déjà que Liane serait victorieuse.

Le déjeuner s'acheva ; pour laisser le père et la fille ensemble, M^{me} Larnois allait se retirer, lors que quelques mots de Liane l'arrêtèrent.

— Chère Madame, disait-elle, ne nous quittez pas si vite, il fait beau, les giboulées de ce matin ne me font pas peur, je voudrais me promener. Voulez-vous me faire le plaisir de m'accompagner ?

Stupéfaite, M^{me} Larnois regarda sa belle-fille ; jamais depuis son mariage la jeune femme ne lui avait parlé aussi aimablement. Elle se demanda un peu inquiète la cause de ce changement. Est-ce que M. Durcel aurait une bonne influence sur Liane et serait-ce quelques observations justes qui feraient naître en elle de bons sentiments ?

Malgré toutes ses déceptions M^{me} Larnois conservait toujours l'espoir de gagner et de conquérir ce cœur de vingt-trois ans. Avec quel plaisir elle accepta la promenade proposée !

L'auto attendait M. Durcel, toujours pressé ; le gérant et Pierre l'accompagnaient à la gare. Les deux femmes partirent, voulant profiter d'une éclaircie, le mois de mars est capricieux et le plus éclatant soleil ne dure pas.

Oubliant son cœur si délicat, Liane marche vite, elle s'est aperçue qu'elle engraisse et pour rien au monde elle ne veut perdre sa silhouette élégante ; cette fois l'hérédité maternelle est à craindre. Vêtue d'une robe rouge, très courte, elle va sans s'inquiéter si cette allure rapide convient à sa belle-mère. Elle a décidé la promenade sans la consulter, elle veut traverser une partie des bois et revenir par le moulin. Une heure de marche, c'est ce que le médecin ordonne à toute femme soucieuse de la beauté de son corps.

Le début de cette promenade rapide est silencieux. M^{me} Larnois se reproche ce silence comme une faute, mais elle connaît si peu sa belle-fille qu'elle ne sait que lui dire. Peut-elle lui parler de cette campagne qui commence à s'éveiller, de ces

vergers fleuris qui, au milieu des grandes plaines silencieuses, ressemblent à des reposoirs ; des bêtes qui sont nées ces derniers jours ; et d'une pauvre paysanne qui, après avoir perdu ses trois fils à la guerre, va enterrer sa fille demain matin, emportée en quelques jours par une péritonite mal soignée.

Liane, M^{me} Larnois en est certaine, ne l'écouterait même pas. A quoi pense-t-elle cette jolie femme qui marche si vite ; elle traverse les bois sans les regarder. Elle n'aperçoit pas les violettes qui se cachent, les jacinthes qui se dressent triomphantes, les petits arbustes aux feuilles frileuses et les cerisiers sauvages tous en fleurs. Elle passe et ne voit rien, on dirait qu'elle a un but à atteindre.

Le silence continue et devient pour M^{me} Larnois angoissant. Les voilà en haut d'une colline qui domine la plaine, au bas de la route qu'elles vont prendre : le moulin, la rivière cachée par des roseaux. Liane s'arrête comme si elle voulait regarder le paysage ; puis, se retournant vers sa belle-mère, elle dit :

— Si vous voulez bien, Madame, nous allons marcher plus doucement, car j'ai beaucoup de choses à vous apprendre.

M^{me} Larnois incline la tête, elle ne pourrait parler tant elle est effrayée, il lui semble que cette jolie femme va lui annoncer quelque grand malheur. Elle la suit malgré un tremblement de tout son être, car elle ne veut pas que Liane s'aperçoive qu'elle a peur. Elle grelotte, ses jambes vacillent, mais elle redresse la tête, comprenant que l'heure de la lutte est venue. Liane l'a emmenée loin du château, de son fils, des domestiques, de tous ceux qui l'aiment, pour la faire souffrir. Elle est seule, mais vaillante, sa belle-fille ne se doute pas de la force que l'amour maternel met en la plus débile des femmes.

— Madame, dit Liane, de cette voix dure qu'elle sait si bien prendre quand elle veut donner des ordres qui ne doivent pas être discutés, vous avez dû vous rendre compte que je ne me plais guère à la Sorcellerie ; cette campagne, ajoute-t-elle en

montrant la jolie vallée qui s'étend à ses pieds, me donne le spleen ; il faut comprendre que jamais je ne pourrai y vivre. Deux maladies m'y guettent : la neurasthénie dont on guérit difficilement, et la miocardite, mon cœur ne supporte pas cet air vif. Le médecin vous expliquera que je suis tributaire d'une hérédité dont ma mère est responsable. C'est pour Pierre et pour moi un gros ennui.

Liane regarde sa belle-mère. M^{me} Larnois marche les mains crispées le long de sa robe ; ses yeux fixent le moulin, la rivière, elle attend.

— Vous comprenez, reprend la jeune femme, que nous nous aimons trop pour songer à une vie séparée ; tout l'hiver nous avons cherché une solution qui ne nous obligeât pas à vivre loin l'un de l'autre. Je vous avoue que je ne pourrais supporter que mon mari passât des mois ici, et lui souffrirait, soyez-en sûre, car il est jaloux, de me savoir seule à Paris.

D'une voix brève que Liane ne lui connaît pas, M^{me} Larnois interroge :

— Que voulez-vous donc faire ?

— C'est long et difficile à vous expliquer. Vous savez, dit-elle avec un sourire plein de sous-entendus, que je ne suis pas un homme d'affaires.

La bataille est commencée, la réponse ne se fait guère attendre.

— Vous n'avez pas besoin d'être un homme d'affaires pour me dire la vérité, et puis, si vous voulez bien, nous allons parler en toute franchise, il est inutile de me préparer à entendre une solution que vous avez trouvée.

Liane a un geste d'insouciance, ses épaules minces se lèvent, après tout sa belle-mère a raison. Par bonté, simple bonté, elle voulait lui apprendre gentiment, Pierre l'en a chargée, la grande décision prise ce matin.

— Je crois, Madame, dit-elle, que vous ne pourrez qu'approuver ce que mon mari, conseillé par mon père, a décidé.

— Ah ! s'écrie M^{me} Larnois avec une ironie qui froisse Liane, M. Durcel est dans la combinaison ?

Cette fois la jeune femme se trouve attaquée,

l'effacée devient méchante, elle se révèle plus belle-mère qu'elle ne le pensait ; avec quel plaisir Liane va la renseigner. Tout est décidé, Pierre a déjà donné deux signatures. A quoi bon prendre tant de ménagements avec cette femme qui ne peut rien.

— Oui, reprend-elle, M. Durcel est comme vous le dites dans la combinaison, heureusement pour moi et pour votre fils, car si je ne l'avais pas eu pour nous défendre, votre bonté, votre charité chrétienne eussent enfermé notre jeunesse dans cette Sorcellerie dont vous vous êtes érigée la gardienne, on se demande à quel titre ?

Le printemps entoure ces deux femmes qui se disputent si âprement, le printemps avec sa tendresse, sa douceur et cet appel à l'amour qui monte de la terre, s'échappe des nids et des fleurs qui vont éclore. Le soleil fait étinceler la rivière, débarrassé des nuages le ciel est pur, tout est beau.

— Et vous, s'écrie M^{me} Larnois, vous, où comptez-vous donc enfermer la jeunesse de mon fils ?

La Sorcellerie ne vous plaît pas, parce que vous ne pouvez y avoir continuellement les amis qui à Paris vous entourent, agitant devant vous un éternel encensoir. Vous voulez briller, être adulée dans les fêtes où la fortune de mon fils vous permet de faire figure... Mais que désirez-vous donc de plus ? Vous passerez l'hiver à Paris, l'été ici, votre cœur le supportera. Vous devez, c'est votre devoir, faire cette concession à votre mari. Vous croyez que vos tables à jeu, vos femmes aux allures équivoques et aux conversations ineptes, pourront remplacer tout ce que mon fils aime ici. Vous croyez que vous pourrez, sans danger pour le bonheur de votre ménage, faire de Pierre, habitué au travail depuis son enfance, un paresseux ? Vous vous trompez, mon fils ne se contentera pas de cette vie.

— J'en suis certaine, Madame, reprend Liane avec un rire qui fait frissonner sa belle-mère, aussi je n'apprendrai pas à votre fils la paresse ; au contraire, nous allons seulement lui apprendre à travailler intelligemment. Jusqu'à ce jour,

Pierre n'a été qu'un manoeuvre mal rétribué. Si nous avons pu causer tranquillement, si vous ne vous étiez pas emportée d'une manière qui m'a surprise, je vous aurais expliqué ce que désormais il va faire, et vous eussiez trouvé que pour une femme aux allures équivoques et aux conversations ineptes, j'ai assez de bon sens.

La dernière phrase est un reproche. M^{me} Larnois s'excuse sans conviction.

Je n'ai pas parlé de vous, mais de votre entourage.

— Peut-être, il est vrai que vous ne m'avez pas épargnée. J'aime les fêtes, mais à mon âge, c'est assez naturel ; j'y brille, grâce à la fortune de votre fils. Il est préférable pour son honneur que ce soit lui qui la possède. Maintenant que je vous ai montré le peu de poids de vos accusations, vraiment trop provinciales, je vais vous expliquer la combinaison Dureel-Larnois. Écoutez bien, car c'est une combinaison qui va nous rapporter beaucoup d'argent et que vous auriez pu faire depuis longtemps.

Le domaine de la Sorcellerie, que vous avez si généreusement donné à votre fils le jour de notre mariage, va être mis en actions. Le gérant actuel sera nommé directeur, mon père secrétaire général et Pierre président du conseil d'administration. Il présidera ce conseil à Paris où sera le siège de la société, et comme il aura un assez grand nombre d'actions, il pourra, si vous le désirez, vous en passer quelques-unes.

Liane et M^{me} Larnois sont arrivées près de la rivière ; par taquinerie perverse, lentement, la jeune femme se dirige vers l'île où Pierre et elle se sont fiancés, elle sera heureuse de signifier ses volontés à M^{me} Larnois au même endroit où elle a enchaîné son fils.

Le domaine de la Sorcellerie mis en actions, le gérant maître absolu, Pierre abandonnant ses terres, ses bois, sa maison, tout ce qu'il a tant aimé, ce n'est pas possible ! Si cruelle que soit Liane, elle ne peut demander un pareil sacrifice !

Courbée vers la terre, M^{me} Larnois marche à

côté de cette jeune femme triomphante. Ce projet, qui ne doit être encore qu'un projet, trouble tellement la pauvre mère qu'elle ne trouve pas tout de suite les mots qu'elle voudrait dire. Elles sont près du banc des fiançailles, M^{me} Larnois s'en souvient ; épuisée, elle tombe sur les planches de bois. Debout Liane la contemple ; comment a-t-elle pu avoir peur de cette petite femme, comment a-t-elle pu craindre son influence sur Pierre, elle ne se défend même pas !

Vers sa belle-fille, les mains de M^{me} Larnois se tendent comme si elle voulait la supplier

— Voyons, dit-elle, hésitant à chaque mot, ce n'est pas possible, je n'ai pas compris... la Sorcellerie mise en actions !

Et Liane, raillant, reprend :

— Mais oui, et nous cherchons des sorciers pour les prendre.

— Ne riez pas, je vous en prie, l'heure est trop grave. Liane, la Sorcellerie, mais c'est à moi : c'est une terre qui appartient à ma famille depuis des siècles, j'y suis née, je ne pourrais m'en séparer, ce n'est pas cela que vous voulez.

— Pourquoi l'avez-vous donnée ?

— Mais je l'ai donnée parce que... parce que je supposais que mon fils en serait le gardien fidèle, le dépositaire d'un héritage qui ne lui appartient pas. Ce domaine se transmet dans notre famille comme se transmet notre nom ; personne, pas même Pierre, n'a le droit de le vendre.

— Le droit, vous vous trompez ou vous ignorez la loi. De par notre contrat, fait par votre notaire, la Sorcellerie n'appartient plus qu'à Pierre, il en est le maître, elle ne vous revient que si votre fils meurt sans héritier.

M^{me} Larnois se débat.

— La loi, la loi, est-ce que cela a jamais existé entre une mère et son enfant ? Pierre sait bien que le domaine est à moi et qu'il ne peut en disposer.

— C'est ce qui vous trompe, il peut et il en a disposé.

— Que dites-vous, c'est impossible, mon fils n'est pas un malhonnête homme.

— Je suis tout à fait de votre avis et il a signé un acte qu'il avait le droit de signer.

M^{me} Larnois se lève, elle attrape le bras de sa belle-fille et d'une voix rauque, haletante, elle demande :

— Qu'a-t-il donc signé ?

Avec quelle joie Liane lui crie la vérité :

— L'acte de vente de la Sorcellerie à la société Durcel et C^{ie} ; les premières signatures ont été échangées ce matin.

L'acte de vente ! M^{me} Larnois n'était pas préparée à entendre ces mots-là ; l'acte de vente, mais c'est la condamnation de son fils !

Elle répète, ne pouvant pas croire :

— L'acte de vente, l'acte de vente !

— Mais oui, répond Liane qui veut en finir, vous pensez bien que nous ne pouvons vivre à Paris avec les rentes que nous avons actuellement, la combinaison de la société nous en donne le double, c'est une jolie opération. A quoi cela sert-il, je vous le demande, d'avoir ici des hectares et des hectares, d'être un grand propriétaire terrien ? Je préfère, je vous l'avoue, à ce moulin en ruines, un bel hôtel avenue du Bois, et la vente du moulin et des prés qui l'entourent nous le donnera.

Les yeux de M^{me} Larnois fixent la jeune femme, et d'une voix dure où il y a de la colère et de la douleur, elle répète :

— Vous voulez que Pierre vende aussi le moulin et les terres, mais vous ne savez donc pas qu'il les aime et qu'il les a désirés pendant des mois et des mois ?

— Peut-être, répond Liane avec arrogance, mais c'était autrefois, avant notre mariage ; le passé pour lui n'existe plus.

— Je crains que vous ne disiez la vérité, mais moi je suis la gardienne de ce passé et je vous prévient que je vais le rappeler à mon fils. Nous verrons si Pierre osera renier ses affections et briser tout lien avec sa mère.

La figure de Liane change, M^{me} Larnois n'est pas si facile qu'elle le croyait. Elle s'attendait à des reproches, à des larmes, elle s'attendait à une résignation douloureuse, mais voilà qu'elle

se trouve en face d'une femme qui prétend demander des comptes.

Elle connaît la faiblesse de son mari, elle sait qu'il aime et qu'il respecte sa mère, les premières signatures seules sont données, il ne faut pas que Pierre subisse les reproches qui pourraient le faire hésiter à terminer l'affaire.

Avec une ironie cinglante, elle reprend :

— Vous voulez offrir à votre fils la grande scène : l'héritage, les aïeux, la reconnaissance filiale, tout ce que votre imagination étriquée de provinciale va vous suggérer. Mais je vous répète pour la dernière fois que c'est inutile, la Sorcellerie est vendue depuis ce matin, les signatures sont des choses dont, je pense, vous connaissez la valeur. Notre vie est décidée, Pierre sera comme mon père un homme d'affaires. Dans peu d'années, dirigé, conseillé par ce M. Durcel que vous dédaignez, votre fils aura une situation qu'il nous devra et je vous assure qu'avec cet avenir en perspective il brisera aisément tout lien qui lui semblera un joug. Vous n'avez pas l'intention, je pense, de lutter avec moi ; faut-il vous rappeler que je suis sa femme et qu'il m'aime passionnément !

M^{me} Larnois ne se contient plus. toute la haine qu'elle avait pour sa belle-fille, et que son âme de chrétienne s'efforçait de combattre, se réveille. Elle crie :

— Il vous aime, c'est, hélas ! la vérité et vous, vous êtes assez adroite pour lui faire croire que vous l'aimez, mais je lui montrerai que seule votre ambition vous a guidée. Votre amour, quel mensonge ! c'était le riche mariage que vous cherchiez. Maintenant que vous avez le mari et la fortune, votre ambition n'est pas encore satisfaite, vous voulez que d'autres, que ce mari soi-disant aimé, vous admirent ; qu'importe que la vie désirée par vous lui déplaît ! Vous ordonnez, il obéit. Pierre n'est plus qu'un pantin dont vous tirez les ficelles. Mon fils, que je vous avais donné honnête et travailleur, ne deviendra pas un inutile. Cela, vous entendez bien, Diane, je ne le permettrai jamais. Avant de vous appartenir Pierre m'appartient.

— Et que voulez-vous donc faire, reprend la jeune femme avec violence, vous ne prétendez pas nous enfermer dans cette Sorcellerie dont nous ne sommes plus les propriétaires? Je vous préviens que toute séquestration serait inutile, j'ai des parents et des amis qui s'occuperaient de moi.

M^{me} Larnois n'entend pas les sarcasmes de sa belle-fille; avec une voix grave et douloureuse, elle répète :

— Liane, je vous le dis pour la dernière fois, je ne vous permettrai jamais de perdre mon enfant. La vie telle que vous l'envisagez le condamne. Il me semble que vous venez de m'expliquer comment il va mourir. Rappelez-vous que je n'hésiterai devant rien pour sauver mon fils, tous les moyens me seront bons; ne vous en prenez qu'à vous de ce qui peut arriver.

Malgré elle, le ton, l'allure, les yeux de M^{me} Larnois plus encore que ses paroles impressionnent Liane, elle s'éloigne de sa belle-mère, cette petite femme lui fait presque peur. C'est une folle, et la folie maternelle est la plus dangereuse. Elle fait quelques pas à reculons ne se rendant pas compte que derrière elle, plus effrayante que M^{me} Larnois, est la rivière au courant rapide, grossie par les pluies du printemps. Pour ne pas montrer ce malaise qui est en elle et qui grandit de minute en minute, elle raille encore.

— Tous les moyens vous seront bons, mes compliments! Pour une chrétienne pratiquante, toujours fourrée dans les églises, vous avez une morale que j'admire. Mais comprenez donc, Madame, que tout est inutile et que Pierre ne peut pas renier sa signature. Demain nous quitterons la Sorcellerie pour n'y plus revenir, vous ne pouvez plus rien faire et est trop tard.

Trop tard! quelques secondes M^{me} Larnois se tait; est-ce possible que son fils soit perdu et qu'elle ne puisse le sauver?

Elle se redresse et se rapprochant de Liane et de cette rivière qui bouillonne, affolée par ces

mots qui semblent confirmer le désastre entrevu, elle s'écrie :

— Trop tard pour la mère, mais il reste la femme. Vous, Liane, près de Pierre, vous, vous êtes toute-puissante, je veux que vous le fassiez renoncer à ces projets. Une décision hâtivement prise ne peut être valable, et puis, je suis tranquille, vous vous arrangerez toujours avec MM. Durcel et C^{ie}.

Méprisante, la jeune femme hausse les épaules.

— Mon Dieu, Madame, si vous n'étiez pas la mère de mon mari, je vous dirais que vous êtes folle ; comprenez donc que notre décision est irrévocable, Pierre et moi nous ne voulons et nous ne pouvons en changer. La conversation sur ce sujet, croyez-moi, se prolonge inutilement.

Maintenant Liane n'a plus qu'une idée : s'en aller, fuir cette île qu'un gros nuage rend sinistre, fuir cette eau grise au courant si rapide, fuir cette femme qui se rapproche d'elle et dont le masque douloureux lui fait peur.

Pourtant elle ne ressent aucune pitié. M^{me} Larnois est sa belle-mère, une belle-mère rabat-joie qui ne permet pas qu'on s'amuse et qui voudrait obliger sa belle-fille à travailler comme une fermière. Aux yeux de Liane, M^{me} Larnois est une maniaque dangereuse, qu'elle exècre et qu'elle ne reverra jamais. Cette scène, racontée à Pierre, exagérée par elle, sera le prétexte d'une rupture qu'elle juge nécessaire pour la tranquillité de son avenir.

D'un geste brusque M^{me} Larnois a saisi le bras de Liane, et sa main nerveuse le serre plus que de raison.

— Vous ne vous en irez pas d'ici, dit-elle, avant que vous ne m'ayez promis que jamais vous n'obligerez votre mari à vendre son domaine. Je ne veux pas que vous lui imposiez une pareille souffrance, je ne veux pas le voir pleurer je ne veux pas que vous en fassiez un malhonnête homme, courant tous les tripots de Paris.

La patience de Liane est à bout, elle essaie de se dégager, mais n'y réussit pas.

— Laissez-moi, crie-t-elle, je ferai de Pierre

ce que bon me semble et vous n'allez pas continuer à m'ennuyer de la sorte. Abrutissez-vous à la campagne si cela vous plaît, mais laissez-nous au moins jouir de la vie.

Cette fois l'étreinte de M^{me} Larnois devient terrible, sa colère lui donne une force effrayante ; elle secoue la jeune femme, elle la battrait si elle y pensait.

— Ah ! taisez-vous, s'écrie-t-elle, vous ne savez pas ce que la douleur d'une mère peut lui faire faire. Votre vie, est-ce qu'elle compterait pour moi lorsque celle de mon enfant est en jeu ?

Un rire qui tremble, une voix qui a peur lui répondent.

— Alors, si je vous gênais vous n'hésiteriez pas à me supprimer. Méfiez-vous, cette menace pourrait vous mener loin. En tout cas me voilà prévenue : je sais ce qu'il me reste à faire. Lâchez-moi, et que cette comédie se termine.

— Taisez-vous, il n'y a pas de comédie, il me semble au contraire que tout s'éclaire. Mon fils était heureux, la vie s'ouvrait devant lui toute droite, très belle : il servait, il protégeait, il aidait. Vous êtes venue, vous, la tentation, vous êtes venue pour lui montrer le dangereux chemin, pour lui dire qu'il n'était sur terre que pour s'amuser et jouir, vous êtes le mauvais ange envoyé par l'esprit du mal pour le pervertir. Moi, la mère, moi qui lui ai donné la vie, moi, la gardienne de son âme, je vais pour sauver mon fils vous détruire !

Le bras de M^{me} Larnois qui tient si fortement Liane se raidit et, avec une vigueur surprenante chez une femme que la douleur semblait avoir anéantie, elle pousse sa belle-fille vers cette eau grise et bouillonnante. Liane pousse un cri terrible ; elle a compris le danger, son corps se dresse désespérément, elle tend les mains pour s'accrocher quelque part, mais à cet endroit la berge rongée par l'eau est à pic. La jeune femme disparaît, la rivière la reçoit et le courant l'emporte vers la roue du moulin qui tourne là-bas avec tant de fracas.

Au haut de la berge, immobile, M^{me} Larnois

reste là. A-t-elle conscience de son geste, comprend-elle qu'il a été meurtrier? Elle suit la robe rouge qui s'en va si vite, elle dit presque à haute voix : « Liane se meurt » ; puis ses yeux aperçoivent tout à coup la roue du moulin et dans un éclair elle devine ce que les grandes palettes de bois vont faire du corps charmant.

A cet instant seulement la raison revient dans son cerveau affolé par la douleur : elle comprend ce que son geste a fait, elle comprend qu'elle a tué!

L'horreur qui monte en elle la couvre d'une sueur d'agonie, elle a un cri d'effroi, de regret, de repentir, et voulant sauver Liane qu'elle hait pourtant, elle se jette dans la rivière.

Le froid la saisit, engourdit ses membres ; elle nage mal, arrive à peine à se défendre contre le courant, et cherche en vain la robe rouge. Alors elle ne sait plus, ce froid qui l'entoure lui fait souhaiter la mort, pourquoi vivre puisqu'il faut tant souffrir? Elle est presque sans connaissance quand elle sent que des bras la saisissent et l'emportent. Elle balbutie : la robe rouge... la robe rouge... le moulin... et puis une véritable syncope fait croire à celui qui vient de la sauver qu'il ne rapporte au château qu'un cadavre.

XIII

Pendant des jours et des jours les religieuses qui soignaient M^{me} Larnois désespérèrent de la sauver : une fièvre cérébrale, compliquée de pneumonie. Chaque matin le médecin s'asseyait près du lit de la malade, il regardait le visage émacié que la mort frôlait, les mains qui toujours se tendaient vers le vide, et les lèvres brûlées par la fièvre qui répétaient sans cesse : la robe rouge, la robe rouge, le moulin!

Il connaissait l'accident devenu un drame

affreux. Il savait qu'au cours d'une promenade, faite avec sa belle-mère, la jeune M^{me} Larnois était tombée dans la rivière grossie par la fonte des neiges. Le courant l'avait emportée vers la roue du moulin ; en quelques minutes le corps de la jeune femme fut broyé, et pour le mari fou de douleur, aucun débris humain ne put être retrouvé. Avec un courage que tout le monde admirait, M^{me} Larnois s'était précipitée au secours de sa belle-fille, et si un paysan travaillant dans un pré n'avait entendu son cri de détresse, la roue eût fait une seconde victime.

Le médecin restait longtemps dans la chambre de la malade, non pas qu'il changeât le traitement, mais il avait pitié de cette mère délirante qui, sans s'en douter, renouvelait chaque jour la douleur de son fils.

Depuis que ses fermiers avaient enlevé Pierre de la rivière dans laquelle il s'était jeté, il paraissait presque aussi inconscient que sa mère. Aucune maladie ne le faisait souffrir, mais son cerveau semblait n'être occupé que par son chagrin. Il obéissait aux religieuses qui lui disaient de manger, de se coucher, et le reste du temps il le passait assis sur une chaise, au pied du lit de sa mère, la regardant et l'écoutant délirer. Quand M^{me} Larnois criait : « La robe rouge, le moulin », il se dressait, croyant voir ce drame dont il ne connaissait que la fin. Des sanglots silencieux répondaient aux cris de la mère et pendant des heures, sans que rien ne pût le calmer, Pierre pleurait.

Au bout de deux mois de souffrances où les nuits étaient plus pénibles que les jours, un matin, M^{me} Larnois se réveilla sans fièvre et ses yeux, qui semblaient depuis si longtemps ne rien voir, regardèrent attentivement le docteur et les religieuses qui guettaient ses moindres gestes.

Il y eut dans la chambre un moment d'intense émotion. Pierre, si indifférent à tout, attendait lui aussi les mots que la malade allait prononcer. Elle dit d'une voix faible qui semblait sortir d'une tombe :

— Mon fils, mon petit.

Ce matin-là Pierre était encore plus pâle que d'habitude. Ses grands cheveux emmêlés, sa barbe pas faite, son costume noir qu'aucun linge blanc n'éclairait, soulignaient son changement physique. La douleur l'avait marqué d'un sceau qui ne s'effacerait plus. M^{me} Larnois le regarda avec des yeux qu'aucun délire ne troublait, elle le regarda pendant plusieurs minutes, puis se tournant vers le docteur et les religieuses, en montrant son enfant, elle demanda :

— Mais, que lui a-t-on fait ?

Et comme aucun de ceux qu'elle interrogeait n'osait répondre, ce fut Pierre qui dans un sanglot expliqua :

— Liane est morte, inaman, ma pauvre Liane.

Liane ! ce nom rappela à M^{me} Larnois tout ce que la fièvre lui avait fait oublier depuis deux mois, Liane ressuscita l'affreux passé, le geste meurtrier. Liane était morte, tuée par elle !

Subitement autour d'elle tout s'éclaira, elle sortit des ténèbres qui depuis des jours et des nuits l'entouraient, elle en sortit coupable, sentant planer au-dessus d'elle l'accusation. Elle se souleva, tendant les bras :

— Pardon, pardon, cria-t-elle ; mais l'effort avait été trop grand, elle retomba sur ses oreillers sans connaissance.

Les religieuses s'empressèrent et le docteur, mécontent, dit à Pierre :

— Mon enfant, si vous voulez conserver votre mère, il faut lui éviter des émotions pareilles ; tout ce qui touche à l'horrible drame la bouleverse et la bouleversera longtemps encore.

Vous avez compris le cri qu'elle vient de pousser. Elle vous demande pardon, elle qui a tenté l'impossible, de n'avoir pas sauvé celle que vous aimez. Elle vous demande pardon de vivre alors que votre femme est morte. Songez à ce que son cerveau qui hier encore n'avait aucune idée lucide, a dû travailler pour aujourd'hui se souvenir, songez à ce que vos larmes lui ont fait de mal. La santé de votre mère dépend de votre courage ; si elle vous voit triste, malheureux, inconsolable, inactif comme vous l'avez été depuis deux mois,

son cœur, qui a tant besoin de calme s'affolera, nous ne pourrons l'empêcher de souffrir, et toute souffrance chez elle peut devenir mortelle.

Cela dit, le docteur se rapprocha de M^{me} Larnois qui commençait à ouvrir les yeux, il recommanda le plus grand calme et s'en alla très inquiet. Il craignait que cette mère et ce fils, qui avaient été si heureux, ne retrouvassent jamais le bonheur et la paix. Le drame du moulin, comme on l'appelait dans le pays, n'avait pas fait qu'une victime : actuellement Pierre semblait incapable de réagir, de cacher son chagrin, et le docteur redoutait que M^{me} Larnois, sortant affaiblie d'une si longue maladie, ne pût supporter la douleur de son enfant. Il la connaissait depuis de longues années, il la savait une mère passionnée qu'aucune autre affection n'avait jamais distraite de son amour maternel ; si Pierre était malheureux rien ne la consolait.

Et la vie continua. M^{me} Larnois n'avait plus ni délire ni fièvre, mais son état général ne s'améliorait guère, elle était d'une faiblesse inquiétante, parfois elle passait des journées entières sans vouloir prendre aucune nourriture. Les religieuses la grondaient ; si elle ne faisait aucun effort, elle ne guérirait jamais. Elle répondait en montrant la chaise où son fils pour obéir au médecin ne venait plus s'asseoir : « A quoi bon », et sa physionomie devenait si douloureuse que les sœurs n'osaient prononcer les mots qui consolent.

Enfin, un matin de juin, un de ces matins bénis où Dieu semble avoir envoyé sur la terre tout le paradis, M^{me} Larnois quitta son lit. Soutenue par les deux sœurs qui l'avaient soignée avec tant de dévouement, elle alla jusqu'à la fenêtre ouverte sur le jardin en fleurs, et là, se cramponnant à la barre d'appui, elle regarda cette campagne en fête. Les prairies lui semblèrent plus belles qu'elle ne les avait jamais vues, la forêt plus sombre et plus mystérieuse ; l'eau de l'étang étincelait au soleil, mille petits insectes dansaient au-dessus d'elle, et les blés déjà blonds mettaient de l'or sur la colline.

Avec une jouissance profonde elle respira l'air

pur et embaumé, cette brise lui donna des forces nouvelles, et il lui sembla, elle qui croyait la chose impossible, qu'elle voulait vivre encore. Ses bras quittèrent la barre d'appui, ses mains se levèrent vers le ciel bleu, suppliantes, elles demandaient pardon au Créateur d'avoir supprimé une de ses créatures. Et la magnificence de ce jour d'été, ces fleurs écloses, la forêt verte, la colline blonde lui donnèrent un moment l'illusion que son geste avait été juste et qu'elle avait tué pour défendre ces fleurs, cette forêt, cette colline.

Mais voilà qu'elle aperçut sous ce ciel de fête, traversant la prairie, son fils ; il venait vers le pavillon. Ne se doutant pas qu'on l'observait, Pierre marchait sans regarder les fleurs qui l'entouraient, les bêtes qui s'approchaient attendant le geste caressant, il marchait avec sa douleur pour compagne. Les mains de M^{me} Larnois retombèrent découragées, elle eut honte d'avoir éprouvé une jouissance si grande à respirer cette brise parfumée qu'une autre ne respirerait plus, elle eut honte d'avoir cru qu'elle avait le droit de tuer pour sauver une terre qui lui semblait être la gardienne de son enfant, elle eut honte d'avoir oublié pendant quelques minutes le remords qui pesait si lourdement sur sa vie.

Pierre venait, depuis près de quinze jours elle ne l'avait pas vu, le médecin ayant exigé cette séparation nécessaire, disait-il. Il venait les lèvres closes comme les autres ; le docteur et tous ceux qui approchaient la malade refusaient de lui parler du drame où elle avait failli laisser sa raison.

Bien des fois, pendant que la fièvre lui laissait quelque répit, M^{me} Larnois avait désiré dire au docteur la vérité, tant elle voulait partager avec quelqu'un l'horrible secret. Les attentions, les bontés, le dévouement, tous ces témoignages de sympathie qu'on lui prodiguait la mettaient hors d'elle, il lui semblait qu'elle acceptait des choses auxquelles elle n'avait pas droit, et qu'un cachot et des juges c'était tout ce qu'elle méritait. Elle avait tué pour sauver son enfant, circonstance atténuante, mais le geste restait le même et Dieu ne le permettait pas.

Pierre venait, que savait-il? Dans quel état avait-on retrouvé Liane? Elle voulait savoir; si le doute rôdait autour de son fils, elle le devinait, tout valait mieux que cette incertitude qui pendant sa maladie l'obsédait.

Pierre venait, elle quitta la fenêtre ouverte sur le jardin en fleurs, elle quitta avec regret cet horizon de paix, ce ciel en fête, elle demanda un fauteuil et pria ses dévouées infirmières de la laisser seule. Elle était forte, ce soleil la guérissait et elle et son fils avaient tant de choses à se dire.

Pierre venait, les religieuses s'en allèrent avec mille recommandations et M^{me} Larnois attendit, si angoissée, que malgré la chaude température elle frissonnait. Elle entendit les pas lents, elle entendit la voix triste répondre au bonjour des sœurs, elle entendit la porte s'ouvrir. Son émoi fut tel qu'elle ferma les yeux pour se recueillir; quand elle les rouvrit son fils était là, Elle voulut parler, elle ne le put, elle tendit ses bras.

Oubliant toutes les recommandations, Pierre s'agenouilla devant elle et cachant sa tête sur ces genoux qui l'avaient tant bercé, il pleura. Les mains amaigries de la convalescente caressèrent la chevelure en désordre, et mêlant ses larmes aux siennes elle trouva les mots qui apaisent les douleurs des enfants grands et petits.

— Mon chéri, ton chagrin est le mien, il ne faut pas écouter le docteur et te cacher pour pleurer... J'ai mal autant que tu as mal, mais à deux, tu verras on souffre moins. Ce qui est affreux... va, je le sais bien, c'est d'être seul avec la douleur, de ne pouvoir en parler à personne, et de ne rencontrer que des visages indifférents. Moi, tu maman, j'ai un cœur semblable au tien tu sais bien qu'autrefois nous pensions toujours de même; je commençais une phrase que tu finissais. Nous retrouverons cette intimité qui faisait notre joie, tu verras qu'elle nous consolera. Oh! nous n'oublierons pas, je sais bien que c'est impossible, mais tu es jeune... les autres ont besoin de toi, à commencer par la pauvre maman... tu n'as pas le droit de te dérober à la vie qui te réclame,

Voyons, calme-toi, je voudrais voir ton visage, ce cher visage dont on m'a privée ; le docteur, ce vieil ami, prétendait que ta présence me faisait du mal. Je veux voir si cette ordonnance cruelle, si bien suivie, t'a été salutaire.

Avec une force qui l'étonne elle-même, M^{me} Larnois soulève la tête de son fils, et passionnément le regarde.

Pierre n'a plus son visage d'enfant ; ses yeux clairs, si rieurs, semblent s'être agrandis ; des cercles bistres les entourent, ces yeux-là ont trop pleuré. Deux rides descendent du nez fin jusqu'à la bouche sensuelle ; des rides à vingt-trois ans !

La souffrance du mari, le déchirement de l'amant, sont inscrits sur ce visage en lettres ineffaçables. Les mains de la mère tremblent, ses yeux ne peuvent recevoir les larmes, sa gorge les sanglots. C'est elle qui a causé toute cette souffrance, c'est son geste qui a terni l'éclat de ces prunelles et qui a fait naître les rides douloureuses. Elle a tué pour le sauver, elle a tué pour qu'il vive ; vivra-t-il ?

— Mon Dieu, murmura-t-elle, ayez pitié de moi !

Pierre s'aperçoit de l'angoisse de sa mère il se souvient des recommandations du docteur et des religieuses : il faut lui cacher votre peine, toute émotion doit être évitée. Il se redresse, s'assied tout près de la convalescente et prenant entre ses grandes mains les mains amaigries qui tremblent, il parle :

— Maman, ma pauvre maman... te voilà guérie, tu as été bien malade... j'ai eu peur pour toi... Ah ! nous sommes bien malheureux... mais quand tu seras là... quand je pourrai vivre avec toi... comme autrefois, je crois que j'aurai plus de courage... c'est si triste d'être seul... Sais-tu que depuis le jour, l'affreux jour... je n'ai pas pu rentrer dans le château... Pendant ta maladie, j'ai demeuré dans ce pavillon, maintenant je couche chez notre fermier des Creux, il a perdu sa femme, lui aussi, nous nous comprenons... Quand tu seras bien et forte et vaillante... avec toi, je reviendrai dans notre maison que j'aimais tant... Tu enlèveras ce qu'elle a laissé, il faut

que tout disparaisse... Je ne veux pas revoir ces objets... ces choses qui lui ont appartenu et qui ne lui serviront plus jamais.

Un long sanglot secoue le corps de Pierre, un sanglot qui se termine par un cri. M^{me} Larnois penche la tête et ferme les yeux, elle n'a jamais tant souffert ! Il lui semble que son cœur cesse de battre.

D'une voix sourde, Pierre s'écrie :

— J'ai besoin de toi, il y a des décisions à prendre... Sais-tu, c'est affreux ce que je vais te dire... Liane, ma pauvre Liane ne repose nulle part.

— Mais, murmure M^{me} Larnois, je ne sais rien, on m'a tout caché... Cette incertitude bouleverse mon cerveau... La vérité, que ceux qui me soignaient ont refusé de me dire, me soulagera. Raconte-moi tout, tout ce qui s'est passé cet horrible jour ; après, j'en suis certaine, j'irai mieux et j'aurai plus de courage.

Pierre hésite, il regarde sa mère, il la voit si anxieuse, qu'il pense, malgré l'avis du docteur, que la vérité apaisera ce cerveau que troublent encore les fantômes créés par le délire.

— Maman, dit-il, en appuyant sa tête contre les genoux maternels, l'accident que tu me raconteras un jour, quand tu seras bien, tu le connais ; moi je l'ignore encore ; tout ce que je peux te dire, c'est ce qui s'est passé, après... Je descendais de voiture, et je regardais comme je le fais chaque fois, l'étang, la colline, les bois... Tout à coup j'aperçois, très loin, un homme qui paraissait marcher avec peine tant sa charge était lourde. Je le regarde attentivement, je ne sais pourquoi, je reconnais un de nos journaliers, et je m'aperçois qu'il porte un corps. Pressentant un malheur, ah ! on peut dire que j'ai senti venir la mort, je cours vers cet homme, je cours si vite qu'en quelques secondes je suis près de lui. Je te vois, tu es si pâle qu'une peur affreuse m'étreint. Je veux te prendre, l'arracher de ses bras, mais le paysan me crie : « Ne vous arrêtez pas, ici, je ferai ce qu'il y a à faire, allez là-bas, à la rivière dont je sors la pauvre dame et tâchez qu'on arrête la mau-

dite roue qui a dû faire du joli travail ! » Je suis reparti comme un fou, ne comprenant pas encore qu'il y avait une autre victime. J'arrive près de la rivière, au bord de l'eau je vois deux de nos fermiers avec leurs femmes et leurs enfants... la roue du moulin ne tournait plus. Je m'approche, les fermiers m'aperçoivent, se taisent, se découvrent, et s'écartent pour me laisser passer. Et je vois, maman, que notre rivière si bleue l'été, si belle, cette rivière sur laquelle enfant j'ai tant joué, n'est plus qu'un ruisseau rouge, un ruisseau de sang !... Je ne comprends pas, je demande des explications, ceux qui m'entourent détournent la tête et se taisent ; enfin un paysan que je malmène me raconte que la dame qui se promenait avec toi dans l'île est tombée, que tu as voulu la sauver et qu'emportées par le courant vous avez failli toutes les deux être prises par la roue. Il conclut en disant : « Heureusement que Jean a sauvé notre dame, la roue n'en a tué qu'une ! »

Maman, maman, j'ai éprouvé une angoisse si terrible que j'ai bien compris qu'il s'agissait de Liane ; je savais qu'elle se promenait avec toi, que vous étiez parties ensemble. Pourtant j'ai crié, ah ! je me le rappelle bien, insultant tous ceux qui se taisaient : « Ce n'est pas ma femme qui est tombée, ce n'est pas elle qui se promenait avec M^{me} Larnois ; répondez donc ! » Le silence, ces visages qui se détournaient signifiaient l'arrêt de mort de ma pauvre Liane. C'était elle, maman, elle, si jolie, si jeune, si belle, elle que j'aimais tant, que la roue avait tuée. Je me suis jeté dans la rivière rouge ; je voulais la fouiller, arracher à cette eau qui s'en allait si vite, tout ce qui restait d'elle, je voulais retrouver ce corps que j'adorais. Hélas ! je n'ai pas pu, ce ruisseau rouge, ce ruisseau teinté par son sang, c'était une chose atroce ; mes fermiers m'ont emporté à moitié tou. Depuis, je vis, j'essaie de vivre, mais ma jeunesse est morte, je ne suis plus qu'un vieillard qui espère, ne m'en veux pas maman, que la fin est proche.

Sans faire un mouvement qui trahirait son inquiétude, M^{me} Larnois a écouté ce récit qui l'apaise. Pierre, comme les autres, ignore que sa

femme est une victime ; il croit, lui aussi, à un accident. Personne ne se doute de la vérité, personne ne sait qu'il y a eu crime. Si elle osait, elle remercierait Dieu.

Blotti contre ses genoux, comme autrefois, Pierre est là, il attend les paroles qui consolent, il attend, déjà moins malheureux.

Dans une courte prière la criminelle implore Celui qui donne les peines et les joies ; elle demande des souffrances physiques et morales, l'expiation la plus terrible la trouvera prête pourvu que son enfant ignore sa faute et qu'il soit heureux.

Très fatiguée, ce sont de dures émotions pour une convalescente, M^{me} Larnois reprend :

— Mon petit, je te remercie de m'avoir dit ce qu'on m'a tant caché, maintenant je comprends toute ta peine et je la partage. Tu veux savoir à ton tour ce qui s'est passé... avant. Hélas ! c'est très simple... En causant on ne s'aperçoit pas du chemin parcouru... nous traversons les bois, nous sommes dans l'île... un faux pas... un geste qu'on ne peut prévoir et que rien n'empêchera... un corps qui se plie, qui trouve le vide, un cri, et c'est fini... Devant la rivière je reste immobile, regardant le courant rapide, ne comprenant pas. Mais tout à coup j'aperçois Liane, sa robe rouge... qui s'en va vers la roue du moulin... Je devine ce qui va se passer, je me jette à l'eau, mais je nage mal, le froid me saisit, je crie... je me débats... et je m'évanouis. Je voulais, ah ! je te le jure, sauver cette pauvre femme. Hélas ! Dieu ne l'a pas permis. Me pardonneras-tu de vivre quand celle que tu aimais n'est plus ?

Pierre prend les mains de M^{me} Larnois, ces mains que la crainte et la faiblesse ont couvertes de sueur, il les serre dans les siennes, les porte à ses lèvres, et les embrasse avec une violence qui épuise la convalescente. Sa tête se renverse sur le dossier du fauteuil, et les yeux clos elle écoute son fils sans l'interrompre, elle n'en a plus la force.

— Maman, tais-toi, ne dis jamais une chose pareille... mais si je t'avais perdue, qu'est-ce que

je serais devenu ! Tu es ma maman, je ne peux pas t'expliquer ce que je ressens... mais tu fais partie de moi-même... ta souffrance est la mienne, nous n'avons, comme nous disions autrefois, qu'un seul cœur, et tu sais bien qu'on ne peut pas vivre sans son cœur. Tais-toi, je devine ta fatigue, tu n'en peux plus ; tes pauvres mains qui avouent ta faiblesse voudraient fuir mon étreinte je les garde, il faut qu'elles s'apaisent. On dirait que tu as peur, ma maman, tu trembles, tu te souviens, j'en suis certain, il ne faut plus te souvenir ! Je veux que tu guérisses... Rapprochons-nous de la fenêtre, réchauffe-toi au soleil, regarde comme il fait beau. C'est pour nous consoler, pour apaiser la souffrance mise par lui sur la terre que Dieu a fait des journées pareilles. Regarde les roses qui sont toutes en fleurs, sens-tu leur parfum qui monte jusqu'ici ? Regarde l'étang, la colline, les bois que tu aimais, écoute la chanson de l'été, entends les insectes qui cheminent, les oiseaux qui chantent près de leurs nids et le murmure des feuilles qui les cachent. Respire cette brise qui vient on ne sait d'où et qui semble apporter des senteurs nouvelles, c'est la vie qu'elle nous donne. Regarde, et ne te souviens pas qu'une autre ne verra plus jamais ces roses parfumées, la colline que les blés font si belle, et les bois... Je souffre déjà moins depuis que je t'ai dit toute ma peine... tu verras, nous pourrons vivre sans elle. C'est affreux pourtant de penser qu'un jour nous pleurerons moins et que nous aimerons de nouveau les choses de la terre qui sont si belles... Maman, pourquoi l'ai-je connue, pourquoi l'ai-je aimée, pourquoi est-elle morte ? Je n'ai jamais fait de mal, j'ai toujours aidé les malheureux, je ne comprends pas, je n'admets pas qu'on m'impose cette souffrance. Je ne sais plus ce que je dis. Non, je ne me révolte pas, j'accepte l'épreuve pourvu que Dieu te guérisse et te laisse sur la terre près de moi, tout près de moi... maman... maman.

XIV

Aujourd'hui M^{me} Larnois quitte le pavillon qu'elle était venue habiter au moment du mariage de son fils. De la maladie qui a failli l'emporter elle est remise, elle se sent même presque aussi forte que l'an passé. Ce matin, de bonne heure, des paysans ont emporté ses meubles, elle sait qu'elle retrouvera sa chambre d'autrefois. Elle sait aussi que celle de Liane est intacte, et que c'est elle qui doit ranger cette pièce pleine d'objets personnels, si intimes ; son fils le désire !

Ce rangement qui, dans toute autre circonstance serait un devoir pieux, va être pour elle une chose affreuse, mais elle aura le courage de le faire puisque Pierre ne veut pas revoir tout ce qui a appartenu à cette morte tant aimée. Elle peut, elle doit souffrir, la souffrance lui paraît juste.

Elle s'attarde dans le pavillon ; deux heures sonnent, elle est encore là, regardant ces pièces démeublées, si tristes, ces pièces où elle a vécu les jours les plus douloureux de sa vie. Elle va de l'une à l'autre, revenant près de la fenêtre, hésitant à descendre l'escalier, en proie à un malaise moral qui l'anéantit.

Au château on l'attend, Pierre a promis de venir ce soir ; depuis la mort de Liane il n'a pas encore eu le courage de pénétrer dans cette maison où le passé demeure.

En pensant à son fils qui veut essayer de reprendre une vie normale, elle s'en va. Elle traverse le parc sans remarquer que septembre fait rougir les vignes-vierges et que les fleurs d'arrière-saison aux teintes vives sont toutes épanouies. Elle approche de cette maison où Liane ne rentrera plus, elle en approche avec l'attitude et le cœur d'une coupable !

La voilà devant le perron, les souvenirs se dressent et l'assaillent. C'est d'abord l'arrivée du jeune ménage : orage, pluie, vent ; puis le mécon-

tentement de Liane parce que son manteau est taché. C'est un soir ; Pierre a amené sa jeune femme sur le perron, il a passé le bras autour de sa taille, il se penche vers elle et lui montre l'étang, la forêt, la colline ; ses gestes, ses paroles, ses regards sont autant d'actes d'amour.

C'est le départ pour la dernière promenade ; après un long silence avec quelle ironie Liane explique ses projets. La société Durcel et C^{ie}, c'est chose faite, signatures échangées ; rien ne peut entraver un avenir qu'elle juge pour elle et son mari digne d'envie.

Rien ! et pourtant il a suffi que la colère s'empare d'un cerveau de femme et qu'un bras se lève pour que Liane et ses projets disparaissent à jamais.

Les premières signatures seules étaient échangées ; après la mort de la jeune femme Pierre a envoyé promener beau-père et gérant. Les affaires, il n'y connaissait rien, et puisque celle qui le dirigeait dans cette voie n'était plus, il ne pouvait supporter qu'on lui en parlât. Pendant des jours il a erré dans son domaine comme une âme en peine, une âme qui cherchait le repos ; puis, doucement, sans s'en apercevoir, demandé par celui-là, appelé par un autre, il s'est remis au travail. La terre commence à le reprendre, la terre achèvera sa guérison.

M^{me} Larnois n'a plus peur, son fils vivra. Elle n'a plus peur ; pourtant en gravissant les marches du perron, elle frissonne, car il lui semble sentir rôder autour d'elle le fantôme de celle qu'elle a tuée.

Dans l'antichambre, suspendus aux patères, la narguant, il y a là le manteau d'auto de la jeune femme et un de ces grands chapeaux de feutre qu'elle affectionnait. Elle se précipite sur ces objets, les arrache des porte-manteaux et les jette dans un coin ; puis appelant la femme de chambre d'une voix forte, dure, qui ne lui est pas habituelle, elle donne l'ordre d'emporter ces choses qui ne doivent pas rester là, exposées à être vues par M. Pierre

La servante veut s'excuser, mais M^{me} Larnois

entre dans le salon sans écouter les explications. Debout, au milieu de la pièce, elle regarde les meubles, les bibelots apportés par Liane ; ici, tout, jusqu'à son parfum qui après tant de jours persiste, tout parle d'elle. Pierre ne peut rentrer dans ce salon sans souffrir, et, doublement meurtrière, M^{me} Larnois veut tuer même le souvenir de cette femme qui n'est venue dans la vie de son fils que pour lui faire du mal.

Avec une hâte fébrile et une force que son angoisse double, elle bouleverse le salon, les meubles sont changés de place, les immenses coussins relégués dans les armoires avec les bibelots étranges ; demain, tout sera renvoyé à la famille Durcel.

Au bout d'une heure d'un travail de déménageur qui met à son front de grosses gouttes de sueur, calmée, M^{me} Larnois contemple son ouvrage. Pierre peut venir, il ne reconnaîtra plus le salon que Liane s'était amusée à habiller au goût du jour. Les vieux fauteuils d'autrefois, relégués dans un fumoir où personne n'entrait, ont repris leur place ; les divans, surchargés de coussins et de couvertures sombres, ne sont plus que d'honnêtes canapés. Le changement de décor rend à la pièce son allure d'autrefois, une seule chose persiste encore : le parfum de celle qui n'est plus ! M^{me} Larnois se précipite sur les fenêtres et les ouvre toutes grandes.

Maintenant Pierre peut revenir... Mais il reste la chambre de Liane ; là-haut, le fantôme attend M^{me} Larnois. La pauvre femme se sent si lasse qu'elle s'appuie un moment contre la fenêtre, elle se croit à bout de courage et pense qu'elle ne pourra jamais continuer ce lugubre déménagement.

Mais Pierre ! Pierre a promis de revenir : ce soir il doit quitter la ferme des Creux où depuis son chagrin il s'est réfugié. Pierre... c'est avec ce nom qui est pour elle un viatique qu'elle quitte le salon.

Droite, rigide, contractant ses nerfs et ses muscles, elle monte l'escalier ; devant elle l'antichambre carrée, et là, tout de suite, la porte qu'elle doit ouvrir. Elle s'arrête une seconde, un

vingt qui n'est qu'un cri de douleur et d'effroi la secoue ; mais, soutenue par une volonté qui ne veut pas défaillir, elle pénètre dans cette pièce close où depuis six mois personne n'est entré.

Le même parfum qu'elle a essayé de chasser d'en bas la saisit à la gorge, elle étouffe et ses bras s'agitent dans le vide cherchant à s'agripper quelque part. Mais elle se ressaisit et s'avance vers la fenêtre. L'air lui fait du bien et elle ose regarder autour d'elle. Elle regarde la tête basse, les yeux presque clos, car elle a peur de voir surgir devant elle celle dont le corps n'a pas eu de sépulture.

Elle aperçoit le grand lit recouvert du couvre-pieds de dentelle, la chaise longue avec les coussins qui gardent encore la forme d'un corps, la petite table avec les cigarettes et le livre commencé. Sur une chaise, une écharpe de mousseline ; sur la commode, des journaux de modes, des lettres qui n'ont pas été ouvertes ; dans un vase, des roses fanées et partout sur la cheminée, sur la commode, sur les tables, tous ces bibelots exotiques que Liane affectionnait.

Toucher à cette chambre arrangée par elle, démeubler cette pièce, emballer tous ces bibelots, ouvrir les commodes les armoires, le secrétaire, fouiller dans le passé de cette morte, lui demander ses secrets, non, c'est impossible, celle qui l'a tuée n'en a pas le droit. Les mains qui ont saisi le bras mince, les mains qui ont poussé la jeune femme dans la rivière où elle devait trouver la mort, ne peuvent pas se poser, sans être sacrilèges, sur toutes ces choses qu'elle aimait. Non ! une autre fera cela, une autre... Et voilà que les jambes de M^{me} Larnois fléchissent, ce geste lui est imposé par une volonté plus forte que la sienne et à laquelle elle ne résiste pas. Devant le lit de Liane elle est à genoux et n'ose bouger. Elle attend, elle est certaine que quelqu'un va venir qui l'accusera. Ah ! elle ne se défendra pas, elle dira toute la vérité, elle est coupable, il vaut mieux qu'on le sache, le secret de sa faute est trop lourd à porter. Personne ne sait, personne ne se doute, on la traite avec estime, avec respect, elle

qui devrait être en prison. Elle vole ce respect, elle vole cette estime, elle vole l'affection de son fils qui lui est revenue tout entière ; après avoir été criminelle, elle est une voleuse.

Ah ! comme Liane se venge, avec quelle force elle accuse. Elle parle de sa jeunesse, ne pouvait-on lui faire crédit ? Quelques années mauvaises sont bien vite passées ; pendant ce temps elle aurait appris à ses propres dépens qu'on n'entoure pas un mari de tentations. On peut tout espérer d'un être de vingt-trois ans qui ne connaît de la vie que les difficultés. Est-ce que ce n'est pas naturel qu'une jeune fille qui a toujours été pauvre veuille jouir, mariée et riche, des plaisirs que la fortune donne ?

... Liane, ne menacez pas, rappelez-vous votre ambition, votre égoïsme, vos paroles dures, rappelez-vous que votre cœur n'avait jamais connu la pitié. Rappelez-vous que vous n'aimiez pas Pierre et que vous l'aviez épousé parce qu'aucun autre ne vous avait demandée. Rappelez-vous que vous ne vous souciez guère de son âme, sa faiblesse était devenue votre force. Vous étiez la maîtresse, une maîtresse qui voulait prendre tout ce que cet homme apportait : situation, fortune, honneur, et le jour où il n'aurait plus eu rien à vous donner vous l'eussiez abandonné. Liane, votre corps si séduisant, votre visage charmant, cachaient une âme basse que rien ne pouvait élever puisque vous considérez la maternité comme un fâcheux accident capable de vous déformer.

Liane, retirez-vous, ayez pitié de cette femme qui s'accuse, ne la poursuivez pas, laissez-la achever sa tâche, son fils n'est pas encore sauvé. Un jour elle expiera, elle se condamnera elle-même, si la justice humaine l'épargne... Écoutez-la, elle vous jure qu'elle souffre plus que vous n'avez souffert, et elle vous promet qu'elle cherchera sur la terre l'expiation la plus cruelle que vous puissiez imaginer et que vous avez le droit de réclamer.

Courbée comme une vieille femme, disant à voix basse tout ce que son remords lui suggère, s'entretenant avec cette morte qu'elle s'imagine

entendre, M^{me} Larnois quitte la chambre de Liane sans avoir osé toucher à ces choses qui parlent encore de celle qui n'est plus.

Le soir, à l'heure où Pierre doit rentrer, M^{me} Larnois est de nouveau vaillante ; dans l'antichambre elle attend son fils, elle veut que dès qu'il franchira la porte, il la trouve au seuil de la maison avec toute sa tendresse maternelle.

Elle reste là longtemps, il fait très sombre quand Pierre arrive. Il est pâle et dissimule son émotion avec des paroles banales.

— Je suis en retard, le soleil m'a trompé, il fait bien froid.

Et M^{me} Larnois, qui comprend qu'elle doit répondre, que le silence est un danger, dit :

— Mais oui, il est tard, nous allons dîner. L'automne approche, j'ai pensé que tu serais bien aise de te chauffer, il y a du feu au salon. Le salon ! Pierre hésite, pourtant il suit sa mère, tête baissée, ne voulant pas regarder autour de lui. Le feu l'attire, il s'approche de la cheminée, fixant les flammes, ayant peur d'apercevoir des choses que Liane a laissées.

M^{me} Larnois l'observe, elle épie son visage et ses gestes. Elle s'est assise près de la fenêtre, elle voudrait parler afin que Pierre se retournât. Il peut regarder le salon, tout ce qui rappelait la morte a disparu. Mais les mots lui font peur, ils ont ce soir une telle importance qu'il ne faut pas les prononcer légèrement.

Le silence continue et devient angoissant, la femme de chambre ouvre la porte et doucement, comme s'il y avait un mort dans la maison, prévient que le dîner est servi.

La salle à manger, mon Dieu, comme elle est grande, et que cette table semble vide.

Les deux couverts sont mis à côté l'un de l'autre, la place de Liane, en face de celle de Pierre, restera inoccupée ; M^{me} Larnois n'a pas le courage de s'asseoir où la jeune femme s'asseyait.

Lui se souvient que la morte tant pleurée avait voulu, dès le premier jour, pour affirmer ses droits, se mettre au milieu de la table ; amoureux,

il avait excusé cette boutade de jeune mariée jalouse de son autorité.

Aujourd'hui M^{me} Larnois doit reprendre sa place, puisque celle qui l'avait voulue ne reviendra jamais.

Il donne l'ordre à la femme de chambre de mettre le couvert de sa mère où il était autrefois. Lentement M^{me} Larnois fait le tour de la table, elle est si pâle, si tremblante que son fils s'en aperçoit.

— Maman, dit-il, il faut reprendre tout de suite nos anciennes habitudes ; si nous n'en avons pas la force aujourd'hui, demain nous serons encore plus faibles.

En s'asseyant, les yeux fermés, M^{me} Larnois répond :

— La force, je l'aurai.

Et le dîner est servi, les plats retournent à la cuisine presque intacts. Pierre seul parvient à manger, la gorge contractée de M^{me} Larnois refuse tout aliment. Les sujets de conversation sont difficiles à trouver, dans cette grande salle à manger ; le passé, que les convives veulent oublier, domine le présent.

Le passé ! bien que Pierre essaie de lui résister, met des larmes dans ses yeux, des sanglots dans sa voix, le passé étreint M^{me} Larnois, elle a peur que le tremblement de tout son être ne la trahisse, elle a peur de celle qu'elle a tuée et qui rôde autour d'eux.

Dans le salon, plus calme, elle pense qu'il ne faut pas prolonger une soirée si pénible. Pierre doit aller faire un tour dans le parc, la nuit est superbe ; en rentrant, il montera directement dans la chambre préparée à côté de la sienne, la chambre qui donne sur les bois et d'où la vue est si belle.

Le jeune homme suit le conseil de sa mère ce soir, il vaut mieux ne pas parler dans cette demeure que la mort depuis des mois a faite silencieuse. Il s'en va errer dans les bois dont tous les sentiers lui sont familiers, et le silence, le grand silence de la nuit l'apaise.

M^{me} Larnois monte dans sa chambre : grâce à

ses servantes elle ne se trouve pas dépaycée, chaque meuble est à la place qu'elle aimait, les différentes photographies de Pierre sont accrochées aux murs ; là, le passé disparaît, elle peut espérer l'oublier.

Elle s'assied devant sa table à écrire où elle retrouve tous les objets dont elle se servait autrefois : les grands livres de comptabilité qu'elle mettait à jour chaque soir avant de se coucher ont repris leur place habituelle. Le gérant est parti ce matin, dernier témoin du passage de Liane dans ce domaine qu'elle a voulu bouleverser.

M^{me} Larnois reprend la tâche interrompue, Pierre n'a même pas songé qu'une autre que sa mère pût s'en charger, c'est lui qui a donné l'ordre d'apporter chez elle tous les livres.

Elle en est heureuse, le travail l'absorbera, la sauvera d'elle-même, le travail l'empêchera d'entendre sa conscience qui ne lui laisse aucun répit. Elle va commencer dès ce soir, car l'insomnie avec toutes ses angoisses la guette.

Plume en main, prête à relever les erreurs, attentive, elle ouvre le grand livre ; des colonnes de chiffres, des additions qu'il faut vérifier. Elle se penche sur les pages, et à haute voix, pour troubler ce silence qui l'entoure, elle additionne. Plusieurs fois de suite elle recommence la même colonne et ne trouve jamais le chiffre exact. Malgré sa volonté elle écoute ce qui se passe dans la maison, elle guette le moindre bruit. Quelle est cette crainte irraisonnée qui s'est emparée d'elle ? Elle ne sera tranquille, elle ne pourra travailler, que lorsqu'elle aura entendu son fils rentrer. Il faut qu'il soit là pour que cette inquiétude, si souvent ressentie depuis la mort de Liane, s'apaise. Un accident est vite arrivé, un accident qui peut priver de vie l'être le plus tendrement chéri !

Quatre et deux : six ; six et six : douze ; douze et trois : quinze ; elle compte à haute voix, elle compte pour chasser celle qui de nouveau s'impose à sa pensée. Elle compte sans s'inquiéter du résultat, guettant toujours le retour de Pierre. Enfin elle entend des pas hésitants ; elle se tait, écoute la

marche lourde, elle devine avec quelle peine son enfant monte l'escalier qui conduisait pour lui, il y a quelques mois, à la chambre de la bien-aimée. Elle devine sa souffrance, ses regrets, elle devine avec quelle douleur l'amoureux passe devant la porte qu'il franchissait autrefois avec tant de joie. C'est elle, elle qui voudrait donner sa vie pour qu'il fût heureux, elle qui supporterait pour lui les tortures les plus grandes, elle qui est la cause de cette peine que rien ne semble pouvoir apaiser. Elle, elle!

Pierre est entré dans sa chambre, il y est seul avec tous ses souvenirs ; elle voudrait aller le retrouver, mais que lui dirait-elle ? Il y a des moments où elle ne peut plus le voir souffrir, son chagrin est un châtiment qu'elle n'avait pas prévu, un châtiment qui lui enlève tout courage pour dissimuler, mentir, consoler.

De nouveau elle se penche sur le grand-livre et recommence les additions ; quatre et trois : sept ; sept et neuf : seize ; seize et quatre : vingt. Devant ses yeux les chiffres se brouillent, elle ne les voit plus et machinalement répète pour ne pas entendre un bruit qui ressemble à des sanglots : seize et quatre : vingt ; seize et quatre : vingt ! Elle jette sa plume et doucement se rapproche de la porte qui fait communiquer sa chambre avec celle de Pierre.

Va-t-elle entrer ? Elle n'ose pas, elle écoute ; ce sont bien des sanglots, de gros sanglots d'enfant, un cœur qui crève d'avoir caché tout un jour son mal. Maintenant que Pierre est seul et qu'il s'imagine que personne ne peut l'entendre il crie toute sa peine, et ces cris sourds la martyrisent.

Derrière cette porte qu'elle n'osera jamais ouvrir, la mère meurtrière a une sueur d'agonie. Elle tombe à genoux, elle supplie Dieu, dont elle a transgressé le quatrième commandement, de consoler son enfant. Elle réclame pour elle les supplices de l'enfer, les supplices que l'âme la plus craintive a envisagés ; tout la fera moins souffrir que les sanglots de Pierre qui pleure une femme adorée, tuée par sa mère !

Jusqu'au petit jour elle reste là, épuisée par cette épreuve ; il y a longtemps que le silence s'est emparé de la maison entière quand elle pense à se relever. Elle est glacée, ses membres sont raides, elle peut à peine marcher. Elle va jusqu'à la table où sont les grands livres, elle les repousse, puis s'assied. Sans hésiter, sur une feuille blanche elle trace quelques lignes, et pour être certaine que la lettre qu'elle vient d'écrire partira ce matin, elle descend la jeter dans la boîte où est le courrier que le facteur emportera tout à l'heure.

Cela fait, toujours aussi calme, pâle à croire que tout le sang a disparu de son visage, elle remonte dans sa chambre et se couche. Quand Pierre viendra lui dire bonjour avant de partir, comme autrefois, il ne se doutera pas que sa mère a vécu cette nuit des heures que seuls les condamnés à mort connaissent.

XV

Dans le train qui l'emmène à la Sorcellerie, M^e Genty est de très mauvaise humeur. Il a pris ce train, il ne sait au juste pourquoi, et ce voyage l'ennuie au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Il est un homme trop occupé pour que des amis le dérangent sans cause. Un ancien bâtonnier, absorbé par les affaires, sollicité par les membres du gouvernement, n'a pas l'habitude d'être appelé à la campagne, presque en hiver, par une femme qui a tout l'air d'être un peu détraquée.

Cette femme, qu'il appelait autrefois une sainte, lui a écrit, il y a un mois, une lettre presque incompréhensible. Elle voulait le voir au sujet de la mort de Liane (cette mort stupide, elle était si jolie, si charmante, cette Liane), elle voulait le voir, mais elle le suppliait de venir, n'ayant pas le courage d'aller à Paris ; elle ajoutait qu'elle lui enverrait d'ici peu un rendez-vous. Pierre devant s'absenter prochainement

Ne pouvant confier à son secrétaire une lettre si personnelle, M^o Genty a oublié de répondre, sa vie surchargée l'excuse ; il ne pensait plus à M^{mo} Larnois, quand hier il a reçu une dépêche ainsi conçue : « Vous supplie de venir demain à la Sorcellerie, la voiture vous attendra au train de dix heures. »

Cette dépêche, il ne savait au juste pourquoi, l'avait impressionné, et, son premier mouvement étant toujours bon, il se décida à répondre à cet appel. Rendez-vous changés, affaires remises au palais, tout fut fait, et il s'en va, à une heure où d'habitude il dort encore ; ces campagnards n'ont aucune idée du sacrifice qu'ils vous imposent !

Jusqu'à la petite gare où il doit descendre il sommeille, ne daignant pas jeter un coup d'œil sur la campagne que l'automne fait somptueuse. M^o Genty n'en a cure, il songe à ces rendez-vous manqués, à cette journée qui l'attend demain, si surchargée.

Il descend, il est seul sur le quai ; ce Parisien habitué aux cohues des grandes gares se sent perdu. Heureusement, la voiture est là, l'auto somptueuse que Liane a choisie. Il y monte en pensant à la jeune femme qui a si peu joui d'une fortune tant désirée. Liane, quelle étrange destinée ! Mourir au cours d'une promenade, une imprudence et tout est fini ! Et cette M^{mo} Larnois qui n'avait pourtant pas l'air d'aimer sa belle-fille qu'on retire mourante de la rivière où elle s'était précipitée pour essayer de sauver l'imprudente. Un geste de sainte, un vrai film aussi !

Il faut entendre M. Durcel, cabotin même dans sa douceur paternelle, décrire avec de grands gestes : la rivière, le moulin, et cette roue meurtrière qui a broyé le corps de sa fille, ce corps dont on n'a retrouvé que quelques débris informes. La vie, mon Dieu, comme c'est peu de chose, et dire que, pour la conserver, la plus grande partie du genre humain est prête à commettre les pires bassesses. M^o Genty a reçu tant de confidences qu'il peut mieux qu'un autre juger les consciences.

Ce matin, est-ce l'effet de la campagne solitaire

qu'il traverse, M^o Genty philosophe. Sa mauvaise humeur est dissipée, il ne pense plus à ses affaires remises, cette journée de grand air sera pour son cerveau fatigué une journée de repos. Il ouvre les fenêtres pour respirer l'air pur, mais un peu froid. En novembre, les champs semblent porter le deuil des belles moissons, avant de recommencer son labeur fécond, la terre se repose ; M^o Genty trouve ce paysage désolé.

La voiture pénètre dans les bois, tout l'or dont l'automne dispose a été jeté sur ces feuilles que la prochaine tempête emportera ; il y a des chênes au feuillage couleur de sang et des peupliers revêtus d'une robe d'argent.

Emerveillé, M^o Genty regarde et pense que les affaires, qui lui ont pris toute sa vie, l'ont empêché d'admirer bien des automnes ; elles lui ont rapporté, c'est vrai, de l'argent et des honneurs, mais il n'a jamais eu le temps de jouir des beautés de la nature que les saisons font si différentes. M^o Genty soupire, des regrets qui ne lui sont pas habituels l'effleurent.

Devant le perron la voiture s'arrête. M^{me} Larnois n'est pas là pour recevoir son hôte, le bâtonnier s'en étonne ; la femme de chambre qui a reçu des ordres l'introduit dans le salon.

M^o Genty s'approche du feu et inspecte la pièce confortable, il sourit en pensant que la belle Liane ne devait pas aimer ce vieil ameublement. C'est étonnant qu'elle n'ait pas changé tout cela, elle qui prétendait ne pouvoir vivre sans ses bibelots et ses coussins. La belle-mère si vieux style n'aura probablement autorisé aucune transformation.

Liane !

M^o Genty se rappelle que c'est au sujet de sa mort que M^{me} Larnois l'a appelé. S'agit-il d'une difficulté avec les Durcel qui prétendent hériter de leur fille, ou Pierre, libre, a-t-il cessé d'être un fils modèle ? Est-ce à l'ami ou à l'ancien tuteur que la mère va demander des conseils ?

Sa curiosité est éveillée et il se rappelle l'impression étrange, si vite oubliée, que la lettre de M^{me} Larnois lui avait apportée.

La porte du salon s'ouvre et celle qu'il appelait la sainte est devant lui. Elle est vêtue de noir, elle porte un deuil sévère que ses cheveux devenus blancs et son visage pâle rendent tragique.

Elle s'incline devant M^e Genty, mais ne lui tend pas la main et aucun sourire n'éclaire son visage. Elle dit d'une voix grave :

— Merci d'être venu.

Un geste montre au bâtonnier un fauteuil près de la cheminée, elle s'assied en face de lui, croise ses mains qui semblent sortir d'une tombe, et après les avoir élevées vers quelque mystérieux autel elle les pose, toujours jointes, sur sa robe noire.

Dans son fauteuil M^e Genty est profondément ému. Il y a six mois M^{me} Larnois était encore jeune et belle, la maladie contractée dans la rivière l'a-t-elle donc si cruellement éprouvée? Quelle fièvre pernicieuse a blanchi ses cheveux naguère si brillants. Quel délire a laissé dans ses yeux qui le fixent cette expression d'effroi? Il répond, troublé lui-même :

— Ne me remerciez pas, je suis un vieil ami, vous deviez vous en souvenir. Que puis-je faire pour vous?

M^{me} Larnois ferme un instant les yeux, ses mains jointes se rapprochent de sa poitrine; dans un souffle, elle dit :

— M'écouter.

Bien qu'il ait l'habitude d'entendre toutes sortes de confidences, M^e Genty croit qu'il n'a jamais ressenti pareille émotion; il ne sait ce que M^{me} Larnois va lui confier, mais il est certain que cette femme douloureuse ne l'a pas dérangé sans un motif grave.

Les yeux clos, lentement, M^{me} Larnois parle, elle ne fait pas un mouvement, son corps est immobile et ses mains jointes la font ressembler à quelque figure pieuse, image de la douleur.

C'est l'ami et l'avocat qui doivent m'écouter. A l'ami je rappellerai la visite que je lui fis l'hiver dernier. J'étais venue à Paris voir mon fils, la vie qu'on lui faisait mener m'épouvanta. Alors je vins un matin chez vous. peut-être l'avez-vous oublié

vous dire que j'avais peur pour Pierre et que... Liane me semblait être la femme dangereuse dans toute l'acception du mot. Ce que j'avais vu de leur foyer me faisait craindre de me trouver en face d'une de ces créatures qui prennent à leur mari tout ce qu'elles peuvent lui prendre : amour, honneur, fortune ; et qui le rejettent loin d'elles lorsque par leur faute il a sombré.

M^e Genty s'incline et répond :

— Je me souviens.

Sans se rendre compte que celui qui l'écoute a parlé, M^{me} Larnois continue :

— Vous m'avez rassurée, vous m'avez dit que le souvenir d'un mort me faisait exagérer une situation toute naturelle et qu'il fallait « que jeunesse se passe ». Plus tard, quand les bébés seraient venus, je ne savais pas encore qu'elle considérait la maternité comme une catastrophe, plus tard, Liane aimerait la vie sérieuse, il fallait d'abord la laisser s'amuser. Je vous ai écouté et je suis repartie. Pourtant j'avais peur pour mon fils, car je sentais qu'il commençait à aimer les plaisirs malsains ; le père mort était prêt à revivre en lui. Je n'ai rien dit, j'ai attendu, puis au printemps ils sont venus tous les deux. Je me suis réjouie, j'ai pensé que j'avais eu tort, que je m'étais effrayée inutilement et que vous, qui connaissiez la vie mieux que moi, et Liane depuis sa naissance, vous aviez eu raison. Je les accueillis comme des enfants prodiges. J'étais prête, je vous assure, à toutes les concessions pourvu qu'on laissât mon fils travailler dans ce domaine qu'il avait toujours aimé et où il pouvait mener une existence honnête. Liane, je vous dis l'exacte vérité, a repoussé toutes les tentatives conciliantes. Elle s'ennuyait, vous savez que sa règle de vie était le plaisir.

Un matin, trois semaines après leur arrivée, un jour de mars où la pluie succédait au soleil, M. Durcel, l'homme d'affaires, est arrivé. Il paraît, j'ai su cela depuis, qu'il s'est enfermé avec mon fils et sa femme dans le boudoir de Liane et que pendant plus de trois heures ils ont discuté. Il a fallu trois heures, vous entendez, trois heures.

pour arracher à Pierre des signatures qui vendaient son domaine, cette Sorcellerie que je lui avais donnée et qu'il aimait tant, à une société qui s'appelait Durcel et C^{ie}.

Compagnie, c'était mon fils qui apportait ses terres, son argent, son honneur ; cette société devait avoir son siège social à Paris. Pierre en prenait la direction, Liane était arrivée à ses fins.

Mon fils ne voulut pas m'apprendre la mauvaise action qu'on lui avait fait commettre, Liane s'en chargea. L'après-midi de ce même jour, elle voulut sortir avec moi ; le temps était devenu beau, nous partîmes, je ne me doutais de rien. Ce ne fut qu'à la fin de la promenade, alors que nous quitions la forêt, et que nous arrivions près de la rivière que Liane m'apprit ce que Pierre venait de signer. Tout était fini, on me prévenait par correction, je n'avais rien à dire puisque le domaine ne m'appartenait plus.

Monsieur Genty, il faut aimer une terre, y être née, espérer y mourir, pour s'imaginer le déchirement ressenti quand une femme, qui n'est dans une famille qu'une intruse, vous déclare en souriant que son mari, conseillé par elle, l'a vendue ! A partir de ce moment-là, je n'ai plus été maîtresse de mes paroles ni de mes actes. Je me suis emportée, j'ai crié, j'ai supplié, j'ai essayé d'expliquer à cette femme ce que représentaient pour nous notre maison et nos terres. Elle m'a répondu qu'elle préférerait à tous ces hectares un bel hôtel à Paris. Alors je lui ai parlé de mon fils, je lui ai rappelé encore une fois les tares de son père qui pouvaient revivre en lui. Elle s'est moquée de mes craintes, Pierre vivrait à Paris comme elle entendait qu'il vive, M. Durcel le dirigerait.

Ce jour-là, elle s'est montrée telle qu'elle était ; avec une impudeur méchante elle m'a dévoilé son âme si cruelle ! J'ai eu peur, j'ai cru qu'elle n'était qu'une créature perverse venue pour perdre mon enfant, j'ai oublié qu'elle avait vingt-trois ans et que la vie et la souffrance pouvaient la rendre meilleure. Affolée, voulant sauver Pierre, l'arracher à cette femme qui me l'avait pris et

dont il était le jònet, j'ai tué, oui j'ai tué ! Nous étions près de la rivière, un geste violent, un corps qui plie, un cri, et tout est fini... Voilà ce que je voulais vous dire.

M^e Genty n'a pas interrompu cette longue confession ; dès que M^{me} Larnois est entrée dans le salon, il a deviné qu'elle allait s'accuser. Tout à coup la mort de Liane lui a semblé mystérieuse, l'accident n'était peut-être pas un accident

Est-ce possible que cette femme au visage douloureux ait commis un crime... J'ai tué... Elle a répété ces mots plusieurs fois... il doit la croire. Il regarde les mains blanches toujours jointes et qui semblent éterniser une prière muette ; ont-elles pu avoir la force de précipiter Liane, cette grande et souple femme, dans la rivière. J'ai tué... Pour en arriver là, quel calvaire cette malheureuse a dû monter !

Il se sent un peu responsable de ce meurtre, il devine tous les reproches que la criminelle pourrait lui faire. C'est dans sa maison que Pierre a rencontré Liane, c'est lui qui a donné à M^{me} Larnois tous les renseignements la concernant. Il a caché, sans que sa conscience lui criât qu'il commettait une mauvaise action, que cette jeune fille mystérieuse lui semblait avoir le caractère de son père et aimer avant tout la richesse et les plaisirs. Il a caché que M. Durcel n'était qu'un brasseur d'affaires, se souciant pas mal des amis et même quelquefois de l'honneur quand son intérêt était en jeu. Il a caché que Liane ne se laissait courtiser que par des hommes riches, et que sa famille, au moment où Pierre s'éprit d'elle, vivait d'expédients. Il a caché tout ce qu'il savait propre à nuire à l'établissement de Liane, et à cette mère qui lui demandait la vérité au nom de son amour maternel il a menti, car il savait bien que la belle Liane n'accepterait pas facilement de vivre à la campagne.

N'est-il pas responsable du crime commis, n'est-ce pas lui qui a rendu ces mains blanches meurtrières ? Malgré la légèreté de son âme, M^e Genty sent monter en lui le poison du doute ; il ne sait plus que faire ni que dire, et lui, le

bâtonnier, le célèbre avocat des causes passionnelles est aussi troublé qu'un jeune stagiaire qui se trouve pour la première fois en face d'un grand coupable. Il se demande pourquoi cette femme, qui a si bien su cacher son crime, le lui a révélé ? Il lui en veut de sa sincérité, il lui en veut de l'avoir forcé à écouter une confession inutile. Liane est morte, il y a huit mois ; sauf son mari, personne n'y pense plus. Pourquoi remuer ce passé ?

Devant lui, immobile, M^{me} Larnois attend, ses yeux fixent derrière M^e Genty quelque objet qu'ils ne voient pas, et ses mains, toujours jointes, semblent continuer leur prière. Elle attend, il a l'impression qu'elle attendrait ainsi des heures. Il faut parler, il doit parler, ah ! que les mots sont difficiles à trouver.

— Madame, dit-il, je vous plains, vous avez dû beaucoup souffrir... c'est terrible, pauvre Liane... Mais pourquoi me révélez-vous aujourd'hui ce drame que vous êtes seule, je pense, à connaître. Liane, pour tous est morte par accident, il ne faut pas changer cette version. A quoi bon, puisqu'elle est morte !

M^{me} Larnois se tourne vers M^e Genty, et pour la première fois depuis qu'elle est entrée dans le salon, elle le regarde. Toujours aussi calme, de cette voix monotone que rien ne semble plus pouvoir agiter, elle répond :

— Vous ne m'avez pas comprise, je vous ai appris ma faute, que nul ne connaît, pour que vous preniez une décision. Vous approchez tous les jours des magistrats, vous connaissez les lois. Que devez-vous faire d'une femme coupable d'un meurtre, nullement prémédité, je vous le jure ! Ecoutez votre conscience, obéissez-lui... Je suis une criminelle qui a avoué, il y a toujours un moment où les criminels avouent, profitez-en, faites-moi arrêter. Demain, peut-être je nierai tout, et vous savez qu'il n'y a aucune preuve.

M^e Genty ne cherche plus ses mots ; cette femme avec son immobilité et son calme, l'exaspère !

— Madame, s'écrie-t-il, taisez-vous, ou je croirai que la douleur a troublé vos facultés. Si vous avez

tue, si Liane a payé de sa vie des fautes qui me semblent légères, nul ne doit le savoir... Portez seule votre peine, ne mêlez pas la justice à cette triste histoire. Vous n'avez pas le droit de salir votre nom qui est celui de votre fils!

L'âme chrétienne de M^{me} Larnois ne se contente pas de ces conseils prudents, elle veut le châtement.

— Je dois expier, reprend-elle. je n'ai pas le droit de vivre ici.

Et comme M^e Genty a un geste violent, elle ajoute :

— Ecoutez-moi, Monsieur, encore quelques minutes. L'an passé, à pareille époque, on m'avait déjà pris mon fils, on essayait de lui faire comprendre que l'affection qu'il avait pour moi était exagérée et ridicule. Peu à peu il m'a oubliée ; il est jeune, faible ; j'étais pour lui le devoir ; elle, le plaisir ! Tout de suite après la mort de sa femme il m'est revenu ; pour moi il a essayé de surmonter sa peine, pour moi il a voulu vivre. A présent il a repris sa vie de travailleur, il est sauvé ! Hélas ! je crois que, depuis qu'il a tant souffert, il m'aime davantage ; hier, il m'a demandé pardon, le pauvre petit, de m'avoir négligée pendant quelques mois... Son amour, m'a-t-il dit, lui faisait tout oublier...

Monsieur, je vole cette affection, ces mots de tendresse ; ces baisers qu'il me prodigue je ne peux les accepter. S'il savait, s'il se doutait que j'ai tué cette femme qu'il adorait, sa tendresse se changerait en haine ; il me crierait sa rancune, il me renierait, il voudrait me voir fuir cette demeure que j'ai voulu lui garder. Son bras ne se lèverait peut-être pas pour se venger, mais, en me montrant la porte, il me dirait de ne jamais revenir. Monsieur Genty, comprenez-moi bien, je ne veux pas accepter une tendresse à laquelle je n'ai plus aucun droit. Je ne veux pas être obligée de continuer à mentir, à sourire, à brouter naturel qu'on m'entoure, moi, une criminelle, de respect, d'attentions, d'affection. Je veux que tous connaissent ma faute, je veux expier comme les autres, dans une prison qui me séparera pour

toujours de mon enfant. Je veux souffrir plus que je n'ai souffert ; je veux qu'on m'abaisse, qu'on m'humilie, qu'on m'insulte ; je veux enfin connaître toutes les tortures que la justice humaine a inventées pour les criminels. Je veux aussi que ces souffrances me donnent la paix, et que Liane, qui ne cesse de me harceler, disparaisse à jamais de mon souvenir. Que pourra-t-elle donc me réclamer quand mon fils saura ce que j'ai fait et que j'expierai jusqu'à ma mort !

M^{me} Larnois se tait ; son corps, que sa robe noire fait paraître si frêle, est secoué par un tremblement convulsif, bien pénible pour celle qui l'éprouve et pour celui qui le voit.

M^e Genty croit qu'il n'a jamais entendu une confession si douloureuse. Toute la bonté qui est en lui se réveille, sa voix se fait tendre, ses gestes deviennent pitoyables, et sur cette femme qui vient de lui confesser sa misère, il se penche :

— Madame, ma pauvre amie, laissez-moi vous donner ce nom, vous ne savez plus où est votre devoir. Je vous rappelle que votre fils, vous me l'avez dit tout à l'heure, n'a surmonté sa peine que soutenu par vous. Il est faible, très jeune, je répète vos paroles, que deviendrait-il si vous l'abandonniez et si cet abandon correspondait à la révélation que vous voulez lui faire. Pierre, ah ! j'en suis certain, ne survivrait pas à cette seconde douleur. La mort de Liane l'a profondément atteint, il l'aimait avec toute la folie de la jeunesse, c'était son premier amour... mais il se consolera, il oubliera, la vie est longue, il peut refaire son foyer. Croyez-vous vraiment que, s'il apprenait que sa mère est coupable, que des hommes vont être appelés à juger un geste, dont peut-être elle n'a pas été maîtresse et qu'elle regrettera toute sa vie, croyez-vous que le cœur de votre enfant résisterait à ce nouveau chagrin ? Non, il souffrirait plus qu'il n'a déjà souffert. Vous imaginez-vous que je puis lui dire : Ta mère, dont tu es la chair même, ta mère qui t'a donné non seulement la vie, mais toute sa jeunesse, travaillant pour toi comme la plus humble des

femmes, ta mère aimée et respectée de tous, ta mère qui est le guide de ta conscience, ta mère que tu vénères, n'est qu'une criminelle dont la justice va s'emparer ; son crime est d'avoir tué celle que tu aimais. Elle a tué parce qu'elle croyait que ta femme, cette Liane si charmante, voulait te perdre. Elle a tué pour te sauver d'un danger que tu ne connaissais pas et vers lequel ta jeunesse et ton inexpérience t'entraînaient ; elle a tué pour te libérer, elle a tué parce qu'elle t'aimait plus qu'elle-même et qu'elle préférait le châtement à la mort de ton âme. Elle a tué, tu dois cesser de l'aimer ; elle a tué, maudis-la, si tu oses !... Examine ta conscience et demande-lui si tu n'es pas le responsable de ce crime et si ce n'est pas toi, entraîné par un amour qui s'était emparé de tes sens et de ta raison, qui a permis que ces mains qui ne savaient que travailler et prier devinssent criminelles ?

M^{me} Larnois s'est dressée devant M^e Genty qui accusait son fils, elle voulait le défendre, mais elle est retombée sur son fauteuil, sa tête aux cheveux blancs s'est penchée, et maintenant quelques larmes commencent à tomber sur sa robe noire. Elle pleure ; et très doucement, avec une grande tendresse, M^e Genty continue à lui parler.

— Le silence, sur tout ce passé, je l'exige comme ami et ancien tuteur ; nul ne doit savoir la vérité. Vous souffrirez, pauvre femme, vous n'oublierez jamais. Votre âme chrétienne réclame un châtement ; le souvenir de votre faute sera suffisant. Vous ne devez pas traîner votre nom qui est celui de votre fils devant un public de cour d'assises, je ne vous en reconnais pas le droit. La justice humaine vous ignorera, et là-haut, si la justice est divine, elle vous pardonnera. Il faut vivre libre ; que votre conscience ne s'effraie pas de cette liberté que je vous impose, rappelez-vous que vous êtes la gardienne d'une vie et que tant que Pierre aura besoin de vous, vous ne devez pas songer à expier. L'avenir appartient à Dieu, mais comme mon âge me permet d'envisager la mort, vous allez me promettre que, si je disparaissais

avant vous, jamais vous ne réclameriez de ces hommes la punition de votre crime.

Maintenant M^{me} Larnois sanglote ; elle était prête à tout, prête à suivre M^e Genty, prête à quitter cette maison sans revoir son fils absent pour vingt-quatre heures, mais elle n'était pas prête à entendre des paroles douces, à sentir peser sur elle des regards pleins de pitié. Elle ne sait ce qu'elle doit faire, elle croyait pourtant qu'aucune considération ne l'arrêterait et que rien ne pouvait ébranler une résolution dictée par sa conscience.

Le silence, c'est tout ce qu'on réclame d'elle ; elle commence à croire que les remords qui la poursuivent l'ont mal dirigée ; elle voulait s'accuser, s'entendre condamner, pour que l'expiation la délivre. Sa peine l'a égarée et a fait naître en elle des sentiments égoïstes ; elle oubliait son fils, cherchant avant tout à se libérer du poids effroyable de sa faute.

Le châtimeut, c'est de rester où Liane a vécu, c'est de se souvenir à chaque heure de celle qui n'est plus, c'est de la sentir rôder dans le parc, dans la maison, c'est de ne pas oser s'approcher de la rivière, c'est de passer les nuits à regarder dans tous les coins de sa chambre si le fantôme ne va pas apparaître, réclamant une sépulture. Le châtimeut, c'est de recevoir les baisers de Pierre et de ne pas les rendre ; le châtimeut, c'est de sentir le cœur de son enfant lui revenir et d'en avoir honte ; le châtimeut : c'est de vivre !

M^e Genty a raison, tout ce qu'il dit est bien. Il défend, lui, l'avenir de Pierre que dans son affolement elle avait oublié, cet avenir où il entrevoyait un nouveau bonheur. N'a-t-il pas dit tout à l'heure : « Pierre peut refaire son foyer » ? Avec une mère coupable, condamnée, en prison, ce serait chose impossible ; comment n'y a-t-elle pas pensé ? Elle se taira, pour son fils rien ne lui coûte, elle vivra avec son secret, elle le cachera à tous, pourvu que son petit soit heureux et qu'il ne pleure plus.

— Je promets, dit-elle, je promets ; vous avez raison la justice humaine ne peut séparer la mère

de l'enfant. Ma condamnation rejaillirait sur Pierre, je n'ai pas le droit de la lui imposer.

Satisfait d'avoir gagné une si triste cause, M^e Genty s'assied en face de M^{me} Larnois : il oublie le train à prendre, il oublie qu'on l'attend à Paris, il oublie tout ce qui n'est pas cette femme au visage douloureux.

Pendant une heure encore il reste près d'elle, l'encourageant, lui parlant comme si elle n'était pas une coupable dont il connaît le crime, s'efforçant de lui montrer que le pardon suit toute faute regrettée.

Ce n'est qu'à midi, lorsque le chauffeur vient prévenir que Monsieur va manquer le second train, qu'il se souvient qu'il a à Paris des rendez-vous, des clients qui l'attendent, une vie surchargée ; mon Dieu ! comme tout cela lui semble loin. Il a vécu ce matin des heures qu'il n'oubliera pas, les plus tragiques peut-être de sa brillante carrière.

XVI

Pour la seconde fois depuis la mort de Liane le printemps est revenu à la Sorcellerie, le printemps et son beau soleil qui a fait de la prairie et de la forêt un immense bouquet.

Si le printemps donne aux fleurs la vie, il donne aux âmes des sentiments nouveaux. Pierre Larnois, le propriétaire de l'immense domaine, s'étonne d'éprouver une joie oubliée à se promener au milieu des vergers blancs, à marcher à travers les prés fleuris et à rester des heures dans les bois à écouter la chanson de cette forêt qui s'éveille.

Hier, Pierre était un convalescent qui voulait éterniser sa convalescence ; aujourd'hui, il rejette le fardeau de sa douleur ; ses vingt-cinq ans, impérieusement, réclament de la joie.

Liane, il y pensera toujours : c'est le souvenir de sa jeunesse, elle fut son premier amour ; mais

en se promenant dans son domaine que le printemps fait si beau, il songe avec regret qu'elle n'aimait pas la Sorcellerie et que, pour lui plaire, il était prêt à vendre ce qui lui semble aujourd'hui, comme autrefois, faire partie de lui-même. Il frémit, il ne soupçonnait pas quel sacrifice la tant aimée demandait... Il n'avait pas compris qu'un geste, une signature posée au bas de quelques papiers lui enlevaient pour toujours ses bois, ses prés, sa maison. Il écoutait Liane ; pour la voir heureuse, contente, il était prêt à tout ; il la suivait les yeux fermés, ne voulant pas se rendre compte de ce qu'elle exigeait.

Libéré du pouvoir qu'elle exerçait sur lui, Pierre, malgré sa douleur, avait renvoyé M. Durcel, le gérant et leurs combinaisons. Après cet acte de courage, il vécut les premiers mois de son deuil comme un être humain qui n'a gardé de ses facultés divines que la possibilité de souffrir ; puis, peu à peu, sans qu'il s'en rendît compte, la vie des autres le reprit. Il s'intéressa au chagrin ou à la joie de ceux qui l'entouraient, il pleura, essaya de sourire ; enfin la terre, cette terre qui réclamait des soins incessants, l'appela. Un fermier malade, laissant en route la moisson, le forçait à diriger les récoltes ; une autre fois, l'orage menaçant l'obligeait à se joindre à l'effort de tous pour rentrer les foins ; enfin les paysans qui aimaient l'enfant qu'ils avaient vu grandir et le maître compatissant lui demandèrent des conseils. Absent depuis plusieurs mois, Pierre dut faire de nombreuses visites, pour ramener dans ce coin de terre de France la concorde qui y avait toujours régné, détruite par les idées avancées du gérant. Et, les mois s'ajoutant aux mois, sa douleur s'apaisa ; il resta triste, mais il n'éprouva plus ce désir malsain de mourir à son tour ; il acceptait de vivre, croyant ne plus connaître la joie. Il travaillait, s'intéressant à tout, causant avec sa mère comme autrefois ; seulement jamais un sourire n'éclairait son jeune visage.

Il vécut deux ans ainsi, ne quittant la Sorcellerie que pour aller, aux foires des environs, surveiller la vente ou l'achat des bêtes. ■

ne s'ennuyait pas, il ne s'amusait pas ; il vivait.

Et voilà que ce printemps qui vient après un rude hiver réveiller la nature endormie, réveille aussi le cœur de Pierre ; la brise, saturée de parfums doux et violents, le grise, ses yeux s'émerveillent de la profusion des fleurs qui n'ont jamais été si belles, ses lèvres s'entr'ouvrent gourmandes.

Après une matinée bien remplie, il descend en courant la colline, passe près de l'étang où les insectes dansent dans des rayons d'or entraînés par quelque mystérieuse musique, traverse la prairie en caressant les bêtes qui viennent près de lui ; il tient à la main un gros bouquet d'aubépine qu'il a cueilli dans les bois.

Il pénètre dans la maison avec ce visage riant que le printemps lui a fait ; la maison silencieuse ne l'attriste pas, il y a en lui tant de jeune gaieté ! D'une voix claire qui résonne comme un chant de triomphe, il appelle M^{me} Larnois.

— Maman, tu es encore dans ta chambre ; n'as-tu pas honte, quand il fait si beau, de t'enfermer derrière des murs qui te cachent le printemps ? Viens vite, je t'en rapporte du printemps, tu vas en mettre dans tous les vases de la maison.

Les mains tendues vers cet enfant au visage joyeux, M^{me} Larnois descend ; elle prend l'aubépine, l'admire, la serre contre son cœur ; c'est la première fois, depuis la mort de Liane, que Pierre cueille des fleurs.

Ces fleurs, cette voix claire, ce visage souriant, tout crie la guérison. Dieu est bon, Dieu pardonne ! Elle s'empresse, elle est gaie, bien que son cœur s'affole. Le déjeuner est parfait, Pierre a un appétit d'ogre à grandes bottes ; les fenêtres ouvertes laissent entrer tout le printemps et le jeune homme peut voir de sa place le verger fleuri. Il bavarde, tout à fait comme autrefois, il raconte une histoire invraisemblable arrivée hier à un de ses fermiers et il s'en amuse comme un enfant ; tout à coup, presque sans cause, il rit !

M^{me} Larnois s'épouvante, depuis tant de mois elle n'a pas entendu ce rire ! Elle regarde Pierre qui continue à déjeuner sans s'apercevoir de son émoi ; alors elle se redresse, elle veut jouir de

cette trêve, être heureuse puisque son fils ne souffre plus. Hélas ! elle oublie que pour elle il n'y a pas de joie possible. Liane est là, tout près d'elle, si près qu'elle n'ose se retourner de peur d'apercevoir ce fantôme qui ne la quitte ni jour ni nuit, ce fantôme qui pleure, qui gémit, qui l'insulte !

Le repas terminé, Pierre force sa mère à s'asseoir dehors ; il se donne, dit-il, une heure de congé pour faire admirer à M^{me} Larnois ce printemps qu'elle n'a pas encore adoré.

— Maman, tu n'as pas l'air de te douter que le printemps est un dieu, un dieu païen, je te l'accorde, auquel il faut sacrifier. Perds une heure de ta journée, mais regarde ces pommiers, ces lilas, ces buissons merveilleux et ce ciel de fête qui couronne l'autel du dieu triomphant. Maman, dis-moi, non pas pour me faire plaisir, mais parce que tu le penses, qu'une journée pareille met en vous des forces neuves, dis-moi que nous pourrions de nouveau être heureux. Dis-moi que nous oublierions les années terribles où nous nous cachions pour pleurer. Dis-moi que dans cette maison, si grande pour nous deux, nous verrons quelque jour un jeune visage qui, plus tard, sera entouré de têtes blondes. Maman, dis-moi, j'ai besoin que tu me l'affirmes, que, sans que ce soit une insulte pour notre pauvre morte, je peux songer à refaire ma vie ! J'ai vingt-cinq ans ; je puis bien, il me semble, songer au bonheur.

Avec une tendresse et une émotion qui rendent sa voix tremblante, M^{me} Larnois répond

— Mon pauvre enfant, certes tu as le droit de songer au bonheur ; le deuil que tu as eu, si douloureux qu'il ait été, ne doit pas assombrir toute ta vie. Oui, tu as raison, la maison est trop grande pour nous deux ; ta vieille maman peut, d'un jour à l'autre, disparaître... alors tu serais bien seul... Un jeune visage... des têtes blondes, quel beau rêve... Mais, mon petit, ma souffrance, car j'ai souffert autant que toi ! me permet de te demander d'être prudent. Choisis près de nous, parmi celles que tu as connues autrefois et qui aiment la vie que tu mènes. Choisis ta compagne avec ton cœur,

avec toute ton âme. L'amour physique, le plus violent, s'apaise ; seul demeure l'amour qui a pour base des sentiments élevés.

Recueilli, Pierre écoute. Lui, tout à l'heure si joyeux, est devenu grave ; il regarde attentivement sa mère, et il découvre, pour la première fois, sur son visage les traces de la douleur. Les cheveux devenus blancs si vite, les rides qui sillonnent le front, accusant les traits, et cet amaigrissement, cette pâleur qui font croire que M^{me} Larnois relève de quelque maladie. Pourtant elle ne se plaint pas, elle a repris toutes ses occupations et on ne l'entend jamais dire qu'elle est souffrante ou fatiguée.

Pierre se souvient du passé : il se rend compte, depuis longtemps il n'a pas vu si clair dans sa conscience, que son mariage a dû faire souffrir M^{me} Larnois. Il se rappelle ses actes et ceux d'une autre : le départ, la vie à Paris, la visite de sa mère, la lettre montrant le danger et leur retour à la Sorcellerie que Liane voulait lui faire vendre. M^{me} Larnois a-t-elle connu ces projets ridicules germés dans le cerveau d'un homme d'affaires en quête de spéculations ? Pierre ignore si, au cours de cette promenade où elle a trouvé la mort, Liane a eu le temps d'expliquer les combinaisons Durcel. Il ne le croit pas. car M^{me} Larnois ne lui en a jamais parlé. La Sorcellerie mise en actions, la Sorcellerie, cette terre de famille, vendue à des indifférents qui en seraient devenus les maîtres. Il faut être M. Durcel pour inventer une chose pareille ! Pierre veut oublier que Liane désirait, conseillait, exigeait cette combinaison qui devait permettre l'achat d'un hôtel à Paris, avenue du Bois. Pierre veut respecter la mémoire de celle qu'il a tant aimée.

— Maman, reprend-il, tout en regardant le visage de cette femme que son amour maternel a crucifié, je te comprends et je devine tout ce que tu ne me dis pas. Sois tranquille, si j'ai le courage de refaire mon foyer, je m'inquiéterai d'abord de savoir si celle que je choisis sera une fille pour toi. Autrefois, tu le sais bien, je n'ai pas été maître de mon cœur, dès la première

rencontre je l'avais donné. Aujourd'hui, tout sera différent. Je n'aimerai plus jamais comme j'ai aimé ; c'est la compagne de ma vie, la mère de mes enfants que je chercherai. Je lui demanderai d'être bonne et dévouée, généreuse et charitable ; je voudrais aussi qu'elle ait été élevée religieusement et très loin de ce Paris qu'on ne peut quitter quand on y a toutes ses habitudes. Tu vois, maman, comme je serai sage et prudent ; aussi il faut sourire avec moi, être gaie puisque je suis gai et tâcher de reprendre ton ancien visage. Il y a deux ans tu étais une très jolie maman, je veux que tu le redeviennes. Ces vilaines rides que les larmes t'ont faites, le bonheur les fera disparaître ; ce pli près de ta bouche, qui la rend si sévère, est-ce qu'il faudra attendre que les mains de tes petits-enfants l'effacent ? Maman, promets-moi que tu vas te soigner pour redevenir belle.

En disant ces mots Pierre se lève, il se souvient qu'on l'attend. Il s'en va après un dernier baiser, il a presque une chanson sur les lèvres.

Son départ attriste M^{me} Larnois ; c'était si bon d'entendre cette voix jeune, vibrante, parler d'un avenir qu'elle n'osait entrevoir ; c'était si bon de se réjouir avec lui, d'oublier pendant quelques minutes ! Mais le silence réveille le passé ; dans l'ombre, tout près d'elle, le fantôme est toujours là !

Elle se lève, cette nature en fête augmente son trouble, elle voudrait prier. Elle pense à l'église, au cimetière, où est inscrit sur une dalle de marbre blanc le nom de Liane. Aucun corps, hélas ! n'y repose, puisqu'on n'a retrouvé dans cette rivière paisible, transformée par la fonte des neiges en torrent, que quelques morceaux de la robe rouge portée par la jeune femme. Broyée, déchiquetée par la roue, emportée par le courant, Liane s'en est allée, aucune sépulture n'a pu lui être donnée.

M^{me} Larnois quitte le parc, elle traverse la prairie et suit un chemin qui longe un champ de blé, puis elle prend un sentier au milieu des bois qui descend à la rivière dont elle n'a pas encore osé s'approcher. Une force mystérieuse la pousse, la

conduit : elle veut, comme les assassins, revoir l'endroit de son crime. Elle marche lentement, la tête courbée, les mains jointes, la voilà au bord de cette eau qui a emporté Liane. Elle lève les yeux, devant elle la petite île émerge toute fleurie ; à gauche, le vieux moulin, la roue qui, comme autrefois, tourne ; et de l'autre côté de la berge, la prairie avec ses pommiers en fleurs qui ressemblent à des reposoirs. Elle s'agenouille, elle prie là mieux qu'au cimetière. Elle s'accuse, elle est une criminelle dont il faut avoir pitié, puis elle implore Dieu, non pas pour elle, mais pour son enfant.

Elle accepte de souffrir, c'est juste, elle acceptera tout sans murmurer si Pierre est heureux. Elle promet, elle jure, près de cette rivière, tombeau de Liane, qu'elle expiera. Elle renonce à toutes les joies de la terre, elle y renonce pour toujours, offrant les années qui lui restent à passer sur la terre, années qu'elle vivra dans la pénitence et la misère, à Celui qui pardonne aux plus grands coupables.

XVII

Le bonheur entra à la Sorcellerie un soir d'été. Un voisin, propriétaire d'un important domaine près de Chambord, vint demander à Pierre Larnois de lui prêter des machines dont il avait besoin ; son fils et sa fille l'accompagnaient. Les ayant connus enfants, Pierre les retrouva avec plaisir et, après une heure de bavardage, ils se quittèrent en se promettant de se revoir souvent. Les domaines étaient près l'un de l'autre, la chose paraissait facile.

L'été favorise les rencontres ; la jeune fille n'était pas jolie, mais de visage agréable, Pierre la vit avec plaisir. Invité chez ses parents, il put se rendre compte de l'éducation qui lui avait été donnée. Etant l'aînée d'une nombreuse famille, à

dix-huit ans, elle était déjà une petite maman qui ne trouvait jamais les journées assez longues tant « ses enfants » l'absorbaient. Mais quand elle se trouvait libre, délivrée de tout souci, la petite maman se transformait, elle avait une gaieté douce, charmante, et son rire clair, léger, timide, faisait penser à quelque pinson qui essaie son chant.

Pierre si éprouvé par la mort de sa femme, Pierre, qu'on disait inconsolable, intéressa ce jeune cœur ; elle s'occupa de lui, plus que des autres jeunes gens que ses parents recevaient, parce qu'il était malheureux. D'abord ils parlèrent des enfants, de leur caractère si différent, puis du pays où ils vivaient et qu'ils aimaient tous deux du même amour. Enfin, un soir, après une chaude journée où le travail avait été très dur, Pierre osa parler de lui-même. Il conta son roman si tragiquement terminé, roman qu'elle connaissait déjà ; il avoua que, si sa mère n'avait pas été là, il n'aurait jamais eu le courage de se résigner. Depuis il s'était repris, il n'oubliait pas, mais il comprenait qu'il faut accepter les épreuves, car, à côté de la douleur, Dieu met toujours la consolation. Et Pierre demanda à ce jeune être qui l'écoutait avec tant d'émotion si elle pensait qu'une autre femme accepterait de partager sa vie, malgré le souvenir qu'il conservait de celle qui avait été son premier amour.

Et sans phrases, avec des mots très simples, la petite donna son cœur : aimer, consoler, pour une âme comme la sienne y avait-il sur terre plus belle tâche !

Ils furent des fiancés calmes et heureux. M^{me} Larnois approuvait le choix de son fils et les parents de la jeune fille se réjouissaient de cette alliance qui conservait près d'eux une enfant très chérie et qu'ils confiaient à un homme que tout le monde estimait.

Célébré dans la petite église que le cimetière entoure, leur mariage eut lieu dans la plus stricte intimité. Bien que l'automne fût venu, le soleil prodigua ses rayons, et pendant la cérémonie les hirondelles, entrant par une fenêtre laissée

ouverte, survolèrent le maître autel. La messe dite, M. le curé affirma que c'était un présage de joie, et M^{me} Larnois, qui luttait contre ses souvenirs, la tête haute et le visage dur, répondit qu'il était temps que la joie rentrât chez eux. Il y eut au château de la Sorcellerie un déjeuner qui réunissait les deux familles. Il fut très cordial, chacun éprouvant pour son voisin la plus grande sympathie ; puis, les parents de la mariée s'en allèrent et seuls restèrent au château : Pierre, sa jeune femme, et M^{me} Larnois qui partait par le train de cinq heures pour Marseille où elle comptait passer un mois avec une amie arrivant des Indes.

Pour ne pas gêner les nouveaux mariés, M^{me} Larnois se retira dans sa chambre. Elle y entra avec le même visage qu'elle avait depuis plusieurs jours, un visage rigide, impénétrable ; mais quand elle se sentit seule et qu'elle pensa que personne ne viendrait avant une heure, elle s'abattit sur son lit et elle pleura toutes les larmes que depuis des semaines elle n'avait pas versées.

Elle pleurait, et pourtant Pierre était heureux, elle pleurait parce que dans une heure elle partirait pour toujours !

Elle tenait son serment, elle avait promis d'expier, elle avait juré de renoncer à toutes les joies de la terre si son fils retrouvait le bonheur, un bonheur sain et pur qui élèverait son âme. La petite mariée d'aujourd'hui lui apportait tout cela, Dieu l'exauçait, elle devait payer.

Elle payait, elle fuyait cette maison où le fantôme de Liane la harcelait ; elle fuyait, car elle n'était qu'une criminelle !

Elle fuyait, parce que, si malheureux qu'ait été son fils, malgré le danger qui le menaçait, elle n'avait pas le droit de s'ériger justicière et de supprimer une créature de Dieu. Geste involontaire, crime nullement prémédité, circonstances atténuantes pour la justice humaine, mais la justice divine ne les admettait pas. Elle ne pouvait jouir en paix du bonheur de son fils, elle ne pouvait attendre que des petites têtes blondes vissent ramener la joie dans cette demeure endeuillée,

Elle s'en allait, dans deux jours elle s'embarquait pour les Indes ; elle y partait, infirmière bénévole, soigner les malades et assister les mourants. Elle s'était engagée à y rester douze ans, mais elle savait bien que, si sa vie se prolongeait davantage, elle ne reviendrait pas. Rien ne la rappellerait en France, ni deuil, ni naissance. Elle partait pour toujours, puisqu'avant son départ elle rendrait son retour impossible. Elle pouvait pleurer ; tout à l'heure, pour la dernière fois, elle embrasserait son enfant ; elle mourrait loin de lui, elle serait seule au moment de l'angoisse suprême, seule !

Le temps passe, une pendule qui sonne lui rappelle que son départ est proche, elle se redresse, elle veut avoir du courage jusqu'à la fin. Elle passe dans son cabinet de toilette, baigne son visage ravagé par les larmes, un grand voile jeté sur son chapeau la préservera des regards indiscrets. Elle met son manteau, prend son sac, la voilà prête ; dans une demi-heure l'auto sera devant la porte, l'auto qui l'emmènera. Elle s'approche de la fenêtre, regarde une dernière fois ce domaine qu'elle a tant aimé. Il fait trop beau vraiment ; ce jour d'octobre a des douceurs de printemps, la forêt que l'automne n'a pas encore touchée se dresse sombre et magnifique ; dans la prairie les bêtes se reposent et, descendant la colline, elle aperçoit Pierre et sa jeune femme. Il lui a pris le bras, et comme elle est beaucoup plus petite, il se penche avec tendresse vers ce visage qui rayonne. Ah ! comme ils ont l'air heureux ! Ce bonheur vu lui donne de la force : elle pourra, sans défaillir, quitter ce domaine où elle a tant travaillé, et ce fils qu'elle a trop aimé. Elle s'éloigne de la fenêtre, debout, regardant la pendule, ne voulant plus faire un geste inutile, elle attend, elle n'a plus que quinze minutes à vivre dans cette demeure.

La porte s'ouvre, la petite mariée paraît. Elle est venue seule dire au revoir à sa belle-mère et lui offrir sa tendresse comme une enfant offre des fleurs. Elle tend les bras, les joues, certaine d'être bien accueillie

M^{me} Larnois ne bouge pas, elle s'est imposé une attitude qu'elle ne veut plus quitter. Etonnée, la petite jeune femme laisse retomber ses bras ; ses lèvres souriantes, prêtes pour le baiser, se plissent chagrines.

— Madame, dit-elle, en hésitant un peu, je voulais vous dire avant votre départ que je suis bien contente d'être devenue un peu votre fille, et que je vous aimerai beaucoup... j'espère que vous voudrez m'aimer un peu. Je voulais vous dire encore bien des choses, mais vous avez l'air si triste et si sévère que je ne m'en souviens plus. Madame... je croyais... Pierre m'avait affirmé... que notre bonheur vous donnait de la joie.

M^{me} Larnois se tourne vers sa belle-fille, elle regarde longuement ce jeune visage et les grands yeux rayonnants de bonté et de tendresse, et voilà qu'elle éprouve le besoin impérieux de dire sa peine, de se confier à ce cœur qui ne connaît pas le mal. Elle hésite quelques secondes, elle regarde la pendule, les minutes sont comptées. Rompant le silence qu'elle s'était imposé, elle parle :

— Marie, vous qui portez un nom béni, je vous remercie d'être venue... Je vous donne mon fils ; que votre âme si pure, que votre amour le garde mieux que je ne l'ai fait. Vous savez que celle qui est morte, Dieu lui pardonne, était une mauvaise femme qui me l'avait pris pour le perdre. Vous serez, vous, j'en suis certaine, la gardienne de son foyer, la mère aimée et respectée. Je vous remercie, car vous avez ramené le bonheur dans cette maison où on ne connaissait plus que les larmes. Je ne vous embrasse pas, toute émotion m'est défendue. Je pars, ma chère petite fille, je pars, je ne vous reverrai jamais... Un jour, j'espère, vous aurez des enfants, vous leur parlerez de moi comme si j'étais morte et vous leur ferez prier pour leur grand'mère coupable. Je suis coupable, vous le direz à mon fils, dans quelque temps, lorsque votre amour sera victorieux du passé. Vous lui direz... Marie, approchez-vous de moi pour que je vous confie tout

has l'horrible secret... Vous lui direz que sa mère aimée et respectée a tué sa première femme, vous entendez bien, je l'ai tuée. Oh! que vos yeux si purs ne fuient pas les miens, que vos petites mains restent immobiles, je pars, vous ne me reverrez jamais.

J'ai tué! Marie, plus tard, vous me pardonnerez. J'ai tué parce qu'une femme voulait faire de mon enfant, si honnête, un misérable! J'ai tué pour sauver son âme qui était en danger. J'ai tué pour le libérer d'une influence funeste. J'ai tué sans savoir ce que je faisais, exaspérée par la méchanceté et la cruauté d'un cœur qui ne connaissait que le mal. Ma faute est sans excuse, je le sais; nul n'a le droit sur terre de supprimer une créature. Je pars pour expier jusqu'à la fin de ma vie mon geste meurtrier, et je m'accuse devant vous, qui répéterez à mon fils cette confession suprême, pour que je ne puisse jamais revenir ici, dans cette maison qui est la sienne. Une lettre que j'ai là, dans mon sac, et que je voulais vous remettre au moment du départ, vous disait ce passé douloureux; elle est inutile, vous êtes venue, une force mystérieuse m'a obligée à tout vous avouer.

Adieu, mon enfant, pardonnez-moi et ne m'oubliez pas dans vos prières.

L'heure est venue, la corne de l'automobile appelle la voyageuse. M^{me} Larnois descend, sa belle-fille la regarde partir, ses mains se lèvent pour l'arrêter, mais retombent découragées; silencieuse, elle suit cette femme qui s'en va. Pierre est dans le vestibule, il attend.

— Maman, crie-t-il gaiement, dépêche-toi, tu vas manquer le train. Ce serait dommage, car tu as bien droit à des vacances, les premières que tu te donnes depuis que je suis né.

Passant son bras sous celui de sa mère, il l'accompagne jusqu'au perron. La jeune femme, elle, n'ose pas avancer et voilà que son mari l'appelle :

— Marie, venez vite embrasser maman, c'est une maman exquise que vous adorerez quand vous la connaîtrez davantage.

La petite mariée s'approche ; ses joues si roses il y a quelques instants, sont d'une telle pâleur que Pierre s'en aperçoit.

— Quelle sensitive, s'écrie-t-il, voilà une petite madame qui ne peut voir un départ ; regarde, maman, elle est tout émue.

Ah ! oui, elle est émue, la petite madame ; la confession de sa belle-mère l'a remplie d'horreur. Dans son cerveau affolé il n'y a encore qu'une impression, celle de l'épouvante. Est-ce possible que M^{me} Larnois, cette femme que tout le pays appelle une sainte, soit une criminelle ; est-ce possible que son amour maternel l'ait entraînée jusque-là ? Elle est jeune, elle n'a pas d'enfant : elle ne peut ni comprendre, ni pardonner.

Le voile de M^{me} Larnois, les minutes qui passent permettent à la jeune femme de refuser ce baiser, elle se recule brusquement pour laisser la place à son mari. Lui, qui ne sait pas, peut embrasser cette criminelle qui, hélas ! est sa mère !

Les yeux clairs si purs regardent la dernière étreinte. M^{me} Larnois serre son fils contre elle avec un cri sourd et déchirant. La petite mariée involontairement se rapproche, elle descend les marches, elle est tout près de la voiture et elle entend la voix douloureuse qui répète : « Adieu, adieu, mon enfant ».

Et voilà que ses bras se tendent vers celle qui s'en va ; elle voudrait parler, dire des mots qui consolent, mais en ce moment aucune parole n'expliquerait ce qui se passe dans son cœur où palpète un sentiment divin : la pitié. Jésus fut pitoyable à toutes les misères !

Elle se rapproche de son mari, ses mains saisissent le bras qui s'agite pour prolonger l'adieu, et, serrée contre lui, dernière vision que la mère emportera, tout bas, elle murmure :

— Partez en paix, je me tairai. Pierre ne saura jamais.

Des Romans d'Aventures !

Il n'en est pas d'aussi passionnants que
ceux de la

Collection PRINTEMPS

*spécialement édités pour intéresser toute la jeunesse,
filles et garçons, ils sont aussi très appréciés par les
grandes personnes.*

Réunissant la collaboration des meilleurs auteurs
et de dessinateurs de talent, ils se présentent sous
la forme de jolis petits volumes de 64 pages, sous
une belle double couverture en couleurs représentant
les scènes les plus palpitantes du roman. Le format
très pratique, de 10^{cm} 1/2 x 16^{cm}, permet d'avoir tou-
jours un volume avec soi et de le glisser facilement
dans un sac ou dans une poche.

La Collection PRINTEMPS

publie un nouveau volume le 2^e et le 4^e Dimanche
de chaque mois.

Ces volumes sont en vente de façon permanente
dans toutes les bibliothèques des gares et chez tous
les bons libraires au prix de

0 fr. 50 le volume.

(Envoi franco contre 0 fr. 60. Étranger : 1 franc.)

Abonnement d'un an (24 volumes) : France et
colonies 12 francs Belgique 20 francs belges.
Suisse 6 francs suisses. U. P. : 25 francs Autres
pays : 30 francs.

Adressez toute la correspondance et les mandats-poste à M. le
Directeur du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, Paris-XIV.

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect. sous ses claires couvertures en couleurs. si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

*Si vous avez un jardin,
Si vous habitez la campagne,
Si vous rêver d'y finir vos jours,
lisez*

RUSTICA

HEBDOMADAIRE

**Revue universelle illustrée
de la vie à la campagne
— de 32 pages —**

JARDINAGE, ÉLEVAGE, BASSE-COUR,
HORTICULTURE, CHASSE, PÊCHE,
T.S.F., SPORTS, BRICOLAGE, COURS
DES DENRÉES ET CÉRÉALES, GRANDS
MARCHÉS, LA SEMAINE EN IMAGES.
* * * LA SEMAINE AMUSANTE. * * *
NOUVELLES ILLUSTRÉES. ROMAN.

Parait tous les samedis partout

0 fr. 50 (f^{co}, 0 fr. 60)

■ ■ ■

RUSTICA

■ ■ ■

ABONNEMENT D'UN AN :

France et Colonies, 20 fr. ; Belgique, 45 fr. belges ;
Suisse, 8 fr. suisses ; Union postale, 45 fr. ; Autres pays, 65 fr.

Éditions de la Société Anonyme du *Petit Écho de la M* 1.
1, rue Gazan, Paris (14^e).

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- BUM** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- BUM** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richeu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.
- ALBUM** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 144. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} mars 1926

La Collection "STELLA"
est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

